

DE LA
CONNOISSANCE
DE SOI-MEME.
TRAITE PREMIER.
DES DISPOSTIONS
A L'ETUDE DE SOI-MEME.

Par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY,
Benedictin de la Congregation de S. Maur.

Seconde Edition, retouchée & augmentée
considerablement.

TOME I.



A PARIS,
Chez NICOLAS LE CLERC, rue saint
Jacques, proche saint Yves, à l'Image
saint Lambert.

M. DCCI.

Avec Approbation & Privilege.

*Enem Camaldul
pro Vassia*

Le Sieur ANDRÉ PRALARD a cédé son droit de Privilège, & tous les Exemplaires de ce Livre de la Connoissance de soi-même in 12. 6. volumes, par le R. P. Dom FRANÇOIS LAMY, Benedictin de la Congregation de saint Maur, à NICOLAS LE CLERC, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Ledit NICOLAS LE CLERC donne avis qu'il vient d'imprimer du même Auteur:

Les saints Gemissemens de l'Ame sur son éloignemens de Dieu. La tyrannie du Corps, premier sujet de gémir, in 12. qu'il vend 30. sols.

Bj Biem. W. T. 1



A

SON ALTESSE ROYALE.
M A D A M E
D E G U I S E.



A D A M E.

*Le Traité de la Connoissance
de soi-même est rélement dû à
VÔTRE ALTESSE ROYALE ,
qu'il ne m'a pas été libre d'éviter*
ā ij

EPISTRE.

l'honneur de le lui offrir. La seule idée du plan d'études qu'il renferme, excita si fort sa curiosité dès la première proposition que j'eus l'honneur de lui en faire, que l'empressement qu'elle témoigna de le voir & de le rendre public, me tint lieu d'un ordre dont je ne pouvois pas me défendre. Mais, MADAME, quand il seroit possible de dissimuler cet engagement, à qui pourrois-je plus justement offrir, le Traité de la Connoissance de soi-même; & sur tout, celui qui parle des secours que le silence & la vie solitaire donent pour cete étude, qu'à une Princesse qui fuit le monde tout autant qu'elle peut: & qui, lorsqu'il est inévitable, sait trouver l'art de vivre so-

EPISTRE.

litaire au milieu du tumulte ; & de goûter la tranquillité des Cloîtres , dans la plus florissante Cour de l'Europe ? En éfet , MADAME , quels secours trouve-t-on dans ceux-là , pour la conoissance de soi-même , qui ne se trouvent pas dans vôtre Palais ? Rien n'est plus favorable à cete étude , que la paix , le repos , la tranquillité , l'ordre & l'uniformité des exercices. Et que manque-t-il de tout cela à vôtre suite ? Vit-on jamais ailleurs un Domestique plus réglé ; une Cour plus modeste & plus tranquille ; une Princesse plus recueillie & plus apliquée aux exercices de Religion ; plus d'ordre & de sagesse dans le plan de ces exercices ? c'est-là

EPISTRE.

que toutes les journées sont plei-
nes : & qu'à chaque moment,
l'occupation qui lui est propre
vient se placer avec une mer-
veilleuse uniformité. Aussi,
MADAME, où se conoit-
on mieux, & où se méconoit-
on moins que dans vôtre Pa-
lais ? Presque toutes ces distinc-
tions qui metent ailleurs de si
grands espaces entre les Princes
& le reste des homes en sont
banies. La porte en est ouverte
également aux pauvres & aux
riches : & pour trouver auprès
de VÔTRE ALTESSE
ROYALE un favorable accès ;
c'est assez d'avoir le titre de mi-
serable : Titre d'exclusion si or-
dinaire chez les Grands. Mais
c'est encore peu à vôtre zele que

EPISTRE.

rete facilité d'accès pour les pauvres & les misérables. Aler les chercher jusque dans les Hôpitaux, sans ces marques de grandeur qui les effrayent toujours un peu : s'ajuster à leurs foiblesses : les consoler, les soutenir, les assister : c'est, MADAME, jusqu'où votre lumière & votre religion vous réduisent si souvent. Peut-on mieux marquer que par là, combien on est persuadé que les plus disgraciés selon le monde, vont de pair avec les Princes du côté de l'excélence de la nature humaine ; & que les plus grands Princes sont au niveau de la populace, du côté de la corruption de cete nature ? n'est-ce pas là, dans une illustre Princesse, témoigner se conoitre

EPISTRE.

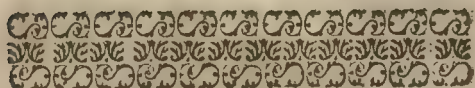
parfaitement soi-même ? Vous voyez donc, MADAME, à quels titres l'Ouvrage de la Connoissance de soi-même vous est dû. Le moyen après cela, de se défendre de mettre à sa tête l'auguste nom d'une Princesse si savante dans l'art de se conoitre ? Et VÔTRE ALTESSE ROYALE ne jugera-t-elle pas bien pardonnable la liberté que j'en ai prise ; sur tout, la trouvant jointe au plus profond respect, & à la parfaite veneration avec laquelle je suis,

MADAME,

DE VÔTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble & tres-obeissant serviteur

F. F. L.



P R E F A C E

ET D E S S E I N D E
l'Ouvrage.

DE toutes les plaies dont l'home s'est trouvé frappé par le premier peché, une des plus funestes & des plus déplorables, est celle de l'ignorance où il est, & où il veut être de son état, de sa nature & de tout son être. Il passe les vingt, trente & quarante années, & souvent toute la vie sans savoir proprement ce qu'il est. Il se voit fait à peu près come ceux qu'on apele homes; & il se croit & se dit home: mais ce qui constitue la nature de l'home, ce que son essence renferme, ce que c'est précisément que d'être home,

c'est ce qu'il ne fait point, & c'est même ce qu'il se soucie moins de savoir. Il ne fait s'il est un être simple ou composé; s'il y en a en lui deux substances, ou s'il n'y en a qu'une; si ces substances sont de même ou de différente nature; si malgré leurs différences, elles ont entr'elles quelque rapport, ou quelque union; en quoi consiste cete union; si elle les établit dans une dépendance mutuelle l'une de l'autre; jusqu'où s'étend cete dépendance; si cete dépendance est dans l'ordre; ou si elle marque du dérèglement dans sa nature; & si elle peut être diminuée: en un mot, ne se regardant guères que come il regarde les autres homes, je veux dire par les dehors, & par le cors; il ne se croit rien au dessus du cors; il n' imagine rien en lui au dessus du visible & du sensible; il pense que le cors

P R E F A C E. *liij*

fait tout son être ; & si , pour s'ajuster au langage comun , il dit qu'il a une ame ; il n'entend par ce terme , que quelque petite partie intérieure cachée & mystérieuse de ce cors qu'il prend pour tout son être.

Que l'home naisse dans une si profonde ignorance de tout ce qu'il est , & de tout ce qui lui appartient , nul n'en sera surpris , dès qu'on saura ce que merite le peché du premier des homes : mais que l'home au lieu d'user de ses premiers momens de raison pour s'étudier & se conoître lui-même , passe tranquillement les soixante & quatre-vingt années sans s'en métre en peine, sans s'y apliquer & sans y penser ; c'est en verité la plus monstrueuse stupidité qu'il soit possible d'imaginer.

Si l'home étoit né sans curiosité & sans nul amour pour la verité , cete stupidité pourroit

iv. *P R É F A C E.*

trouver quelque excuse : mais tout pecheur qu'il naisse, le peché ne lui a pas ôté toute estime & tout amour pour la verité. Loin de manquer de curiosité, il a un desir insatiable de conoître & de savoir : mais par un malheureux reste du peché du premier home, il ne fait aucun usage de cete curiosité que pour des objets ou défendus, ou qui ne le meritent pas. Il n'use de ses premiers momens de raison, que pour conoître du moins superficiellement, tous les objets sensibles qui l'environent & qui le frappent ; & lorsque sa raison est la plus forte, sa curiosité émouffée sur le climat & les mœurs de son pays, passe dans les pays étrangers ; & voltigeant sur tout ce qui s'apele histoire, parcourt ainsi toute la tête, sans trouver rien qui la puisse fixer. Plus subtile en d'autres, peu contente de ce qu'èle aperçoit sur la surface

P R E F A C E V

des cors ; éle veut pénétrer jusqu'au dedans , & passe souvent toute la vie à chercher qu'ele est la figure, l'ordre & l'arangement des petits cors qui composent le feu, l'eau, les métaux, &c. N'est-il donc pas étonnant qu'avec toute cete vaste & vive curiosité pour des objets qui le meritent si peu , l'home n'en ait point pour se conoître lui-même , sujet qui le merite tant , & dont il fait même tant d'estime ? Il veut savoir & cherche opiniâtement comment les eaux de la mer s'enflent & se desenfent tous les jours à certaines heures & avec certaines proportions ; & lui qui à toute heure se remuë ou se sent agité , malgré lui , en mille manieres différentes , ne fait , ni ne veut savoir comment il remuë les mains & les piés, la langue & les yeux ; & beaucoup moins se met-il en peine d'examiner comment son sang & ses humeurs s'agitent &

vj *P R E F A C E.*

se fermentent plus ou moins en certains tems, & causent de si violens & de si subits soulevemens dans ses passions.

Peut-être lui pardoneroit-on de s'appliquer moins à la conoissance de son cors, s'il s'appliquoit du moins un peu à la conoissance de son ame : mais c'est d'ordinaire de tous les pays le plus perdu & le plus inconu pour lui; cet home qui n'est jamais un moment sans penser, ne fait ni ce que c'est, en lui, qui pense; si c'est la main, ou le pié, le cœur, ou la tête; ni s'il pense toujours; ni enfin coment il pense. Il ne fait ni si le principe de sa pensée est différent de son cors, ni s'il est moins corruptible & moins mortel que lui. Il se sent capable de vertu & de vice, de bonheur & de malheur : il a une ardeur infinie pour éviter ce dernier, & pour ariver au bonheur; & cependant il ne fait ni quel objet

PREFACE. vij

doit faire son bonheur, ni par
quêle partie de lui-même il peut
être vicieux ou vertueux, hu-
reux, ou malheureux : hé co-
ment s'appliqueroit-il à cultiver
cete partie par la vertu, pour la
disposer au bonheur ? Il éprou-
ve en lui-même un schisme per-
petuel entre la raison & les pas-
sions ; entre l'esprit & le cœur :
une prodigieuse inégalité dans
ses goûts & ses sentimens : une
étrange contrariété dans ses in-
clinations : il se sent des mouve-
mens de grandeur & de gloire,
qui l'élevent au dessus de tout :
un moment après, la foiblesse,
l'abatement & le desespoir cau-
sé par le sentiment de sa misere,
l'abaissent au dessous de tout :
une ardeur incroïable pour la ve-
rité, lorsqu'èle paroît : une né-
gligence extrême à la chercher ;
des tenebres immenses à écarter
pour la trouver ; & cependant
au milieu de ces schismes, de

ces contrariétés, de ces inégalités, de ces foiblesses & de ces obscurités, il demeure dans une aussi grande indolence, que s'il avoit le secret d'allier cêles-là & de surmonter cêles-ci. Incertain d'où ces contrariétés & ces révolutions naissent en lui, & où êles doivent aboutir; il aime mieux s'abandonner à la tempête, que d'examiner s'il n'y a point quelque moyen de la calmer; ou d'éviter le naufrage, en s'étudiant soi-même.

Cependant ce qu'il y a de plus prodigieux dans cete méconnaissance de soi-même où l'homme est, & où il affecte de vivre; c'est que rien n'est plus conoissable, du moins jusqu'à un certain point, que cet objet qu'il ne veut point conoître. Ce que nous avons dit ailleurs de l'idée de Dieu, nous le devons dire de l'esprit de l'homme; rien n'est plus à la portée de cet esprit, que cet esprit lui-

P R E F A C E. ix

même : rien ne lui est plus immédiat & plus intime : il n'est jamais sans se sentir & sans s'apercevoir lui-même en quelque manière. Il ne se passe rien en lui dont il ne soit averti immédiatement. Il ne voit rien hors de lui, qui ne lui serve à s'apercevoir lui-même en quelque manière : il s'aperçoit dans la vûë qu'il a des choses sensibles, beaucoup plus qu'êles-mêmes ; & la plûpart du tems ce qu'il croit voir en êles, n'est que lui-même.

Sans mentir, il est bien étrange que l'esprit de l'home n'aperçoive rien plus fréquemment, plus continuëment, plus indispensablement que lui-même ; & que cependant il se conoisse si peu, & veuille si peu s'apliquer à se conoître ! Rien ne lui échape de tout ce qui se passe en lui ; & presque tout lui échape : & par un paradoxe inoüi il y aper-

X. *P R E F A C E.*

çoit tout ; & n'y conôit rien , faite de réflexion.

Dessein. Cêles qu'on trouvera dans cet ouvrage , pourront servir à faciliter cete importante conoissance ; ou du moins à en exciter le desir & la recherche ; & à retirer les homes de l'étrange assoupissement où ils sont à cet égard. On comencera le premier Traité par les dispositions à l'étude de soi-même. On les réduira à trois especes de conoissances ; savoir , 1. cêles de l'importance , ou de la necessité de cete étude. 2. cêles de ses difficultés ou de ses obstacles. 3. cêles des facilités que la solitude lui donne.

Dans la premiere, on fera voir son importance pour les sciences naturêles & surnaturêles.

Dans la seconde , on réduira ses difficultés. 1. à l'action des choses sensibles sur nos organes , & à nos préjugés sur leurs qualités & leurs forces. 2. au desfa-

PREFACE. xj

grément de l'objet de cete étude. 3. aux mouvemens qu'on se donne pour l'éviter.

Dans la troisiéme, on montrera que cete étude trouve des facilités infinies dans la solitude, soit qu'on considere cèle-ci en éle-même, ou dans ses principaux exercices. On y traitera particulièrement de l'étude & du travail; & ce qu'on dira sur cela, se réduira à marquer. 1°. Le rapport de ces exercices avec la vie solitaire. 2°. Leur étendue & leurs bornes. 3°. La fin qu'on doit s'y proposer. 4°. La maniere d'y vaquer pour ne se point perdre de vûë, & pour ariver à cete importante conoissance.

Ce premier Traité sera suivi de deux autres propres à introduire dans cete étude de soi-même. L'un considerera l'home selon son être naturel & physique; & l'autre selon son être moral.

Quelque soin qu'on ait pris de

rendre intelligible le premier de ces deux Traités : néanmoins comme il ne contient que la carte d'un pays que l'on a jusqu'ici peu battu, & dont même on n'a fait les principales découvertes que dans nôtre siècle ; il est à craindre qu'il ne paroisse à bien des gens fort desert, fort sec & fort stérile ; & que le seul aspect de ses frontières ne les rebute de s'y engager.

Il est cependant certain qu'on ne peut se dispenser d'en faire le voyage, si l'on veut conôître l'homme selon son être moral ; & il n'est pas moins constant que sans la connoissance de ce pays, on ne peut traiter la morale avec quelque solidité ; parce qu'on ne peut la traiter par principes.

C'est ce qui fait que de tant d'ouvrages qu'on a donés sur cete matiere, on en trouve si peu d'exacts & de parfaits. Ce n'est pas qu'il n'y en ait qui décrivent assez bien les mœurs des homes. Rien

n'est ni plus ingenieux , ni plus naturel , que les divers portraits qu'on en voit : les uns peignent assez bien les caracteres & les effets des passions. Il y en a qui découvrent , malgré que vous en aïez toutes vos foiblesses & vos mauvais penchants. Quelques autres percent jusques dans vos intentions ; révelent vos plus secrets motifs , pénètrent dans votre cœur , & en dévelopent les plus fins replis avec une lumiere qui done de l'admiration. Come les homes sont à peu près faits les uns come les autres ; il ne faut d'ordinaire que consulter son propre cœur , pour réveler aux autres ce qui se passe dans le leur. Il ne faut que sentir ses propres foiblesses , s'appliquer à ses penchants , & observer les effets de ses passions ; pour décrire parfaitement les foibles , les mauvais penchants & les funestes effets des passions de tout le genre hu-

xiv. *P R E F A C E.*

main. Tout cela est bon, & l'on ne peut trop obliger les homes à se regarder par ces endroits, à réfléchir sur leurs foiblesses, & à faire attention à leurs défauts; eux qui prennent tant de plaisir à se les dissimuler, à s'étourdir sur leurs mauvaises inclinations, & à se faire illusion sur la situation de leur cœur.

Mais ce qui manque à la plupart de ces Traités, c'est de faire voir les principes naturels & fisiques de toutes ces maladies: c'est de montrer comment tous ces mouvemens déreglés se forment dans le cœur; ce qui les y fait naître; les relations qu'ils ont avec l'esprit, & par le moïen de l'esprit avec le cors. En un mot, ce que l'esprit & le cors y contribuent: les impressions que font sur l'esprit & sur le cœur, les mouvemens de la machine à laquelle ils sont unis; & jusqu'à quel point ces impressions & les mouvemens

P R E F A C E. XV

qui les forment, dépendent, ou ne dépendent pas de nôtre liberté. Il se trouvera des gens à qui tout ce détail ne paroîtra qu'une vaine spéculation philosophique, & qu'une conoissance plus curieuse qu'utile.

Mais on ne craint pas d'assûrer qu'il n'en est guères de plus nécessaires & de plus importantes; je ne dis pas simplement pour la conoissance de l'homme selon le moral; mais même pour toute la science de la morale.

La morale est à l'ame ce que la medecine est au cors: je veux dire, que c'est l'art de guerir les maladies de l'ame & de conserver sa santé; or sans la conoissance de l'homme, selon son être naturel & physique, rien n'est plus mal aisé, suivant le cours ordinaire des choses, que de remédier efficacement aux maladies de l'ame, ou que de les prévenir. Il est visible que rien n'est plus ne-

cessaire pour l'un & pour l'autre, que de conoître coment ces maladies se sont formées ; & que d'en découvrir les sources & les principes. Sans cela l'on pouroit les suspendre pour quelque tems ; mais non pas les arrêter absolument, ni les guerir irrévocablement. Or on met en fait que sans la conoissance de l'home selon son être naturel & physique, on ne conoitra jamais bien comment se forment les maladies de l'ame; on ne pénétrera jamais jusqu'à leurs sources & à leurs principes : l'on ne fera jamais une juste application des remedes ; & il arivera sans cesse, que l'on s'en prendra à l'esprit, lorsqu'il faudroit s'en prendre au cors ; & que l'on appliquera au cors des remedes qui ne devroient être appliqués qu'à l'esprit. Donnons quelque exemple de tout cela.

Une des grandes maladies de
l'ame

P R E F A C E. xvij

L'ame est son inapplication à Dieu & aux choses spirituelles : c'est son défaut d'attention & ses perpétuelles distractions, lorsqu'elle veut s'y appliquer : mille personnes de piété gémissent sous le poids de ce mal sans pouvoir s'en délivrer, ni calmer leur conscience sur les inquietudes qui leur reviennent de ces distractions dans la prière & dans la psalmodie.

Ceux qui ne connoissent l'homme que de cette manière grossière dont on se conôit communément : qui n'ont qu'une idée confuse des deux substances dont il est composé : & qui, à plus forte raison, ignorent absolument les relations qu'elles ont entr'elles & les loix de leur union ; s'imaginent d'ordinaire, qu'il n'y a qu'à vouloir être attentif pour l'être tout d'un coup ; & qu'à vouloir congédier les distractions, pour les banir sans retour. Desorte que

tout leur travail à cet égard , ne consiste qu'à produire pendant le tems de leurs prieres, des actes, ou de desir d'attention , ou de desaveu des distractions : & comme , malgré ces éforts, leurs distractions ne laissent pas de continuer ; ils s'en prennent à leur esprit , à leur cœur , à leur volonté ; ils se chagrinent , ils s'inquiètent : ils se désolent , & se reprochent sans cesse de ne vouloir pas come il faut, ce qu'ils ne doutent pas qui ne dépende de leur volonté, Et de-là viennent les scrupules , les troubles de conscience , les acufations de peché, & quelquefois même l'abatement & le desespoir de pouvoir de leurs jours satisfaire à leurs obligations essentiêles.

Quel remede à un si grand mal qui en amène tant d'autres ? suivant les voïes ordinaires , il n'y en a point de plus souverain que de conoître l'home selon son ê-

P R E F A C E. xix

tre naturel & fifique ; & que de
savoir les loix de l'union de l'es-
prit & du cors : ce n'est que par-
là qu'on peut se calmer solide-
ment , & travailler avec succès à
se faire une habitude de recueille-
ment.

En éfet , suposons que celui
qui est ainsi agité de ces distrac-
tions & de ces inquiétudes, soit
un jeune home nouvellement for-
ti du monde pour se jeter dans
une solitude. Certainement s'il
conoît un peu les loix de l'union
de l'esprit & du cors : s'il sait
combien êles sont necessaires &
indépendantes de sa volonté ; s'il
ne doute point que , par l'une de
ces loix , dès que les traces du
cerveau sont excitées , les idées
sensibles qui leur ont été une fois
attachées, ne soient réveillées &
renouvelées dans l'esprit ; il lui
sera aisé de juger qu'étant sorti
du monde le cerveau plein de ces
traces ; le seul cours fortuit des

xx. P R E F A C E.

esprits les excitant & les retraçant successivement , doit lui réveiller à tous momens , malgré lui, un grand nombre d'idées sensibles , & par conséquent des distractions , dans le tems même où il voudroit être le plus recüeilli.

Mais 1°. il voit bien que ces distractions ne sont point volontaires en elles-mêmes : ni par conséquent criminelles. Il n'est maître ni du mouvement des esprits , ni de leur détermination : il ne peut directement ni arrêter l'un , ni changer l'autre. 2°. Il est aussi peu maître d'empêcher que le cours des esprits sur les traces du cerveau , n'excite dans son esprit des idées sensibles. 3°. Ces idées sensibles partageant la capacité de son esprit , & le remuant beaucoup plus vivement que les idées toutes spirituelles auxquelles il voudroit s'attacher ; il ne peut empêcher que les unes n'éclipsent les autres ; & que les idées sen-

P R E F A C E. [XX]

sibles ne banissent les spirituelles. Il les rapelera, je le veux, par quelque effort : mais ce sera pour avoir le nouveau chagrin de les voir disparoître malgré lui un moment après, par quelque nouveau reflux d'idées sensibles, causé par un nouveau débordement d'esprits sur les traces du cerveau. Et s'il continuë ces efforts & ces contentions pour rapeler ces idées fugitives, & pour banir les opiniâtres & les importunes; sans conter l'inutilité de son travail, il court risque de se renverser la cervêcle.

Il doit donc user de la conoissance qu'il a de l'être naturel de l'home, pour se calmer dans la vûë de son impuissance actuële; & pour s'humilier dans le sentiment d'une misere qu'il s'est attirée, pour s'être autrefois trop familiarisé avec les objets sensibles. Il doit enfin dans le tems de ses prieres, prendre le parti de

xxij P R E F A C E.

souffrir actuellement, ce qu'il ne peut actuellement empêcher, & se faire ainsi un mérite de sa patience, ne pouvant s'en faire un de son attention.

Mais quoiqu'il ne puisse pas alors donner un autre ordre à ses distractions; il est obligé pour l'avenir de se prémunir contre elles en deux manieres. 1°. En s'éloignant des objets sensibles avec lesquels il s'est trop familiarisé. 2°. En se remplissant d'idées spirituelles & de verités édifiantes, par l'usage frequent des bones lectures.

Par l'une, les anciènes plaïes du cerveau n'étant plus renouvelées ni entretenues, elles se refermeront. Et par l'autre, on se fera une habitude de s'appliquer aux choses intelligibles; & une provision d'idées propres à banir les fantômes de l'imagination, & à retenir le mouvement des passions.

P R E F A C E. xxliij

Ce seul exemple de l'utilité de la conoissance de l'home selon son être naturel & de sa necessité dans la morale, suffit pour faire conoître les secours qu'on peut tirer de cete science ; non seulement pour juger de la nature des maladies de l'ame & de celle de leurs remedes ; mais aussi pour décider assez juste plusieurs cas de morale ; discerner le bien & le mal que l'on comet dans ses actions ; se délivrer de plusieurs scrupules ; & se prescrire un régime de vie propre à conserver la santé de l'ame , & à prévenir ses rechutes.

Come l'on trouvera dans ces Traités divers exemples de l'usage que nous avons fait de cete science dans la morale ; & qu'il y a même un Chapitre exprès, destiné à prouver sa necessité pour la conoissance de l'home selon le moral ; je n'en produirai pas présentement davantage. Pour peu

xxiv. *P R E F A C E.*

qu'on s'applique à ceux qui sont répandus dans le premier Traité; j'espère qu'on reconoîtra assez l'utilité & l'importance, de cette science, pour ne craindre pas de s'engager dans les réflexions & l'application d'esprit qu'elle demande.

Cependant come elle a aussi-bien que toutes les autres sciences, des termes qui lui sont propres, qui pourroient être inconnus à bien des gens, & dont on a été obligé de se servir dans ces Traités, pour expliquer les choses nettement; il est à propos d'y marquer ici l'idée qu'on y doit attacher; afin que l'intelligence de personne n'en soit ou retardée ou arrêtée.

*EXPLICATION DE QUELQUES
termes propres à la science
de l'homme.*

Ceux dont l'usage est le plus

ordinaire, sont les termes de *Manieres d'être*, *Modalite*, *Modification*. Les Philosophes se servent indifféremment de ces trois termes pour signifier la même chose : & ainsi c'est assez d'en expliquer un, pour marquer l'idée que l'on doit attacher aux deux autres.

Premierement, par le terme de *Manieres d'être*, on entend les diverses dispositions, ou les divers états dans lesquels un sujet peut être, sans qu'il lui arrive rien d'étranger. En deux mots, ces manieres d'être, sont le sujet même disposé de telle ou telle façon : l'être même de telle ou telle maniere.

Un ou deux exemples leveront tout ce qui pourroit rester d'obscurité sur cela. *Estre debout* ou *assis*; *marcher*, ou *être en repos*, sont visiblement des manieres d'être du cors; parce que ce sont diverses dispositions ou divers états, qui n'ajoutent rien d'étranger au cors. Le mouvement & le repos

ne sont que le cors même, situé tantôt d'une manière & tantôt d'une autre. Etre rond, être ovale, être quaré dans un morceau de cire, ne sont que diverses manières d'être qui ne lui apportent rien d'étranger ; de sorte que la rondeur, l'ovale, la quarure ne sont que la cire même terminée de tèle ou tèle façon.

Les esprits ont leurs manières d'être aussi-bien que les cors. Ainsi être gai ou triste, ne sont que diverses manières d'être de l'esprit, qui ne lui apportent rien d'étranger. Desorte que la joïe & la tristesse, le plaisir & la douleur ne sont que l'ame même disposée de tèle ou tèle façon, de tèle ou tèle manière.

2°. *Modifier.* C'est doner à un être une certaine manière : c'est le metre dans un certain état, en une certaine disposition.

3°. *Sensation.* On entend communément par ce terme, ces ma-

P R E F A C E. xxvij

nieres d'être qui reviennent à l'ame de l'usage des organes des sens. Ainsi le plaisir de l'harmonie est une sensation : parce que c'est une maniere d'être de l'ame qui lui revient de l'usage de l'ouïe : la douceur & l'amertume sont des sensations : parce que ce sont des manieres d'être de l'ame , qui lui reviennent de l'usage de l'organe du goût.

On auroit pû apeler ces manieres d'être du nom de *sentimens*; & on le fait même quelquefois ; mais c'est rarement : parce que ce terme est équivoque ; & que le plus souvent il se prend pour marquer l'opinion que l'on a sur une certaine matiere ; le jugement que l'on fait d'un sujet.

4°. Par le terme d'*esprits animaux*, ou d'*esprits* tout court, on entend une vapeur de petits cors extrêmement déliés & volatiles , formés dans le cerveau des plus subtiles parties du sang , qui

servent à graver & renouveler les traces du cerveau, & à produire tous les mouvemens qui se passent dans le cors.

5°. *Les traces du cerveau* sont les impressions qu'il reçoit de l'action des objets sensibles sur les organes extérieurs du cors. Car dès que ces organes sont frappés ; le contrecoup en est porté jusqu'au cerveau ; & y laisse une impression plus ou moins profonde, à proportion de la force du coup ; & c'est cete impression qu'on apele *trace de l'objet* ; & que le cours des esprits animaux sert beaucoup à entretenir.

6°. *Membrane*, est une espece de peau, ou de tunique tissuë de fibres ou de filets ; à peu près, come une toile, qui sert à envelopper ou enfermer quelques parties du cors humain ; & qui est d'un sentiment trez-vif.

7°. *Les fibres* sont de petits filets dont les membranes & les chairs sont entretissuës.

P R E F A C E. — xxix

8°. *Les nerfs* sont des cordons composés de plusieurs filets, qui s'étendent du cerveau à toutes les parties du cors ; & qui servent à porter les esprits animaux dans les muscles , pour le mouvement volontaire de ces parties.

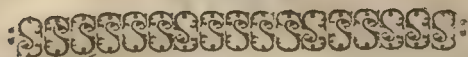
9°. *Les muscles* sont des tissus de chairs & de filets de nerfs , couverts d'une membrane commune, qui par leur alongement & leur racourcissement causés par l'entrée & la sortie des esprits , sont le grand instrument du mouvement des parties.

Afin de ne rien oublier de ce qui peut faciliter la lecture & l'intelligence de cet ouvrage ; comme rien ne m'y paroît plus propre , & ne sert même davantage à rapeler en peu de tems dans son esprit un Traité après sa lecture , que la vûë d'un Analise qui contienne en abrégé ses principales parties ; j'ai crû que par ces deux raisons , ce seroit

xxx *P R E F A C E.*

faire plaisir à bien des lecteurs ; de leur tracer non seulement une idée generale des Traités de cet ouvrage ; (ce que j'ai déjà fait dans cete preface) mais aussi une Analise particuliere de chaque Traité. C'est ce que j'ai donc executé dans cete nouvêlé édition , dans laquelle chaque Traité se trouve terminé par son Analise.

Il sera utile à bien des esprits de la lire deux fois , l'une avant la lecture du Traité , afin de s'en former une idée generale qui lui serve d'introduction : & l'autre après l'avoir lû , pour recueillir sous un même point de vûë , & réduire en petit volume & à une espede d'idée portative , tout ce qu'on a vû plus en détail. Rien ne sert plus à former un esprit , à lui doner de l'étenduë , & à le metre en état de profiter d'un Traité , que ces réductions & ces vûës racourcies , qui comprennent beaucoup en petit.



A V I S S U R L E
premier Traité.

ON trouvera , dans ce premier Traité quelques réflexions sur les études & les travaux des Solitaires , lesquelles pouroient , être à bien des gens , un sujet de méconte , si l'on n'alloit au devant. Come on est encore tout plein des idées de la fameuse contestation des études ; le rapport que ces réflexions paroîtront avoir avec elle , ne manquera pas de faire juger qu'elles lui doivent la naissance. Il est cependant certain que jamais aparences ne

AVIS.

furent plus trompeuses. Ces réflexions étoient écrites plus de trois ans avant le Traité des études monastiques. Et si, sur cela, j'avois besoin de garants ; j'en pourois produire un bon nombre d'un mérite distingué ; & sur tout un illustre Prélat, qui tous rendroient témoignage qu'ils ont ou lû, ou entendu lire ces réflexions plus de deux & trois ans avant le Traité.

Pour peu qu'on veuille bien me faire l'honneur de me donner creance sur ce fait : ou du moins prendre la peine des'en informer ; on se trouvera fort éloigné de penser que j'aie prétendu par ces réflexions, décider d'un différent qui n'é-

AVIS.

toit pas encore formé, lorsque je les écrivois. Ce ne sont point des décisions; mais de simples vûës, lesquelles retenues pendant un long-tems dans les replis de mon esprit, se sont glissées sous ma plume, dès que la suite des matieres de ce Traité leur en a donné ocaſion. Ce sont, dis-je, des vûës que je n'ai point prétendu ériger en loix; quoique pour leur doner plus de force, j'aie souvent apelé le secours de la raison & de la méthode. Ce sont enfin des vûës pour lesquelles je ne demande d'égards, ni de déférence, qu'autant que le bon sens leur en pourra ménager.



TABLE

DES TITRES DU PREMIER TRAITE.

PREMIERE PARTIE.

- D** *Es dispositions à l'étude de soi-même.* pag. 1.
I. Part. *De l'importance, ou de la nécessité de l'étude de soi-même.* p. 2.
Sect. I. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour les sciences naturelles.* p. 3.
Sect. II. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour la Religion.* p. 6.
Sect. III. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour la morale chrétienne.* p. 8.
Sect. IV. *Utilité de la conoissance de soi-même, pour la pieté, ou pour la science de Dieu & du salut.* p. 22.

SECONDE PARTIE.

- D** *Es difficultés, ou des obstacles à l'étude de soi-même.* p. 27.

TABLE.

- Sect. I. *Les impressions des objets sensibles , & les préjugés où nous sommes sur leurs qualités & leurs forces. Première source des difficultés à l'étude de soi-même.* p. 28.
- Sect. II. *Le desagrément de l'objet de l'étude de soi-même. Seconde source des difficultés de cete étude.* p. 43.
- Sect. III. *Les mouvemens qu'on se donne naturellement pour se fuir, Troisième source des difficultés de l'étude de soi-même.* p. 49.
- Chap. I. *L'art de se méconnoître & de se fuir soi-même , usité dans le monde.* p. 51.
- Art. I. *Des personnes du premier rang.* ibid.
- Art. II. *Des personnes du second ordre.* p. 56.
- §. I. *Des femmes.* ibid.
- §. II. *Des homes.* p. 68.
- Chap. II. *Que le Cloître a aussi des fugitifs du soi même.* p. 81.
- Art. I. *Abus qu'on y fait des exercices reguliers pour se fuir.* ibid.
- Art. II. *Des mauvais effets de la fuite du soi-même chez les Solitaires.* p. 89.
- Art. III. *Continuation du même sujet.* p. 99.
- Art. IV. *Avis sur l'empressement de quelques Solitaires , pour le comerce*

TABLE
du monde, & pour les charges. p. 115.

TROISIEME PARTIE.

- D**Es facilités que donne la solitude ;
pour l'étude de soi-même. p. 125.
- Seçt. I. La solitude par elle-même utile
à la conoissance de soi-même. p. 126.
- Chap. I. Avantages de la solitude au
dessus du comerce pour cete conoissance.
ibid.
- Chap. II. Solitude, hôpital des ames.
p. 132.
- Seçt. II. Vtilité des principaux exerci-
ces de la solitude pour la conoissance
de soi-même. p. 140.
- Chap. I. De l'étude. p. 141.
- Art. I. Son raport avec la vie solitaire.
ibid.
- Art. II. Du choix & de l'étendue des
études propres aux Solitaires. p. 167.
- Art. III. De la fin de la lecture ou de
l'étude. p. 203.
- Art. IV. De la maniere de vaquer à la
lecture, ou à l'étude. p. 212.
- §. I. Trois manieres d'étudier ou de va-
quer à la lecture. p. 213.
- §. II. Divers effets de ces trois manieres
de lire ou d'étudier. p. 216.
- §. III. Quel usage on doit faire de ces

TABLE.

- trois manieres de lire. P. 224.
- Chap. II. Du travail des mains & des exercices corporels. P. 240.
- Art. I. Leur raport avec la vie solitaire. ibid.
- Art. II. De la nature & de l'étendue des travaux & des exercices corporels propres aux Solitaires. P. 271.
- Art. III. De la fin des travaux & des exercices corporels. P. 289.
- Art. IV. De la maniere & des dispositions avec lesquelles on doit vaquer au travail. P. 294.
- Art. V. Avantages de l'étude au dessus du travail manuel dans la profession Monastique. P. 300.
- §. I. Que le travail n'a nules utilités considerables dans la vie solitaire, qui ne conviennent plus parfaitement à l'étude. P. 301.
- §. II. Que l'étude n'a nul des défauts & des inconveniens auxquels le travail est sujet. P. 323.
- §. III. Que l'étude mene incomparablement plus droit que le travail aux fins principales de la vie solitaire. P. 326.
- Chap. III. Du Silence & de la Conversation. P. 339.
- Art. I. 1. Rapport de la conversation & du silence avec la vie solitaire.
2. Tempérament entre l'une & l'autre.

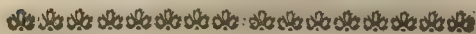
TABLE.

3. L'usage qu'on en doit faire.	p. 339.
Chap. IV. De la présence d'une Communauté.	P. 352.
Art. I. Remedes contre les abus que les Solitaires peuvent faire de la présence continuële d'un Supérieur & d'une Communauté pour se dérober à eux-mêmes.	ibid.
Conclusion.	P. 364.
Analise ou idée abrégée du premier Traité du Livre de la conoissance de soi-même.	P. 367.

Fin de la Table du premier Traité.



DE LA
CONOISSANCE
DE
SOI-MÊME.



T R A I T E' I.

Des dispositions à l'étude de soi-même.



EU de choses sont plus capables de disposer à l'étude de soi-même, que ces trois especes de conoissances. 1. Cèle de l'importance, ou de la necessité de cete étude. 2. Cèle de ses difficultés, ou de ses obstacles. 3. Cèle des facilités que la solitude lui donne. C'est à ces trois chefs que

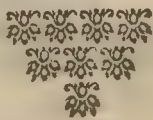
A

2 DE LA CONOISSANCE
se réduiront les parties de ce
traité.

I. PARTIE.

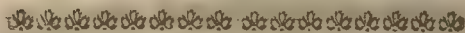
*De l'importance, ou de la nécessité de
l'étude de soi-même.*

Come une grande partie de
la preface de ce livre roule
sur ce sujet ; nous ne lui done-
rons pas ici une fort grande éten-
duë : pour se former une assez jus-
te idée de l'importance de cete
étude, c'est assez de toucher lé-
gerement l'utilité de la conoissan-
ce de soi-même. 1. Pour les Sien-
ces naturêles. 2. Pour la conoif-
sance de la Religion. 3. Pour la
morale chretiène. 4. Pour la
pieté,





DE LA
CONNOISSANCE
DE
SOI-MÊME.



T R A I T E' I.

Des dispositions à l'étude de soi-même.



Eu de choses sont capables de disposer à l'étude de soi-même, que ces trois especes de connoissances. 1. Cèle de l'importance, ou de la necessité de cete étude. 2. Cèle de ses difficultés, ou de ses obstacles. 3. Cèle des facilités que la solitude lui donne. C'est à ces trois chefs que

A

2 DE LA CONOISSANCE
se réduiront les parties de ce
traité.

I. PARTIE.

*De l'importance, ou de la nécessité de
l'étude de soi-même.*

COME une grande partie de
la preface de ce livre roule
sur ce sujet ; nous ne lui done-
rons pas ici une fort grande é-
tendue : pour se former une assés
juste idée de l'importance de
cete étude, c'est assés de toucher
legerement l'utilité de la conoif-
sance de soi-même. 1. Pour les
Siences naturêles. 2. Pour la
conoissance de la Religion. 3.
Pour la morale chrêtiène. 4.
Pour la pieté.



SECTION I.

Utilité de la conoissance de soi-même, pour les Siences naturêles.

I.

IL est surprenant combien peu de progrès on avoit fait dans les siences naturêles jusqu'à nos jours ; on a honte de repasser sur le peu de conoissances de la nature , que tant de siecles nous avoient amenées , tant on les trouve minces , imparfaites & en petit nombre. Et il se peut dire que cinquante années de nôtre siecle , en ont plus produit , que les cinquante siecles qui avoient précédé. D'où vient cete grande différence ? c'est qu'on filosofoit la plûpart du tems , sans metode , & sans principes ; on s'abandonoit aux conjectures ; on suposoit pour con-

4 DE LA CONOISSANCE

*1. part.
sect. 1.*

stantes, les choses les plus douteuses, & les plus incertaines. Enfin presque toute la Philosophie n'étoit qu'un amas d'opinions. Ce n'a été que par la conoissance de soi-même, que par les réflexions sur ce sujet domestique, qu'un illustre esprit de notre siècle est sorti de ces incertitudes, & nous a appris à nous en tirer.

II.

Rien n'est plus capital dans les sciences naturelles, que de trouver un principe si certain, que rien ne puisse l'ébranler : si simple, qu'il soit à la portée de tout le monde; si clair & si evident, qu'il puisse servir de regle pour la découverte d'autres semblables verités; car c'est sur un tel principe, come sur un point fixe, que l'édifice des sciences peut sûrement s'élever. Or ce n'a été que par l'étude de soi-même, que par de profon-

DE SOI-MEME. 5

des réflexions, que par de fréquens retours sur soi, qu'en faisant une exacte analyse de tout son être, qu'un excellent Philosophe de nôtre siècle est venu à découvrir ce principe. Ce n'a été qu'en penetrant jusqu'à ce fond intime de la pensée, qu'il a trouvé le solide fondement des sciences. Par tout ailleurs il n'a pû trouver pié. Tout lui a paru flotant & incertain, jusqu'à ce qu'il se soit découvert come un être pensant; ce n'a été que par-là, qu'il s'est assuré de l'existence d'un Dieu, qui ne peut être ni trompeur, ni trompé; & ces deux principes l'ont mené sûrement à mille découvertes.

*1. part.
sect. 1.*



SECTION II.

*Utilité de la conoissance de soi-même,
pour la Religion.*

I.

Toute la Religion Chrétienne est fondée sur la foi en Jesus-Christ. Mais cete foi n'est pas aussi seche , ni aussi abstraite, qu'on le croit communément ; car la plûpart des gens s'imaginent qu'il suffit de croire qu'il y a eu un home qui s'appeloit Jesus-Christ ; home de miracles & de prodiges , & qui s'est chargé de faire tout ce qu'il faut pour leur salut , sans qu'ils s'en metent davantage en peine.

II.

Non , c'est se tromper. La foi en Jesus-Christ comprend la conoissance pratique de la necessité de sa mediation auprès

DE SOI-MEME. 7

de Dieu, de sa satisfaction, de ^{1. part.}
 sa redemption, de son interces- ^{scit. 2.}
 sion, du besoin continuel que
 nous avons de son influence,
 come de nôtre chef; de sa gra-
 ce medicinale, come de nôtre
 medecin, de ses inspirations &
 de ses lumieres, come de nô-
 tre maître, de ses divins ali-
 mens, come de nôtre pasteur.
 Toute la Religion chrétienne
 ne roule que là-dessus.

III.

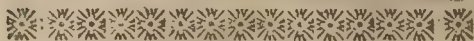
Mais coment conoître à fonds
 ces besoins & ces necessités, si l'on
 ne conoît son mal & sa misere?
 Coment apeler Jesus-Christ au
 secours, si l'on ne sent ses foi-
 bleesses? Coment le prendre pour
 son medecin, si l'on ne se sent
 malade? Coment recourir à sa
 sainteté, si l'on ne se trouve
 corrompu & dépravé? Coment
 l'invoquer come son redem-
 teur, si l'on ne sent le poids de
 ses chaînes? Coment lui de-

A iiij

8 DE LA CONOISSANCE

x. part.
sect. 3.

mander ses lumieres, si l'on se croit assés clairvoyant ? Comment s'efforcer de s'appliquer ses satisfactions, si l'on ne se trouve insolvable ? Il faut donc se conoître par tous ces endroits ; sans cela, on n'aura de Jesus-Christ qu'une conoissance toute speculative & toute seche. Son amour & la Religion ne passeront point jusqu'au cœur.



SECTION III.

*Utilité de la conoissance de soi-même,
pour la morale Chrétienne.*

I.

C'Est particulièrement à la morale chrétienne, que la conoissance de soi-même est utile & necessaire à bien des titres ; & il est à propos de le justifier avec quelque étendue ; parce que bien des gens n'en

font pas aussi persuadés qu'ils le ^{1. part.}
devroient être. ^{sect. 3.}

II. *trai. de la morale*

Par le terme de morale, on entend la science du reglement des mœurs, ou une discipline qui enseigne les vraies regles de l'équité, de la droiture & de la justice. De cette seule idée, il paroît combien la connoissance de soi-même est essentielle à la morale ; car comment s'appliquer à la recherche de ces regles de justice ; comment prendre soin d'y ajuster sa conduite, si l'on ne se reconnoît injuste, corrompu, dépravé ? Il faut sentir son mal, pour chercher le remède. Il faut découvrir ses playes, pour y mettre l'appareil. Il faut se connoître mauvais, pour songer à devenir homme de bien.

III.

Et qu'on ne s'imagine pas que je ne parle ici que d'une connoissance de soi-même vague,

10. DE LA CONOISSANCE

*1. part.
sect. 3.*

confuse, ou superficielle. C'est
que je desire, & que je crois si im-
portante à la morale & au regle-
ment des mœurs, est la conoissan-
ce la plus développée de l'être
naturel & fisque de l'home.

IV.

Toute la morale ne consiste
qu'à conoître ses vices, ses foi-
blesses, ses maladies, & à y re-
medier : or il est impossible, du
moins sans une lumiere & une
grace extraordinaire, qu'un
home démêle jamais bien ses
divers penchants, ses bones ou
mauvaises inclinations, ses pas-
sions, ses vices, ses foiblesses,
ses répugnances pour le bien,
son aveuglement & son esclava-
ge : plus impossible encore qu'
il travaille efficacement à reme-
dier à ses diverses maladies spi-
rituelles, s'il ne fait distincte-
ment qu'il est composé de deux
substances, d'esprit & de cors :
s'il ne fait qu'il a trois sortes de

vies ; l'une de l'esprit , l'autre du ^{1. part.} _{sect. 3.} cors , & la troisième qui tient de l'un & de l'autre : qu'ainsi il a de trois sortes d'actions : les unes toutes spirituelles , les autres toutes corporelles , & les troisièmes , partie spirituelles & partie corporelles : s'il ne remarque combien l'esprit est dépendant du cors : combien le cors est dépendant des objets qui l'environnent , & les relations presque infinies qu'a le cœur , par l'entremises de l'esprit & du cors , avec tous ces divers objets.

Comment travailler avec succès à se détacher de toutes les choses sensibles , si l'on ne fait par quels liens on y tient , & si l'on ne rompt les liaisons que le cors fait contracter avec elles ? Comment rompre ces liaisons , si l'on ne travaille à diminuer l'union de l'esprit avec ce cors , & comment enfin diminuer cet

1. part. union , si l'on ne fait qu'on en
 sect. 3. a une beaucoup plus importante
 avec Dieu , & si l'on ne tra-
 vaile à la fortifier & à l'aug-
 menter ?

V.

La plus seconde source de
 presque tous nos maux , est l'er-
 reur de croire que les cors
 puissent agir sur nôtre ame ,
 nous donner mille divers senti-
 mens agreables , ou desagre-
 ables , & nous rendre ainsi hu-
 reux , ou malheureux ; car quand
 on est une fois dans ce préjugé,
 le moyen de ne se trouver pas
 touché de passion pour les cors ?
 le moyen de se défendre de les
 aimer , de les adorer , d'en faire
 des idoles ? Il est vrai cepen-
 dant que cete erreur ne vient
 guères , que de ce que nous ne
 nous distinguons presque pas de
 nôtre cors , & de ce que ne ju-
 geant que par lui des cors de
 dehors , nous leur atribuons ,

come à lui, des sentimens qui ^{1. part.}
ne sont propres qu'à nôtre ame. ^{sect. 3.}

Car après cela, coment se défendre de juger que les cors de dehors agissent sur cete ame, & lui communiquent par cete action, les sentimens dont on les croit capables ?

Tout le mal vient donc de ce qu'on ne se conoît pas soi-même, & de ce qu'après avoir donné speculativement ses propres qualités à des cors qui n'en sont pas susceptibles ; on croit ensuite les recevoir d'eux pratiquement. Ceci se comprendra mieux par la lecture du second traité.

V. I.

On convient d'ordinaire assés, que rien n'est plus propre que la solitude pour guerir les playes de l'ame ; d'où vient donc qu'entre les solitaires il se trouve encore des malades, des languissans, des ulcerés ? c'est qu'ordinairement on ne peut gue-

14 DE LA CONOISSANCE

*L. part.
sect. 3.*

rir les playes de l'ame, si l'on
ne fait le moyen de guerir les
playes du cerveau dont eles sont
les contre-coups, & qu'on ne
peut guerir les playes du cer-
veau, si l'on ignore la maniere
dont il les a reçûes, & cele
dont eles se conservent & s'en-
tretienent. Car c'est par cete
double conoissance qu'on s'aper-
çoit que ce n'est pas assés pour
guerir, de se separer des objets,
si l'on n'en banit encore le sou-
venir; étant certain qu'autant
de fois qu'on en admet les idées,
ce sont autant de coups de glai-
ve dont ^{on} renouvèle ses playes.

VII.

On fait assés que l'austerité,
la penitence, les mortifications
corporêles sont essentiêles au
Christianisme. D'où vient donc
qu'entre les Chrêtiens il s'en
trouve si peu qui fassent cas de
ces exercices, & qui les prati-
quent; d'où vient au contraire

qu'il s'en trouve tant qui, par ^{1. partie.}
 une fausse spiritualité, prennent ^{sect. 3.}
 si fort à contre-sens cette pa-
 role de Jésus-Christ, que *Dieu*
vent être adoré en esprit & en ve-
rité; & qui se flatent vainement
 que par là, les exercices corpo-
 rels ont été condanés, ou ba-
 nis de la vie spirituële, come
 n'appartenans point à l'esprit, &
 come parfaitement inutiles à
 la penitence, qui ne doit regar-
 der que l'esprit, & ne punir que
 le sujet même qui a peché: la
 plus ordinaire source de ces il-
 lusions, est qu'on ne se conoit
 pas soi-même: c'est qu'on se
 croit composé come de deux
 personnes, ou, pour ainsi dire,
 de deux *moi* tout différens: l'un
 capable de sentimens, qui est le
 cors: l'autre capable de raison,
 qui est l'esprit, & qu'ensuite on
 se persuade que le moi du cors
 n'étant point le moi de l'esprit;
 punir le cors à cause du peché,

16 DE LA CONOISSANCE

*i. part.
sect. 3.*

c'est punir un innocent au lieu du coupable : c'est substituer un bouc à la place du pecheur & qu'ainsi Dieu ne peut pas agréer ces exercices extérieurs d'une fausse pénitence : au lieu que dès qu'on se conoît assez pour savoir qu'il n'y a en soi qu'une personne, qu'un moi indivisible, capable tout ensemble de raison & de sentiment; toutes ces illusions s'évanoüissent d'elles-mêmes.

VIII.

En combien d'inquietudes, de peines, de scrupules, & de perplexités d'esprit ne tombe-t-on pas, pour ne pouvoir discerner dans ses actions, ce qu'il y a de libre, d'avec ce qu'elles ont de nécessaire ? mille bones ames gemissent pitoyablement sous le poids de cete ignorance, & sous le joug insupportable de cete cruelle incertitude, sans que nul Directeur, pour éclairé qu'il soit, puisse les en

tirer. Comment donc sortir de cet ^{1. part.} état, & percer dans cet abîme ^{sect. 3.} d'obscurité ? Il n'y a que l'esprit de l'homme même, après celui de Dieu, qui puisse percer dans le cœur de l'homme, & faire ce juste discernement de ce qui est libre d'avec ce qui ne l'est pas. Mais on n'en viendra jamais naturellement jusques-là, si l'on ne se conoît selon le Fisque, & si l'on ne fait jusqu'ou peut aler le débandement naturel des ressorts du cors humain : queles sont les impressions qui en resultent necessairement dans l'esprit & dans le cœur ; & jusqu'à quel point ce débandement de ressorts dépend de nous.

IX.

Un des plus essentiels devoirs d'un Chrétien, est de faire, suivant le conseil de l'Apôtre, servir son cors à la justice, sur-tout, s'il a été assés malhu-

i. part.
sect. 3.

reux pour le faire servir au péché. C'est d'exposer ce cors , dans l'ocasion , pour l'amour de la justice , à la rigueur des tourmens : c'est enfin de le perdre mille fois par jour , si cela se pouvoit , plutôt que d'abandonner la justice. Mais coment parvenir à cete intrepidité , si l'on ne fait que l'ame est tres-diférente du cors , qu'ele en est pour ainsi dire à une extrême distance; & qu'ainsi la ruïne du cors n'emporte ni la ruïne, ni même l'afoiblissement de l'ame ; & qu'enfin rien n'est plus vrai que cete parole de la souveraine verité: que les plus violens suplices des plus cruels tirans peuvent bien détruire le cors ; mais qu'ils ne peuvent jamais faire mourir l'ame: parce qu'ils ne vont pas jusque-là.

X.

Come rien n'est plus opposé à la vie chrétienne, que le sou-

levement , le tumulte & les fou- ^{1. part.}
 gues des passions ; le Chrétien a ^{sect. 3.}
 peu d'exercices plus nécessaires,
 que celui de les combattre , de
 les réprimer & de les calmer.
 Mais coment se prendre à ce
 combat , & coment y réussir , si
 l'on ne se conoît soi-même : je
 veux dire, si l'on ne fait démê-
 ler ce que les passions tiennent
 du cors , d'avec ce qu'elles em-
 pruntent de l'esprit ? Sans cela,
 il arive souvent que dans ce
 combat, on s'en prend inconsi-
 dérement au cors , lors qu'il
 faudroit s'en prendre à l'esprit ;
 & qu'au contraire on s'en prend
 à l'esprit, lors qu'il faudroit ata-
 quer le cors. Sans cela, dis-je,
 on applique les remedes à côté du
 mal : on se fatigue, on se tour-
 mente beaucoup ; & souvent il
 arive qu'après les vingt & tren-
 te années d'un travail aussi peu
 regulier , que desagrecable, on se
 trouve aussi peu avancé dans le

20 DE LA CONOISSANCE

1. part.
sect. 3.

païs des passions, aussi peu en état de leur résister & de les réprimer, que le premier jour qu'on leur a déclaré la guêre.

XI.

Mais, dira-t-on, faut-il donc être Philosophe, pour se conoître soi-même suffisamment pour la morale ? faut-il être Fisicien pour se faciliter la pratique de la vertu, travailler hureusement à sa perfection, & devenir home spirituel ?

Non, cela n'est pas absolument nécessaire ; lors que Dieu voudra s'en mêler extraordinairement, j'avouë qu'il peut en mille manieres suppléer par lui-même à tous ces secours, à toutes ces conoissances, & aux avantages qui en peuvent revenir. Il peut, sans tout cela, les rendre fort spirituels. Une lumière extraordinaire ; un don de larmes & de penitence, un grand amour, sans grandes lu-

mieres, peut leur tenir heureusement lieu de toutes les conoissances acquises, leur faciliter l'exercice de la vertu, leur aplanir le chemin de la perfection, & les conduire sûrement au but où ils tendent : & j'avouë que c'est ainsi qu'il en use quelquefois à l'égard de ceux qui sont dans des incapacités naturelles d'aquerir ces diverses conoissances.

1. part.
sect. 3.

Mais on doit aussi convenir que pour ceux qui peuvent se les doner par leur travail, c'est du moins tenter Dieu, que de negliger de s'y apliquer, & que c'est une insupportable temerité, que de s'atendre à des voyes extraordinaires, pendant qu'on s'interdit de gayeté de cœur la voye ordinaire de l'étude & de l'aplication d'esprit.

Après tout, on ne peut raisonnablement contester, que cete exacte conoissance de soi-même

22 DE LA CONOISSANCE

I. part.
sect. 3.

n'ait toutes les utilités que nous venons de marquer; & que le reste étant égal, celui qui les possède n'ait de grands avantages au dessus de celui qui en est privé, pour la pratique de la vertu & le progrès dans la perfection.



SECTION IV.

*Utilité de la conoissance de soi-même,
pour la pieté, ou pour la science
de Dieu, & du salut.*

I.

I. part.
sect. 4.

CE que j'entens par la pieté, ou par la science de Dieu & du salut, est une salulaire & affective conoissance de Dieu: une conoissance acompagnée d'humilité & de crainte; car il faut remarquer qu'il y a deux fort différentes conoissances de Dieu. L'une est purement spe-

culative, abstraite, sèche, infide. Têle est cêlé par laquelle on ne le conoît que come l'être souverain & indépendant, come le premier être & le premier moteur; le premier principe & l'auteur de l'Univers, & cete sorte de conoissance est la part des Payens. 1. part.
sect. 4.

L'autre est édifiante, tendre, affective, consolante, & c'est cêlé par laquelle on le conoît come le Dieu du cœur; car c'est la partie de nous-mêmes où il prend plus de plaisir de se faire chercher, goûter, adorer come le Dieu d'amour & de toute consolation; c'est cete conoissance qui produit l'humiliation du cœur & la crainte amoureuse, & qui est proprement le partage des Chrêtiens & des âmes spirituêles. Mais pour chercher ainsi Dieu, & ariver à cete conoissance, il faut connoître le vuide & la desolation

24 DE LA CONOISSANCE

1. part.
seff. 4.

de ce cœur, lors qu'il n'a pas Dieu. Il faut sentir sa misere, son desechement, ses dégouts, lors qu'il est le plus plein des creatures. Il faut sentir ses foibleffes, ses maladies, son indignité, le poids du peché. Car c'est dans le vif sentiment de tous ces maux qu'on s'humilie, qu'on craint de tomber, & qu'on demande du secours, qu'on cherche un mediateur auprès de Dieu, & que se jetant avec une parfaite confiance dans le sein de sa misericorde, on éprouve souvent combien il est doux & consolant de s'y abandonner ainsi.

II. Le commencement

Ce sont donc là les degrés pour aler à cette salutaire connoissance de Dieu. La connoissance de l'être infiniment parfait, sans cêler de nôtre misere & de nôtre corruption, nous feroit tomber dans l'orgueil. La connoissance

noissance d'un Dieu vangeur , ^{1. part.}
 & cèle de nos desordres , sans ^{sect. 4.}
 cèle de Jesus - Christ , nous précipiteroit dans le desespoir. Mais la conoissance de Dieu , qui comence par cèle de nôtre misere , & qui passe par cèle de Jesus-Christ , nous préserve également de l'orgueil & du desespoir , & nous remplit d'unction & d'amour.

III.

Et ainsi come rien n'est plus necessaire que cette sience du salut , rien n'est plus salutaire , que la conoissance de soi-même. Sans humilité & sans crainte de Dieu , il n'est pas possible de se sauver. *L'humilité , dit un Pere , est la mere du salut , & la crainte du Seigneur en est le commencement , come elle est celui de la sagesse* * Or sans la conoissance de soi-même , il n'y a ni humilité , ni crainte de Dieu ; au lieu qu'il n'y a ni orgueil , ni securité qui

* S. Bern.
 se m. 36.
 Et 17.
 sup. Cant.

26 DE LA CONOISSANCE

*n. part.
sect. 4.*

puisse tenir contre cete conoissance.

III.

En éfet , dit le Pere que je viens de citer , comént ne pas s'humilier & ne pas trembler , lors qu'on se croit veritablement chargé de pechés , apesanti par le pois d'un cors mortel , embarassé de soins qui ne regardent que la tere , plongé dans la fange des desirs charnels , aveuglé , courbé contre la tere , foible , engagé dans une multitude d'erreurs , exposé à mille dangers , ébranlé de mille frayeurs , acablé de mille difficultés , sujet à mille soupçons , travaillé de mille besoins , ne se trouvant de penchant & de force , que pour le vice , & que de l'éloignement & de la foiblesse pour la vertu ? Comént oser , après cela , lever la tête , ou même les yeux ? toute la consolation d'une ame en cet état , est de pleurer , de

de gémir , de crier au Seigneur ^{1. part.}
dans son affliction , & d'invoquer ^{sect. 4.}
par lui , le pere des misericor-
des & des misérables.

C'est par cete conoissance de
soi-même ainsi éprouvée & de-
veloppée : c'est par cete sorte de
methode qu'on parvient à une sa-
lulaire conoissance de Dieu.
*Tali experimento , & tali ordine
salubriter innotescit Deus , cum prius
se homo noverit in necessitate posi-
tum , & clamabit ad Dominum. . . .
atque hoc modo erit gradus ad no-
titiā Dei cognitio sui.*

II. PARTIE.

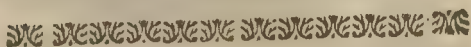
*Des difficultés , ou des obstacles de
l'étude de soi-même.*

CEs difficultés , ou ces obsta- ^{2. part.}
cles sont infinis ; mais j'en ^{sect. 1.}
trouve trois sources considera-
bles. Savoir premierement , les
impressions perpetuêles que nous
font les objets sensibles , & les

28 DE LA CONOISSANCE.

2. part.
sect. 1.

préjugés où nous sommes sur leurs qualités & leurs forces ; car tout cela nous tire hors de chés nous. Secondement, le desagrément de l'objet de cete étude. Troisièmement, le mouvement qu'on se donne pour l'éviter & le fuir.



SECTION I.

*Les impressions des objets sensibles ,
& les préjugés où nous sommes sur
leurs qualités & leurs forces. Pre-
miere source des difficultés de l'é-
tude de soi-même.*

I.

IL est surprenant que l'une & l'autre Philosophie, c'est-à-dire, la Payene & la Chrétienne, proposent come une grande entreprise l'étude & la conoissance de soi-même ; & l'on a peine à comprendre que la sience de l'ho-

me doive être quelque chose de ^{2. part.} si laborieux & de si pénible à ^{sect. 1.} l'homme même.

II.

Si pour se conôître, on étoit obligé de s'élever au ciel, ou de pénétrer jusqu'au centre de la terre, ce seroit en effet une terrible entreprise; s'il falloit même, pour acquérir cete conoissance, sortir de chés soi, passer les mers, parcourir les Royaumes, consulter les astres, & aler s'instruire chés les creatures qui nous environent: ce seroit un travail; si enfin on étoit obligé de se répandre dans toutes les parties de son cors, d'en examiner scrupuleusement le détail, d'en démêler tous les tuyaux & tous les ressorts, & d'en déterminer exactement tous les usages: ce seroit une affaire.

III.

Mais rien de tout cela. Pour se conôître soi-même, il n'y a

30 DE LA CONOISSANCE

2. part.
Sect. 1.

qu'à demeurer chés soi. C'est l'ame qui est chargée de travailler à cete conoissance, & il se trouve qu'êlé en est éle-même le principal objet. Ele est tout ensemble & le *soi-même*, qui doit être connu (qu'on me permette cete expression) & le *soi-même* qui doit conoître: rien n'est plus intelligent que la faculté qui doit conoître, ni rien de plus intelligible, que l'objet qui doit être connu: où est donc la difficulté de cete étude, où en est le travail?

IV.

Si pour conoître un autre homme, il n'y avoit qu'à jeter les yeux sur lui & le regarder une fois fixement; ce ne seroit pas une affaire; il ne faudroit ni méthode ni preceptes pour aquerir cete conoissance. On ne voit pas cependant qu'il en faille davantage à l'ame pour se conoître soi-même; car puisqu'êlé est tou-

te intelligible & toute intelli- ^{2. part.}
 gente , que faut-il qu'êl^e fasse ^{sect. 1.}
 pour se conoître , que de se re-
 garder une bone fois ? Cela s'a-
 pele-t-il un travail ?

V.

Mais enfin quand c'en seroit
 un , ne semble-t-il pas fait par
 avance , sans qu'il soit besoin de
 metode ni de preceptes ? Cha-
 que pensée n'enferme-t-êl^e pas
 un regard sur êl^e-même ? n'est-
 êl^e pas une réflexion secrete sur
 ce qu'êl^e est ? & peut-on pen-
 ser veritablement , sans en être
 averti par l'acte même de pen-
 ser , & sans s'en apercevoir imme-
 diatement ? S'il est donc vrai ,
 qu'il n'y ait rien de plus inti-
 me ni de plus essentiel à l'ame ,
 que la pensée , combien par jour ,
 ne jete-t-êl^e pas de regards sur
 êl^e-même ? se perd-t-êl^e jamais
 un seul moment de vûë ? Pour-
 quoi donc ne se conoîtroit-t-êl^e
 pas ? & pourquoi lui faut-il re-

32 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 1.

comander avec tant de soin de s'étudier & de travailler à se connoître éle-même ?

Encore une fois , c'est quelque chose qui paroît incompréhensible , que l'ame ne se perd jamais de vûë ; & que cependant éle ne se conoisse pas , éle ne se voïe jamais come il faut.

VI.

Pour démêler ce paradoxe ; il y a deux choses à distinguer dans nos pensées ; éles ont quelque chose de comun , & quelque chose de particulier ; ce qu'il y a de comun est de se faire apercevoir immédiatement à l'esprit ; car chaque pensée se fait sentir par éle-même , & avertit immédiatement l'esprit de sa presence. Ce qu'il y a de particulier , est de presenter à l'esprit tel ou tel objet ; ou plutôt de se presenter éle-même come revêtuë de tel ou tel objet ; & ainsi chaque pensée fait aper-

cevoir en quelque façon deux ^{2. part.} choses à l'esprit, elle se fait a- ^{sect. 1.}percevoir elle-même, & elle lui fait apercevoir de plus l'objet dont elle est revêtue. Si je pense au Soleil, non seulement je m'aperçois que je pense; j'aperçois encore l'objet auquel je pense: non seulement j'aperçois ma pensée; j'aperçois aussi son habit; c'est-à-dire, l'image ou la ressemblance du Soleil dont elle est come revêtue. Si je sens de la douleur, non seulement j'aperçois la douleur & je la distingue tres-bien du plaisir; mais je m'aperçois de plus que je la sens; car il est ridicule de dire come quelqu'un a fait, qu'on puisse avoir de la douleur sans la sentir & sans s'apercevoir qu'on la sent.

VII.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que de ces deux choses que chaque pensée pre-

34 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 1.

sente à l'esprit , l'une le frappe bien moins que l'autre. L'objet de la pensée l'applique bien davantage que la pensée même. Si je pense au Soleil, ma principale attention se porte à l'image ou à la peinture de cet astre ; & je m'applique peu à la pensée qui en est coine revêtuë. En un mot, nos pensées nous frappent moins par èles-mêmes , que par leur habit ; & cela arive ainsi par deux raisons.

La premiere est que l'esprit est toûjours plus frappé de ce qui lui est nouveau , que de ce qui lui est ordinaire. Il n'est rien de plus ordinaire à l'esprit que de penser ; mais il ne lui est pas ordinaire de penser au Soleil , ou à la Lune , ou à la tere : & ainsi quoiqu'il ne puisse penser sans s'en apercevoir ; sa pensée en èle-même l'applique peu ; au lieu que l'habit de cete pensée , c'est-à-dire, l'objet dont èle est co-

me revêtuë , l'image du Soleil ^{2. part.}
ou de la Lune étant ce qu'il y ^{sect. 7.}
y a de nouveau , c'est aussi ce qui
frappe vivement l'esprit.

La deuxième raison est le pré-
jugé comun qui nous fait croi-
re ou que les objets de dehors
nous envoient leurs images &
nous donent leurs idées ; ou que
nôtre esprit va les chercher où
ils sont & se transporte jusqu'au
lieu qu'ils occupent dans la natu-
re ; car cete double erreur obli-
ge l'esprit à sortir en quelque
maniere hors de lui-même , co-
me pour se rendre dans ces ob-
jets , ou du moins pour les re-
mercier de leur présent ; & ainsi
quand je vois le Soleil , ma prin-
cipale attention ne se porte pas
simplement à l'image de cet astre
que j'aperçois au dedans de moi-
même : êle va encore se rendre
dans ce grand cors , tel qu'il est
hors de moi : tant il est vrai que
les pensées que nous avons des

36 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 1.

objets de dehors nous frappent bien moins par êles-mêmes que par leur habit , & qu'êles ne servent presqu'à dissiper l'esprit, à le faire sortir come hors de lui-même & à le répandre dans ces objets.

VIII.

Il semble après cela , que du moins les pensées qui ont nos sentimens ou (pour parler plus proprement) nos sensations pour objet , devroient servir à l'esprit à se recueillir & à se connaître lui-même , puisque ces sensations ne sont que des manieres d'être de lui-même ; cependant une autre erreur & un autre préjugé nous dérobent encore cet avantage ; c'est que nous attribuons nos sensations aux objets qui n'en sont que les causes occasionnelles : ou tout au plus à notre propre cors. De sorte que si à la présence d'une rose je sens une odeur agreable : je l'attribue.

à la rose; si lorsqu'on me marche sur le pied, je sens de la douleur: je l'attribuë au pied; & cela non seulement par ces jugemens naturels, que l'Auteur de nôtre être a voulu joindre à toutes nos sensations; mais encore tres-souvent par des jugemens deliberés & entierement libres. Et ainsi toutes nos sensations, aussi bien que la plûpart de nos conoissances, au lieu de servir à nous recüeillir, ne servent presque qu'à nous dissiper & à répandre: nôtre ame non seulement dans toutes les parties de nôtre cors; mais même souvent dans la plûpart des cors du dehors: car nous revêtons des qualités & des manieres de nôtre ame tous les objets sensibles qui nous frappent: & voila les principales raisons pour lesquelles quoique l'ame absolument ne se perde jamais de vuë, elle ne se voit presque jamais come il faut, & ne

2. part. se conoît point.
sect. I.

IX.

Quel remede à cela ? c'en feroit un tres-grand que de travailler à se défaire de ces préjugés qui nous font rapporter nos conoissances & nos sentimens aux objets de dehors , ou à nôtre propre cors ; car alors nôtre principale attention ne se portant plus au dehors , êle s'appliqueroit davantage à ce qui se passe au dedans.

X.

Mais la verité est que le retranchement de ces préjugés ne suffit pas pour nous faciliter la conoissance de nous-mêmes. Car enfin quelque persuadé qu'on soit par la raison , que les cors ne sont pas capables des sentimens que nous recevons à leur presence ; quelque informé qu'on soit que ces cors ne peuvent agir sur l'esprit , ni par consequent lui doner ses idées

ou ses sentimens : Quelque con-
vaincu qu'on puisse être que <sup>2. part.
sect. 1.</sup> Dieu seul peut agir sur les es-
prits, les éclairer & les modi-
fier de toutes les manieres dont
ils sont capables ; toutefois par-
ce que cete conviction n'est
qu'une vûë abstraite qui dépend
du raisonnement, & de plusieurs
réflexions & retours sur soi-
même ; & qu'au contraire l'im-
pression sensible nous porte à
regarder les cors come agissans
en nous, & come les veritables
causes de nos idées & de nos
sentimens ; nous avons beaucoup
plus de penchant à suivre l'im-
pression sensible, que la conois-
sance abstraite.

XI.

- L'experience fait voir que
les mieux instruits de la verité
des choses ne laissent pas dans
l'usage, de se rendre au senti-
ment, & de porter toute leur
attention vers les objets sensi-

2. part.
sect. 1.

bles. Qu'on observe le meilleur
 Philosophe du monde entre les
 mains des Chirurgiens qui exer-
 cent sur lui quelque operation
 violente, come par exemple de
 lui couper un bras; & l'on vera si
 sa conduite répondra à sa Philo-
 sophie. Non seulement on remar-
 quera que tout ce qu'il profere-
 ra de paroles n'iront qu'à faire
 conoître qu'il regarde sa dou-
 leur uniquement come dans le
 bras, & les rasoirs come la vraie
 cause de ce sentiment; mais,
 s'il veut dire la verité, il se
 trouvera que, pendant toute
 l'operation, il n'aura peut-être
 pas eu une seule fois la pensée
 que son ane fût l'unique sujet
 de sa douleur; & que Dieu en
 fût la vraie cause. Il en revien-
 dra, il est vrai, après l'opera-
 tion: mais cela fait toujours voir
 que ses lumieres & l'afranchis-
 sement des préjugés populaires
 ne l'ont pas empêché, pendant

l'operation, de donner toute son ^{2. part.} attention & toute son application ^{scf. I,} ou aux instrumens dont on se servoit ; ou à son propre cors ; & ne l'ont pas obligé à jeter une seule fois les yeux sur son ame, qui pourtant étoit l'unique sujet de toutes ces douleurs.

XII.

Ce n'est donc pas assés pour la conoissance de soi-même d'être afranchi de ces préjugés , & d'avoir les lumieres qui leur sont opposées ; ce n'est pas qu'elles n'y servent & qu'elles n'en soient même une bone partie ; car enfin peut-on se conoître , sans savoir du moins laquelle des deux substances qui font l'homme , est capable de plaisir & de douleur ? Mais après tout , cela ne suffit pas. Il faut metre l'ame en état de se voir plus frequemment , que par ces retours & ces raisonnemens passagers que la Philosophie nous fait faire ; il

42 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 1.

faut l'obliger à se chercher plus soigneusement , à se regarder plus atentivement , à sentir ses maux & ses foiblesses ; & enfin à se sentir éle-même , si faire se peut , autant qu'èle a par le passé senti les cors ; & pour cela , come nous avons vû , que son grand mal vient de ce qu'èle est plus touchée des objets de ses pensées , que de ses pensées même ; que le grand obstacle est qu'èle porte toute son attention sur les objets de dehors , & qu'èle se répand ainsi continuëlement ; il est clair qu'il n'y a point de meilleur expedient , que de la separer , autant qu'on le peut , de ces objets , & de lui retrancher tous les plaisirs & toutes les sensations trop vives : & ainsi après la grace de Jesus-Christ , qui est une grace de privation , de separation & de dégoût des objets sensibles ; je ne vois rien de plus propre à

faciliter la recherche & la co-^{2. part.}
 noissance d'ele-même que la re-^{sect. 1.}
 traite & la solitude. Mais c'est
 ce qui paroîtra plus clairement ,
 & ce que nous ferons voir am-
 plement , après que nous aurons
 ouvert la seconde source des
 difficultés de cete étude.



SECTION II.

*Le desagrément de l'objet de l'étu-
 de de soi-même. Seconde source
 des difficultés de cete étude.*

I.

CE soi-même est pour un^{2. part.}
 homme du monde la plus fâ-^{sect. 2.}
 cheuse rencontre qu'il puisse
 faire, c'est le plus afreux objet
 qui se puisse présenter à ses yeux.
 Il n'en peut soutenir la vûe l'es-
 pace de quelques momens ; &
 je ne sai en quel sens on a pû
 dire que l'homme s'aime & se re-

44 DE LA CONOISSANCE

2. part. cherche tant lui-même, lui dis-
 sct. 2. je, qui s'évite avec tant de soin.

I I.

Assûrément cete proposition n'est fondée que sur ce qu'on regarde l'home de cete maniere vicieuse dont il se regarde lui-même; je veux dire par les dehors & les aparences. On prend l'écorce du *soi-même*, pour le *soi-même*; & alors on a raison de dire que l'home ne cherche que *soi-même*, car il est vrai qu'on ne se regarde gueres que par cet endroit. On ne conçoit, par le *soi-même*, qu'on cherche & qu'on aime si éperdument, qu'une certaine statuë animée, de tèle grandeur, de tèle taile, de tels traits, tel poil, tèle chevelure, tèle force, tèle adresse; de tel rang, tel emploi, tèle qualité; avec tels habits, tels ajustemens, tel équipage; environée d'une espeece de petit monde uniquement fait pour é-

le, & composé de sa famille, de son train, de ses sujets, de ses creatures & de ses amis. Tout cela plus ou moins, selon le rang & la place que cete statuë ocupe sur la tere; & non seulement on se considere come environé de tout ce peuple, mais encore come levant sur lui à tous momens, des tributs de consideration & d'estime, de déference & de respect, de soumission & de service, de complaisance & de veneration. Voila l'image que l'on a presque toujors devant les yeux, c'est là presque tout le soi-même qu'on cherche & qu'on adore si aveuglément; on ne passe gueres plus avant dans la conoissance du soi-même. On ne va gueres jusqu'à l'ame. Il est vrai neanmoins qu'on se pique d'esprit, & de bel esprit: mais il est visible que cete beauté d'esprit dont on se pique tant, n'est le plus souvent qu'un jeu

46 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 2.

de memoire, ou un feu d'imagi-
nation qui fait qu'on debite les
choses de maniere à ébloüir, à
étourdir & à se faire admirer
fortement : & come ce jeu de me-
moire & ce feu d'imagination
ne dépendent que de la vivaci-
té des esprits animaux, & d'un
développement naturel & neces-
saire de certains ressorts du cer-
veau ; il est visible que le soi-
même que l'home adore si bas-
sement, ne passe gueres la sta-
tuë ou la machine.

III.

Mais pour le soi-même spiri-
tuel & intelligible, c'est ce qu'
on fuit de toutes ses forces. Et
pourquoi le fuit-on ? c'est que
nul spectacle n'est plus desagre-
able, soit qu'on suive la voye lar-
ge, ou la voye étroite. Les plus
grands pecheurs & les plus dé-
clarés libertins ont toujors
quelque conoissance & quelque
amour de l'ordre. Cete conoif-

lance ne permet pas qu'ils ignorent absolument leurs devoirs; 2. part.
sect. 2.
& cet amour leur permet aussi peu de demeurer indifferens sur le violement de ces devoirs. Quel affreux spectacle n'est-ce donc pas pour eux, de ne trouver en rentrant en eux-mêmes, qu'un fond naturellement inépuisable d'iniquité, d'injustice, d'impiété, de libertinage, d'éloignement de Dieu, de violement de toutes les loix? Comment soutenir cete vûë, sans se trouver le cœur glacé & saisi de crainte, sans trouble & sans remors, sans de cruels reproches, d'insupportables inquietudes: de cuisantes douleurs?

I V.

Pour les justes & ceux qui suivent la voye étroite, come ils portent toujours un fond de cupidité, qui est la funeste racine de tous les vices; ils ne jettent gueres les yeux dessus sans

48 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 2.

quelque frayeur. La vûë seule de leur fragilité, de leurs foiblesses, de leurs passions, de leurs chûtes ordinaires, de leurs infidelités, de la honte qui les acompagne, & de la justice de Dieu qui les menace: cete seule vûë, dis-je, est capable de les chagriner, de les alarmer, de les désoler. Il faut rapeler tout ce qu'on a de foi & de confiance en la miséricorde de Dieu, pour la soutenir sans abatement. Enfin les revuës sur soi-même & sur son fonds, sont les exercices les plus penibles, je dis même aux justes.

V.

Depuis que l'home s'est élevé contre Dieu, il est devenu insupportable à lui-même: *Posuisti me contrarium tibi, & factus sum mihi metipsi gravis.* C'est un Caïn qui a plongé ses mains dans le sang d'Abel, & qui depuis cela, ne peut plus se souffrir lui-même; il

Il aime mieux être toute sa vie ^{2. part.}
errant & vagabond, que de ren- ^{sect. 3.}
trer une seule fois chez soi. Tous
ses mouvemens ne tendent na-
turellement qu'à s'éviter : il se
fuit souvent sans le savoir. *Fu-
git impius nemine persequente.* Mais
ceci regarde la troisième source
des difficultés de l'étude de soi-
même.



SECTION III.

*Les mouvemens qu'on se donne natu-
relement pour se fuir, Troisième
source des difficultés de l'étude de
soi-même.*

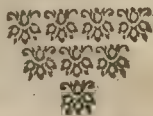
I.

C'Est en vérité quelque cho- ^{2. part.}
se de prodigieux, que la ^{sect. 3.}
conjurat[i]on qui regne dans le
monde contre ce que les homes
ont de plus précieux ; je veux
dire contre cet home interieur,

50 DE LA CONOISSANCE

2. part.
Sect. 3.

ce *soi-même* réel & véritable ;
que chacun porte , sans le vou-
loir conôître. Il seroit difficile
d'exprimer tous les mouvemens
que chaque particulier se done,
pour éviter la vûe de cet ob-
jet , pour fuir sa rencontre ,
pour empêcher qu'il ne paroîs-
se ; en un mot, pour l'étoufer &
l'ensevelir , si cela se pouvoit.
Mais nule imagination ne peut
se figurer les divers services que
les homes prennent plaisir à se
rendre les uns aux autres , pour
se défaire mutuellement de cet
ennemi comun. Jetons , quelques
momens les yeux sur ce qui se
passe sur cela , dans les diverses
conditions , & dans le monde &
dans le Cloître.





CHAPITRE I.

*L'art de se méconnoître & de se fuir
soi-même, usité dans le monde.*

ARTICLE I.

Des personnes du premier rang.

I.

AL'égard des grans & des
personnes du premier rang ; ^{2. part.} _{sect. 3.}
leurs favoris & leurs creatures
prenent tant de soin de leur ca-
cher & de leur éloigner cet ob-
jet , qu'ils peuvent bien s'en re-
mettre sur eux. C'est une obses-
sion continuelle de gens qui ne
sont occupés que de l'affaire de
ne les laisser pas seuls un petit
moment ; de peur que cet instant
de solitude ne soit le moment
fatal où cet affreux objet vien-
droit se présenter. Ils se succe-
dent donc sans cesse, les uns aux

C ij

51 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

autres dans le métier de les entretenir de nouveles , d'évenemens , de fables , de bagatêles , de contes faits à plaisir ; & au défaut de tout cela , ils se chargent de plaissanter & de badiner devant eux de maniere à occuper leur imagination , à les divertir , & à les éloigner ainsi infiniment de rentrer chez eux , de se rencontrer & de faire conoissance avec eux-mêmes.

II.

Mais rien n'a si inmancablement cet éfet ; rien ne les éloigne si sûrement de la conoissance d'eux-mêmes , que les fades douceurs , les basses flateries & les fausses loüanges dont on a fortit tous ces entretiens. Tout cela leur donne une idée de leur mérite fort diferente de celle que leur doneroit la vûë du personnage interieur qu'on leur tient si caché ; de sorte que quand le sentiment secret de quelque foi-

blesse, ou de quelque défaut ^{2. part.}
viendrait quelquefois à les ata- ^{sect. 3.}
quer (ce qui est inévitable aux
têtes mêmes les plus privile-
giées) ils apeleroient de ce sen-
timent obscur à la lumiere & au
discernement de mille beaux es-
prits qui ne leur ont jamais fait
remarquer que des perfections
fort oposées à ces défauts, &
qui n'ont jamais peint d'après
eux, que des portraits admira-
bles : & ainsi, sur ces portraits,
ces grans Seigneurs demeure-
roient toujours également con-
tens d'eux-mêmes.

III.

Il est certain cependant que
leur illusion sur cela même, ne
peut gueres être plus grande
qu'elle est. Ils se font un merite
& un sujet d'orgueil, de ce qui
devroit les humilier infiniment:
s'ils favoient ce que signifient
dans le fond, je ne dis pas sim-
plement ces soins superflus &

54 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

ces assiduités si pressées qu'on leur rend les jours entiers; mais principalement ces flateries, ces vains applaudissemens & ces fausses loüanges dont on les acable. Car à bien prendre tout cela, il faut avoüer qu'on ne peut mieux que par là, leur marquer combien réellement on les méprise. C'est leur dire tacitement que leur home interieur, leur *soi-même* réel & veritable est quelque chose de si affreux & de si méprisable, qu'on ne leur croit pas assez de fermeté ni de force d'esprit, pour en soutenir la vûe pendant quelques momens. C'est leur dire enfin qu'on est vraiment persuadé que les abandonner à eux-mêmes, c'est les livrer à la plus insupportable compagnie qu'ils puissent avoir.

IV.

Voila dans la verité le sens le plus naturel & la plus ordinaire signification de ces affi-

duites non interrompues que l'on rend aux grans : mais come c'est un sens qu'ils n'entendent point; qu'ils ne le soupçonnent pas même, & que personne ne prend soin de le leur découvrir; ils passent ainsi toute leur vie dans l'illusion & dans une espee de necessité, de ne voir de leurs jours, l'unique objet qu'il leur seroit si important de conoitre : & come on les conduit insensiblement chaque jour, jusqu'à l'heure du sommeil avec de purs amusemens, on les conduit de même pendant toute leur vie, jusqu'au grand sommeil de la mort. Et ainsi souvent on voit de grans Princes perir miserablement, sans le savoir, faute d'un éclaircissement qu'une crainte servile, ou une pudeur mal placée a détourné mille gens de leur donner.

2. part.
lett. 3.

Des personnes du second ordre.

LEs personnes du second ordre ne sont pas , à beaucoup près si obsédées , & pourroient si êles vouloient , trouver dans la journée bien des heures propres à s'étudier êles-mêmes : mais loin d'en profiter , la maladie comune de ne vouloir point se conoître , leur suggere assés de moïens de se faire un suffisant retranchement contre les approches de cet home interieur qui leur paroît si redoutable.

§. I.

Des Femmes.

I.

Les femmes , sur tout , excellent dans cet art. Une troupe de gens qui s'atachent à êles , leur est , pour cela , d'un grand secours :

Êles savent leur distribuer toutes les heures de la journée, avec tant de justesse, que se succédant régulièrement les uns aux autres, leurs jours soient pleins, & qu'il ne s'y trouve pas le moindre petit vuide. Ainsi ne fût-ce que pour parler de la pluie & du beau tems, des modes, des airs & des manieres; ne fût-ce que pour faire passer en revûe tout le genre humain sous leur censure; ç'en est assez, cela les dérobe hureusement à elles-mêmes.

II.

Que si quelquefois êles se trouvent courtes dans les mesures qu'êles ont prises, pour rendre leurs jours pleins; êles ont d'ordinaire un certain domestique, lequel avec de pures formêtes leur tient lieu des plus spirituels discours, & amuse ainsi suffisamment leur imagination.

2. part.
sect. 3.

Enfin au défaut de toutes ces compagnies (le croiroit-on ?) l'usage des miroirs vient au secours : elles y trouvent l'art de se doner compagnie à peu de frais , par la multiplication de leur figure & de leur image. Elles forment avec cêles-ci une espece de conversation , à laquelle l'approbation , la complaisance & la flatterie ont toujours la meilleure part ; elles leur rendent , par l'entremise de ces glaces , mille petits offices ; & enfin elles font tant , que ce culte impie d'images profanes, contrefaites & plâtrées , leur tient lieu d'une importante occupation ; & qu'elles trouvent dans le commerce ~~de ces~~ de ces fantômes , l'art de se dérober la vûe de ce qu'il y a de plus réel , de plus excellent & de plus essentiel en elles-mêmes,

IV.

Qui pouroit décrire jusques

où elles poussent cet art ? Elles en ^{2. part.}
font usage jusques dans les ac- ^{sect. 3.}
tions de religion & les ceremonies les plus destinées au recueillement , & les plus propres à faire rentrer en soi-même. Assister au sacrifice de nôtre rédemption en est sans doute une des principales ; & je ne sai s'il est rien de plus propre à recueillir , que de voir une foule de monde prosternée aux piés des Autels , d'un air qui ne respire que l'humiliation & la penitence , le recueillement & la pieté , la veneration & l'aneantissement. Cependant les Dames ont aujourd'hui trouvé le secret , non pas d'éluder absolument ces ceremonies (il faut paroître chrétiennes) mais de s'y procurer ce qui , selon elles , s'apele un innocent divertissement , ou délassement d'esprit.

V.

Elles savent qu'aler à la Messe

Cvj

60 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

à huit , neuf & dix heures , on ne trouveroit dans les Eglises que des gens du comun , & de simple peuple parfaitement appliqué à la grandeur du mystere que l'on celebre : & un tel spectacle étant beaucoup plus propre à recueillir , qu'à remuer l'imagination ; èles jugent assez qu'èles n'y trouveroient pas leur compte. Mais il y a une autre heure funeste bien plus favorable à la disposition de leur cœur. Eles savent que depuis onze heures jusques à midi & au de-là , les Eglises ne se trouvent gueres ocupées que de ce qui s'apele le grand & le beau monde , qui d'ordinaire s'y rend beaucoup plus paré que le Temple même où l'on ofre le redoutable mystere. C'est donc à cete heure fatale que ces Dames s'y rendent aussi , & qu'èles entendent la Messe , sans courre risque de doner trop dans le recueillement & dans la quêt-

de : là sans façon , ni sans beau- ^{2. part.}
 coup de retenüe , êles croient ^{sect. 3.}
 qu'il est d'abord de leur devoir
 de parcourir des yeux , toute la
 compagnie : êles s'arêtent sans
 scrupule , autant qu'il leur plaît ,
 avec qui bon leur semble : le lan-
 gage des yeux supplée à celui de
 la langue : & pour peu qu'êles
 réfléchissent sur les ajustemens ,
 les airs & les manieres des plus
 distingués de l'assemblée ; êles
 se trouvent bien-tôt à la fin de
 la ceremonie , sans avoir eu le
 loisir de s'enuïer un seul moment ,
 ni de se rencontrer êles-mêmes :
 & ainsi d'une action toute sain-
 te ces malheureuses fugitives du
 soi-même font une action toute
 profane , sans autre dessein que
 de se fuir êles-mêmes : ce n'est
 pas que dans ce procedé , êles n'en-
 puissent encore avoir de plus cri-
 minels ; mais quand êles n'au-
 roient que celui-ci , c'en seroit
 assés pour les rendre régulie-

V I.

Cependant cete fuite de soi-même n'est pas d'une égale facilité à toutes les femmes. Soit finesse, ou solidité d'esprit; il y en a à qui èle coûte bien davantage: les compagnies ordinaires ne leur sont pas sur cela d'un grand secours. Il leur faut quelque chose qui remuë davantage leur imagination. Il y a mille gens avec qui èles ne font que bâailler; & du bâaillement à un retour sur soi-même, à une descente dans son cœur, il n'y a souvent qu'un pas à faire. Pour éviter donc cet écüeil prétendu; èles apelent au secours les jeux de hazard. Avec un jeu de cartes, èles trouvent le secret de rendre tout le monde également propre à leur divertissement; & tel qui les avoit fait le plus bâailler, est souvent dans cet exercice, celui qui touche & remuë

leur imagination le plus vive-^{2. part.}
ment.^{sect. 3.}

VII.

Il ne faut que savoir combien le jeu entraîne avec soi de passions différentes ; pour juger de la vivacité des mouvemens qu'il peut donner , & des égaremens où il peut jeter : car les passions ont d'ordinaire ces deux effets : elles remuent & elles transportent hors de soi-même ; elles vous font avancer ; mais elles vous égarent , & vous percent souvent sans ressource.

Le jeu donc source féconde, mais funeste de presque toutes les violentes passions, transporte en peu de tems ses esclaves à une si grande distance d'eux-mêmes ; que loin d'avoir de la peine à se fuir , ils se perdent absolument de vûë ; & enfin le jeu les égare si bien , qu'il y a peu d'apparence qu'ils trouvent jamais le chemin qui pourroit les

64 DE LA CONOISSANCE

2^e part.
sect. 3.

ramener chez eux. Rien ne fait mieux voir cet égarement & cette perte de vûe de l'home interieur, que la cruële necessité où il les réduit souvent de se perdre encore selon l'exterieur : je veux dire de se ruiner même temporellement, & de renverser, en tournant une carte, fortunes & établissemens, maisons & familles. Plût à Dieu que les déplorables exemples n'en fussent pas si fréquens.

VIII.

Cependant il leur fait faire toutes ces cruèles pertes, sur tout la premiere, de la maniere du monde la plus aisée. Tout occupés de l'enforcèlement du jeu, ils y passent souvent les aprèsdinées & les nuits, sans croire y avoir passé plus d'une heure ; & s'il est suivi de regrets, ce n'est presque jamais de s'être perdu selon l'home interieur : au contraire, on fait le meilleur

gré du monde au jeu de lui ser-^{2. part.}
vir de tombeau ; & il est vrai ^{sect. 3.}
qu'on ne pouvoit gueres lui en
choisir un plus ferme, ni plus
sûr.

IX.

Ce n'est pas qu'absolument
on ne pût venir à bout d'ouvrir
ce tombeau, si l'on pouvoit rom-
pre avec le jeu : mais le jeu exer-
ce un empire si tirannique sur ses
esclaves ; qu'après leur avoir
laissé pendant quelque tems,
porter ses chaînes assés libre-
ment, il leur en fait enfin une
indispensable nécessité.

X.

Il est vrai que si on le vou-
loit bien, on pouroit venir à
bout de rompre ses chaînes, &
de secoüer son joug. On a vû des
personnes qui touchées partie du
renversement de leurs affaires où
le jeu les avoit jetées ; partie d'un
mot salutaire qu'elles ont enten-
du, ont fait des tentatives pour

2. part. cela : mais êles ne sont pas alées
 sect. 3. loin ; parce qu'êles n'ont jamais
 voulu absolument ni fortement
 quitter le jeu. Elles avoient tou-
 jours sur cela , quelques retran-
 chemens : êles renonçoient bien
 à tout le gros jeu ; mais êles se
 reservoient de pouvoir jouïr ce
 qu'êles apeloient *petit jeu* , *peu*
de choses , *des bagatêles*. Elles re-
 nonçoient à ces jeux sans bor-
 nes , & que la seule lassitude ,
 ou le seul sommeil fait quitter : mais
 êles se reservoient de pouvoir
 jouïr une heure , ou une heure
 & demie , & rien plus. Enfin ê-
 les renonçoient volontiers à ces
 jeux qui ne sont que de passion ,
 d'atache & d'interêt ; mais non
 pas à ces jeux qui ne sont que
 de pur divertissement , & qui ne
 servent , disoient-êles , qu'à dé-
 lasser l'esprit , ou dissiper les va-
 peurs du sommeil après le repas.

X I.

Ces retranchemens n'auroient

rien eu que de juste & de raisonnable pour des gens qui n'auroient jamais abusé du jeu ; mais dans les personnes dont je parle , ils marquent visiblement que leur cœur n'étoit pas absolument dégagé ; qu'il vouloit toujours entretenir quelque sorte d'intelligence avec son tiran ; & qu'enfin ces personnes ne vouloient point absolument rompre avec le jeu. Tant il est vrai qu'un des plus dangereux enchantemens qui revienne de la longue habitude qu'on a eue avec lui, consiste à ôter, & le pouvoir de le quitter & même le vouloir. Et ainsi ces femmes qui, come nous l'avons remarqué, n'ont pas tant de facilité à se fuir elles-mêmes , ni à éviter la rencontre de ce soi-même interieur dont nous parlons, ne peuvent mieux faire pour le banir éternellement de leur présence , que de s'attacher au jeu. Mais , hélas ! quel jeu ,

2. part.
sect. 3.

68 DE LA CONOISSANCE
2. part. où l'on se perd sans ressource !
sect. 3.

§. II.

des homes.

I.

Pour les homes, il est vrai que d'ordinaire ils n'ont pas tant de gens dont ils puissent se faire obseder, come les femmes : mais en recompense ils ont assez d'autres moïens de se dissiper, de s'égarer, & d'éviter la rencontre de cet ennemi comun que tout le monde fuit à l'envi.

II.

Et premierement il est sûr qu'ils se dérobent suffisamment à eux-mêmes, par le soin qu'ils prennent de faire aux femmes un pareil larcin. De sorte qu'on peut dire que tout le commerce du monde n'est qu'un commerce de voleurs publics, qui conviennent tacitement de bone amitié en aparence ; mais en éfet par une

vraie cruauté , de se dérober ^{2. part.}
mutuèlement le chagrinant, mais ^{sect. 3.}
salutaire spectacle de l'home in-
terieur, du soi-même réel & ve-
ritable.

III.

Les homes ont encore cet a-
vantage au dessus des femmes ,
dans la fuite de soi-même, qu'au
defaut de compagnies , ils peu-
vent se doner plusieurs mouve-
mens tous ~~les~~ plus propres les
uns que les autres, à leur déro-
ber la vûe de l'objet qu'ils crai-
gnent tant. Les promenades, les
voïages, les exercices du cors
sont tres-propres à cet éfet.

Enfin un chagrin cuisant , ou
trop morne ataqûe-t-il un cava-
lier, & court-il risque en l'é-
coutant & s'y prêtant un peu
trop, de se rencontrer lui-même
desagrement ? Il n'a qu'à
monter à cheval, & coure un
lièvre à la queue d'une meute de
chiens. Il n'ira pas loin sans que

70 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

son chagrin s'évanoüisse, & sans qu'il se trouve à une grande distance de lui-même. Et ainsi l'on peut en ce cas dire du lièvre & du cavalier, qu'ils fuient tous deux à qui mieux. Le lièvre fuit le cavalier ; & le cavalier se fuit lui-même beaucoup plus qu'il ne poursuit le lièvre.

IV.

- On ne finiroit jamais, si l'on vouloit entrer dans le détail des adresses & des prétextes dont les homes de diverses conditions se servent, pour éviter non seulement l'étude de leur soi-même interieur (laquelle neanmoins seroit si digne d'eux) mais même sa simple rencontre.

V.

Un home de Palais a une affaire à examiner : un autre en a une à rapporter : un troisiéme en a une à plaider ; & tous ont beaucoup à lire & à écrire.

Un home d'épée a son équi-

page & les recruës à faire ; des ^{2. part.} marches de longue haleine ; & ^{sect. 3.} dans le service actuel , des ordres à doner , mille fonctions à remplir : veiller sur le soldat & sur le domestique : être toujourns attentif au moindre signal ; & toujourns disposé à toutes sortes de mouvemens,

Un home de finance a des comptes , des écritures & des calculs sans fin.

Un Marchand a un negoce embarrassant ; des corespondances à entretenir , des voïages à faire , & un debit en détail , qui demande une grande servitude.

Un Ecclesiastique à sa Messe à dire , (car bien des gens s'en font un métier) son Office à réciter ou à chanter (car la plûpart regardent cete obligation come une servitude) les malades à assister ; les Entêremens & les Convois à acompagner ; les Sacremens à administrer ; des en-

72 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

fans à instruire, &c.

VI.

Or n'est-il pas visible (vous diront tous ces Messieurs de différentes especes) que pour peu qu'à cete multiplicité d'occupations & d'affaires, nous voulions ajouter de divertissement & de délassement d'esprit ; nous ne trouverons pas un moment à donner à l'étude & à la conoissance de nous-mêmes ; pas un moment où nous puissions réfléchir sur nôtre cœur , ni y entrer même une seule fois : ces emplois ; disent-ils, demandent tout l'home : ou plutôt ils sont l'home entier.
Hoc est omnis homo.

VII.

Sans mentir c'est une chose digne de compassion que des gens qui se piquent de bon sens & de raison, ne fassent pas de difficulté de sacrifier ainsi l'home entier, l'exterieur & l'interieur à une fin qui n'a rien que de temporel

porel & de passager, rien que ^{2. part.}
d'humain & de méprisable; & ^{sect. 3.}
qu'ils ne veüillent pas doner un
moment à un exercice qui ne tend
qu'à l'éternité. Je dis *rien que*
d'humain & de méprisable: parce
que je suppose qu'ils ne cherchent
tous, (l'Eclesiastique aussi-bien
que les autres) que leur propre
interêt & un intérêt temporel.
Ce n'est pas que les exercices de
l'Eclesiastique ne tendent d'eux-
mêmes à une fin éternelle, &
qu'ils ne soient trez-propres à
recueillir & à porter à Dieu :
mais il est fort à craindre que
n'y cherchant que sa propre
subsistance, ou tout au plus l'ho-
neur de se rendre utile au pro-
chain; on ne s'oublie parfaite-
ment soi-même, & que l'on ne
passe ainsi plusieurs années sans
rentrer une seule fois chez soi.

VIII.

Dans la vûe d'une tres-peti-
te fortune, d'un foible honneur,

D

74 DE LA CONNOISSANCE

2. part.
sect. 2.

& d'un gain tres-mediocre: Un Rapporteur se charge de métre en trez-peu de tems dans sa tête, & de rapporter publiquement des affaires épineuses & compliquées, embarrassées & chagrinantes; & du souvenir desquelles il ne tirera peut-être jamais nulle utilité.

Un Avocat composera & prononcera publiquement en faveur de ceux qu'il défend, plusieurs plaidoyers considerables.

Un Procureur renoncera à la douceur de la conversation, & à presque tous les plaisirs de la vie, pour se réduire dans le coin d'une étude obscure, à lire des pieces trez-desagreables de toutes manieres, à leur doner quelque ordre, & à écrire tant que sa main peut aler, les jours entiers, & une partie des nuits.

Un Cavalier soutiendra gaiement & les rigueurs des campagnes, & les dangers évidens des occasions.

Un Marchand passera plu-
sieurs fois la Ligne, & essuiera
toutes les fatigues de la naviga-
tion. *2. part. sec. 3.*

Un Savant emploiera toute
sa vie à balier les divers coins
de l'antiquité, dans l'esperance
d'en tirer quelque précieuse or-
dure.

Un Historien poussera jus-
ques chez les nations les plus
barbares, par le seul plaisir de
nous décrire leurs mœurs.

Un Geographe en fera autant
pour nous designer les cartes des
divers Etats & Roïaumes.

Et cependant à peine trouve-
ra-t-on quelques particuliers,
dans toutes ces diverses especes
d'hommes, qui veüillent bien do-
ner quelques momens dans tou-
te la vie, à conoître leur propre
païs, leur têtes, leur propre
fonds; à discerner les mœurs &
les divers penchans de leur cœur;
à penetrer dans ses recoins; à

76 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

développer ses injustes & honteuses cachêtes , & à balier ses ordures. Trouveroit-on dans cet exercice plus de peine , de fatigue, ou de travail , qu'à traverser les mers , essuier les plus évidens dangers , se separer de tout ce que le monde a de plus agreable ; pour s'enfoncer depuis le matin jusques au soir , dans des tas d'affaires épineuses , & auxquêles on ne prend nule part ; composer des plaidoyers sur ces mêmes affaires , & en faire publiquement un raport clair & net , quelque embrouillées qu'êles soient ?

Que les homes sont injustes & resserrés pour eux-mêmes ; pendant que rien ne leur coûte pour les autres ! ou plutôt qu'ils conoissent peu leurs veritables interêts ! car il est certain que dans les autres partis , aussi bien que dans celui-cy , ce n'est tôujours que leur interêt qu'ils

cherchent : mais quel est l'interêt qu'ils trouvent dans ces autres partis ? trez-médiocre , trez-mince , trez-petit : pour lequel néanmoins ils se donnent des peines incroyables : au lieu que dans celui qu'on leur propose , ils ne se remuent pas , quoique l'interêt soit infini. *Illi quidem ut corruptibilem coronam : hinc autem incorruptam.* L'interêt , dis-je , est infini : puisqu'il est certain que presque toute la dépravation & la desolation qui regnent sur la tête , ne viennent que de ce qu'il y a si peu de gens qui rentrent dans leur cœur , qui en fassent l'objet de leurs réflexions ; & en un mot , qui s'appliquent à la conoissance d'eux-mêmes : *Desolatione desolata est terra : quia nemo est qui recogitet corde.* Elles ne viennent que de ce que loin de s'étudier soi-même , & de travailler à se conoître ; on s'évite au contraire tout autant que l'on

2. part.
sect. 3.

78 DE LA CONOISSANCE

*1. part.
sect. 3.*

peut, & l'on se fuit de toutes ses forces.

Cete fuite est le motif le plus universel de toutes les actions & de toute la conduite des homes; & je ne puis croire que s'il n'y avoit que l'esperance du gain, un home de Palais, un home d'épée, un home de finances, un Marchand, un aventurier pûssent se refoudre à se donner tous les mouvemens, toutes les peines & toutes les fatigues qu'ils se donent : il y a quelque chose de plus fort qui les retient dans ces postes : il y a un charme secret plus fin & plus délicat qui les y atache. Mais, quel charme ? dirés-vous : ils n'ont pas même le loisir de s'y reconoître. C'est justement en cela qu'est le charme, qu'ils n'ont pas le loisir de se reconoître ; car cela fait qu'ils regardent leurs postes come des forts inaccessibles à cet home interieur, à ce

soi-même réel & véritable qu'ils craignent: & come ils s'y croient & s'y sentent à couvert, non seulement de ses insultes, mais même de ses aproches & de sa rencontre; nulle situation ne leur paroît, ni plus avantageuse, ni plus agreable. Et ainsi quelque incompatibles que soient leurs emplois avec l'étude de soi-même; l'Avocat meurt avocat, le Procureur procureur; l'Officier de guère officier; le Financier financier, & le Marchand marchand: & come ils ont passé toute leur vie à s'éviter & à se fuir eux-mêmes, & sans vouloir rentrer une seule fois come il faut dans leur cœur; c'est en vain qu'à l'heure terrible de la mort on les y rapelle; & qu'on leur crie, revenez, retournez; rentrez dans votre cœur. *Redite prevaricatores ad cor*: ou c'est une voix qu'ils n'entendent point; ou s'ils l'entendent, hélas! c'est

2. part.
sect. 3.

les rapeler à un lieu où ils ne sont peut-être jamais entrés ; & auquel ils ont ataché une si affreuse idée , qu'èle ne seroit propre qu'à leur doner la fuite , si leur machine en étoit encore capable.

I X.

Qu'il est bien vrai que presque tous les emplois & toutes les situations de cete vie ne sont que des citadelles contre les approches de l'home interieur ; & que le monde entier n'est qu'une troupe de miserables fugitifs , qui plus insupportables à eux-mêmes, que ne leur est tout le genre humain , se fuient irrévocablement, & d'une fuite qui d'èle-même seroit éternèle ; si quelquefois une force toute-puissante ne l'arrêtoit misericordieusement !



CHAPITRE II.

*Que le Cloître a aussi des fugitifs
du soi-même.*

ARTICLE I.

*Abus qu'on y fait des exercices re-
guliers pour se fuir.*

I.

SANS mentir c'est quelque chose de déplorable & de surprenant que la crainte qu'on a de se rencontrer soi-même : elle poursuit les gens jusques dans les coins les plus cachés ; on n'en est pas à couvert dans les solitudes mêmes les plus écartées , & l'on ne s'en défend point sans beaucoup de résolution.

Oùï, il le faut dire pour l'instruction de ceux qui prétendent aux avantages de la solitude : on a vu des Solitaires de profession,

82 DE LA CONOISSANCE

2. part. qui après bien des années de so-
 sect. 3. litude, n'avoient encore pû s'a-
 privoiser avec leur soi-même ,
 & n'en pouvoient souffrir le spec-
 tacle seulement un demi quart
 d'heure. Ils se faisoient des amu-
 semens de tout ; non seulement
 du comerce & de la conversa-
 tion ; mais même des exercices
 qu'on appelle reguliers : la lectu-
 re , le chant des Pseaumes , le
 travail & les autres exercices
 de cete nature, ne servoient qu'à
 les divertir de la vûe de leur soi-
 même ; & souvent la ferveur
 qu'ils faisoient paroître à se trou-
 ver des premiers à un nouvel
 exercice, ne venoit pas tant d'un
 motif de ponctualité & d'obéis-
 sance , que de la joie qu'ils
 avoient de quitter un exercice ,
 qui par sa durée ayant perdu
 pour eux la grace de la nouveau-
 té, ne les remuoit plus assez vi-
 vement, pour les divertir de la
 vûe de leur soi-même.

II.

2. part.
sect. 3.

Pourquoi, par exemple, pensons-nous que les jeunes Solitaires se portent d'ordinaire au travail des mains avec tant d'ardeur, que quelque penible qu'il soit, ils aiment communément mieux y passer les deux & trois heures, que de garder leur chambre l'espace d'une demie heure? C'est que l'exercice du travail étant plus sensible, les remue plus fortement, & par consequent il les partage, les divertit, & les dissipe infiniment plus que ceux de la cellule: c'est qu'il offre toujours quelque chose de nouveau à leurs sens, & que par-là, il amuse leur imagination: c'est enfin qu'à force d'échauffer le cors, il échauffe aussi la tête; & que ce feu emporte agréablement leur esprit à une grande distance de lui-même; & le met par-là, hors d'état de se voir.

2. part.
sect. 3.

Pourquoi encore trouvent-ils plus de satisfaction dans les assemblées de Communauté, quelque gênant que soit d'ailleurs l'exercice pour lequel on s'assemble, que dans le secret de leur cellule ? C'est qu'ils ne trouvent rien dans cêlé-cy qui les remuë ; c'est que séparés, du moins exterieurement, de toutes les créatures & de tous les objets sensibles ; ils ne trouvent plus que Dieu qui les rapelle continuëlement chez eux-mêmes, & qui leur dit sans cesse : *Redite prevaricatores ad cor* ; au lieu que dans la compagnie de leurs freres, quelque serieux que soit l'exercice, ils voyent & savent qu'ils sont vûs : leur presence sensible les soutient, parce qu'elle les tire toujours un peu hors d'eux-mêmes ; ils s'en font un plaisir secret, & souvent même une espece d'entretien & de co-

merce invisible : en un mot, c'en^{2. part.}
 est d'ordinaire assez pour ocu-^{sect. 3.}
 per leur imagination, pour dé-
 rober leur attention & leur apli-
 cation ; & enfin pour leur faire
 perdre de vûë & Dieu & eux-
 mêmes ; & ainsi par leur mauvai-
 se disposition , la diversité des
 exercices reguliers ne leur sert
 presque qu'à faire diversion , à
 les disiper , & à leur dérober un
 objet, dont la vûë, sans cela ,
 leur auroit été aussi inévitable ,
 que desagréable.

I V.

Car il faut bien remarquer
 que ce soi-même que l'on fuit
 par tout , nous poursuit par tout ;
 ce seroit assez pour l'apercevoir,
 que de s'arêter ; c'est-à-dire ,
 de ne pas changer d'objet. Il
 n'en est point de créé , qui ,
 sans être renouvelé , puisse long-
 tems nous dérober à nous-mê-
 mes. Il est si naturel à l'home
 de se voir soi-même , qu'il ne

2. part.
sect. 3.

faut pour lui doner ce spectacle, qu'éloigner les autres objets, mais particulièrement les objets sensibles : car ceux-cy le remuant davantage, l'ocupent davantage; & les sentimens qu'ils excitent, étant des modifications ou des manieres de son âme, ils l'appliquent si vivement ou aux cors étrangers, ou à son propre cors, & ils remplissent tellement la capacité qu'êlé a de penser, qu'il ne lui en reste pas assez pour se voir êle-même en cet état.

V.

C'est pour cela que les Solitaires, & tous ceux qui regardent l'étude de soi-même come la plus importante, retranchent tous les plaisirs, & tous les objets trop sensibles.

Or c'est faire quelque chose d'assez semblable que de s'arrêter à un même objet, je dis même sensible : la raison est que les objets ne se font sentir que par

leur nouveauté ; soit que les organes du cors s'endurcissent à leurs coups , ou par quelque autre raison , l'experience fait voir que le long usage les rend insensibles : & ainsi si nous supposons qu'un home ait été détourné de quelque serieuse application d'esprit , par la nouveauté de l'odeur d'une cassiolette qu'on aura mise auprès de lui : éle n'y aura pas été un quart d'heure , qu'il ne s'apercevra plus de cete odeur , & qu'il retournera à sa premiere application avec la même facilité.

VI.

Aussi voit-on que les gens du monde ne haïssent rien tant qu'une vie trop unie : parce que cete uniformité est oposée à l'inclination qu'ils ont de sentir toujours quelque chose de nouveau : & c'est pour cela au contraire qu'on prescrit une vie unie aux Solitaires , afin que leur es-

2. part.
scñ. 3.

prit étant moins occupé de sentimens nouveaux, il ait plus de liberté de s'ocuper de soi-même; & afin que se trouvant tous les jours come arrêtés & atachés aux mêmes objets, ceux-ci perdant avec le temps la grace de la nouveauté, perdent aussi la force qu'ils avoient de les remuer sensiblement, & ne les empêchent plus de se voir & de se considérer eux-mêmes.

VII

Cependant malgré toutes ces précautions, il se trouve come nous l'avons dit, des Solitaires qui sont peu solitaires; c'est-à-dire, qui sont peu seuls avec eux-mêmes. Ils se font d'honnêtes amusemens des exercices les plus serieux. Ils se forgent des divertissemens de la vie la plus unie: & si les images de leurs exercices sont devenuës trop foibles pour les remuer agréablement, leur imagination leur

en fournit de plus vives, soit de
 leur vie passée, soit d'une autre ^{2. part.}
 vie & d'un autre état qu'ils se ^{sect. 3.}
 figurent, & que peut-être même
 ils souhaitent. Car enfin que
 ne fait-on point pour s'éviter
 soi-même, & se mettre en état de
 ne se pouvoir voir ?

ARTICLE II.

*Des mauvais effets de la fuite du
 soi-même chez les Solitaires.*

JE ne sai si ce n'est point de
 ce mauvais principe que vien-
 nent la plupart des petits déré-
 glemens qu'on remarque chez les
 Solitaires. Les vices des gens
 du monde sont causés par les
 grandes passions; la gloire, l'am-
 bition, la volupté sont les four-
 ces funestes des maux dont le
 monde est plein : mais je ne sai
 si l'aversion du soi-même, l'é-
 loignement où l'on est de se trou-

2. part. ver seul avec soi-même, n'est point
 fest. 3. la plus considerable source des
 maux des Solitaires. C'en est pas
 qu'ils soient tout-à-fait exemts
 des autres passions : mais quand
 ils n'auroient que cèle de ne se
 vouloir point voir & de ne se
 pouvoir souffrir , c'en seroit as-
 sez pour causer toutes les irre-
 gularités qui regnent parmi eux.

N'en seroit-ce pas assez , par
 exemple , pour les obliger à re-
 tourner au monde , apres l'avoir
 quitte : je ne dis pas par cete de-
 fertion criminêlle qui va jusqu'à
 quitter son habit & violer les
 vœux : mais par ces absences &
 ces éclipses specieuses que l'on
 fait sous les plus beaux prétextes
 du monde de la charité du pro-
 chain, de la plus grande gloire
 de Dieu , de la subsistance des
 freres , de la conservation des
 droits, des privileges & du bien
 d'une maison. Ce sont là les rai-
 sons apparentes : mais souvent la

veritable est la fuite de soi-même. *2. part. sect. 3.*

II.

N'est-ce pas encore de cete source que naissent la plûpart des chagrins & des inquiétudes des Solitaires ? Et n'est-ce pas ce qui fait qu'il s'en voit quelques-uns si peu contens , je ne dis pas de l'état Religieux , mais du rang qu'ils tiennent dans leur Cors ? A peine ont-ils trois mois de Noviciat, qu'ils se sentent agités de cete inquiétude : ils aspirent après la Profession. Les motifs apparens sont les plus beaux du monde : mais le veritable est qu'on employe davantage les Profés que les Novices ; & ainsi c'est qu'on veut se fuir soi-même. Sont-ils Profés ? ils aspirent à l'Ordre de Prêtrise sous les mêmes prétextes en aparence : mais dans la verité par la même raison. Enfin sont-ils Profés & Prêtres ? ils soupirent aprez les

92 DE LA CONNOISSANCE

2. part.
sect. 3.

grands Emplois & les premières Charges. Ce n'est pas toujours par ambition (il y en a assurément qui , par cet endroit, en seroient assez éloignés) mais c'est qu'ils s'atendent que ces Emplois les déroberont à eux-mêmes ; & qu'à force de penser aux autres, on s'oubliera soi-même. Oüi il y en a qui ont assez de religion pour se défendre de briguer ces Charges & ces Emplois : mais ils n'ont pas assez de force pour s'en défendre lorsqu'on les leur offre ; & la joye secrète de se voir délivrés du fâcheux spectacle d'eux-mêmes , leur cache le peril où ils s'exposent en acceptant des Emplois dont souvent ils sont incapables.

III.

Pourquoi pensons-nous qu'on voit de ces grands homes qui ont été long-tems dans les premiers Emplois de leur Cors , tomber dans un si grand abatement &

dans un chagrin si sensible lorsqu'on vient à les en retirer ; *2. part. sect. 3.*
 c'est qu'on les oblige par là , à penser à eux-mêmes , & à considérer de prez un objet qu'ils n'ont peut-être jamais voulu voir que de loin. Cete foiblesse pourroit recevoir quelque excuse dans un home du monde : mais dans un Solitaire de profession , quèle honte !

IV.

Qu'on y fasse réflexion ; & je ne sai si l'on ne trouvera point que souvent c'est la fuite de soi-même qui remplit la plûpart des Charges des Cors Religieux : que c'est éle qui donne vocation pour les Superiorités & les Prélatures , pour la regence & les missions , pour la direction & pour la chaire ; pour les divers offices qui regardent l'œconomie & la conduite des affaires : que c'est éle enfin qui souvent fait les Confesseurs, les

94 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

Professeurs, les Directeurs, les
Predicateurs, les Questeurs, les
Procureurs, & quelquefois même
les Superieurs, - &c.

V.

Un tel souhaite d'être Supérieur ou Predicateur. On dit aussi-tôt, c'est ambition : c'est qu'il veut paroître. On s'y trompe souvent : ce n'est pas toujours qu'il veuille paroître; mais c'est que chagrin de se rencontrer trop souvent lui-même, & ne se pouvant souffrir, il juge que pour se dérober à lui-même, c'est assez que de se montrer au public.

VI.

Terrible foiblesse ! & qu'on se trompe souvent dans le jugement que l'on fait de la force d'esprit & de la grandeur d'ame de certaines gens ! Tel passe dans son Cors pour un grand personnage, pour un genie supérieur, pour un homme incomparable, pour une des premières

colones de son Ordre , pendant ^{2. part.} qu'il en ocupe les premieres places ^{sect. 3.} ; qui n'auroit pas la force de demeurer seulement un mois avec lui-même ; & qui réduit à n'avoir que cete compagnie, tomberoit dans le dégoût, dans l'abattement , dans le chagrin , & peut-être même dans le desespoir. Cete foule de gens qui l'obsèdent sans cesse , & qui se succèdent si régulièrement les uns aux autres , ne fût-ce que pour lui parler d'affaires , soutient imperceptiblement ce grand home, en lui déroband la vuë d'un objet , qui seul seroit capable de le déconcerter & de le renverser.

Etrange force d'esprit , qui ne peut pas soutenir pendant quelques momens la vuë de soi-même ! plaisante grandeur d'ame , qui succombe sous son propre poids ; & qui , pour se soutenir , a besoin du foible secours de quelques fades entretiens , &

2. part. d'une vie tumultueuse & empressée !
 sect. 3.

VII.

Que c'est à bien d'autres titres que le Patriarche des Solitaires d'Occident a été grand ! Il est vrai qu'il a prophétisé , ressuscité des morts , fondé un grand Ordre , écrit une Regle toute sainte : mais je ne le trouve nulle part si grand , que lorsque je le vois demeurer seul avec lui-même. Ce spectacle me charme ; & je ne sai si Dieu même n'en a point été charmé. Il semble du moins que ce soit la pensée de son Panegiriste , lorsqu'il dit que saint Benoist étant de retour dans sa chere solitude , il y demeura seul avec lui-même , à la vûe de Dieu , & n'ayant que Dieu pour spectateur : *Solius in superni spectatoris oculis habitavit secum.*

Un Payen a dit qu'il n'y avoit point de spectacle plus digne

gne de Dieu & de son atention, ^{2. part.}
 qu'un seul home aux prises avec ^{sect. 3.}
 la fortune : mais il y auroit bien
 plus de sujet d'en dire autant
 d'un home seul aux prises avec
 soi-même , d'un saint Benoist
 vivant seul avec soi-même. Ce
 grand saint a fait des Loix pour
 apprendre aux Solitaires à se pas-
 ser du comerce, & à vivre cha-
 cun avec soi. Mais cet ouvrage
 n'a pas été le plus bel endroit de
 sa vie : le plus beau a été ce qu'il
 a vécu seul avec soi. Ecrire ces
 Loix étoit pour lui un jeu : le
 serieux étoit de les garder.

VIII.

Que ce Saint trouve aujour-
 d'hui peu d'imitateurs ! & que
 de ceux-mêmes qui font pro-
 fession de l'imiter & de le suivre
 dans les voyes de la solitude, il
 y en a peu qui le puissent join-
 dre en cet endroit !

Combien en voit-on qui s'em-
 pressent pour les Emplois exte-

98 DE LA CONNOISSANCE

2. part.
sect. 3.

rieurs & pour entrer dans le commerce sous les plus specieux prétextes du monde ? L'exercice, disent-ils, m'est necessaire pour certaines indispositions. Ils disent plus vrai qu'ils ne pensent : mais leurs indispositions sont plus de l'esprit que du cors. L'esprit est malade: donc il faut exercer le cors ; qu'ele consequence, quel raport ? Le raport , dirait-on, est fondé sur l'étroite union du cors avec l'esprit. A la bone heure ; je conçois bien de là , qu'ocupant le cors , on ocupera l'esprit : mais je ne vois pas que cela doive remedier aux maux de l'esprit : vous amuserés par là vôtre imagination ; mais vous ne guerirez ni vôtre cœur , ni vôtre esprit, ni même vôtre imagination. Leurs maladies ne viennent pas d'avoir manqué d'exercice exterieur ; elles viennent plutôt d'en avoir trop pris. Le grand mal de vôtre esprit est de ne pou-

voir se souffrir soi-même, de ne ^{2. part.} pouvoir sans dégoût & sans cha- ^{sect. 3.} grin demeurer seul avec soi : & ce dégoût ne vient que d'avoir toujours eu trop de compagnie, trop d'occupation, trop d'exercice. Loin donc que vos indispositions demandent de l'emploi & de l'exercice extérieur, qu'au contraire êles ne demandent que du repos.

ARTICLE III.

Continuation du même sujet.

I.

D'Où vient qu'on rencontre dans les Cloîtres même, de ces grands causeurs, de ces discoureurs à perte de vûë, de ces éternels diseurs de bons mots, ou plutôt de ces fâcheux diseurs de rien ? d'où vient cette extrême demangeaison de converser, ce terrible épanchement à tout dire & à parler du

2. part.
sect. 3.

tiers & du quart ? C'est qu'en parlant des autres , on s'oublie soi-même : c'est qu'en étalant & censurant les foibleſſes du prochain , on s'étourdit sur ſes propres défauts : c'est que pour avoir de l'eſprit dans ces converſations , il ne faut que de l'imagination : c'est que pour y paſſer pour habile , c'eſt aſſez que d'eſſeurer les matieres , & que d'y parler d'un air déciſif : c'eſt enfin qu'en faiſant ainſi paroître de cete eſpece de bel eſprit , on s'atire de l'encens & des éloges , qui tout profanes & tout injuſtes qu'ils ſoient ; nous dorent de nous-mêmes une idée flatuſe bien différente de cèle que la verité nous preſente dans le ſilence de la ſolitude.

I I. 100. 100.

D'où vient encore qu'on voit quelquefois des ſolitaires rentrer dans le monde par une porte beaucoup plus large que cèle par

DE SOI-MÊME. SOI
laquêle ils en étoient sortis, & ^{2. part.}
s'y enfoncer sous un habit biga- ^{sect. 3.}
ré, beaucoup plus avant qu'ils
n'auroient fait sous leur habit
naturel & dans la condition qu'
ils ont abandonnée? Le peu qu'
ils ont goûté du soi-même pen-
dant qu'ils ont gardé leur soli-
tude, les a tellement éfrayé, qu'
ils ne peuvent plus se resoudre
à y revenir; & ainsi ils meritent
d'être traités, non pas veritable-
ment d'apostats de Religion,
mais de deserteurs du soi-même;
desertion qui aux yeux des ho-
mes n'est assurément pas si hon-
teuse, mais je ne sai si èle est
moins criminêle aux yeux de
Dieu.

III.

Il est vrai cependant que ce
n'est pas là l'unique desertion
que produise la fuite du soi-mê-
me: il en est d'une espee beau-
coup plus délicate, & d'autant
plus dangereuse, qu'èle est moins

*5. part.
sect. 3.*

exposée aux yeux des homes. Oûi les Religieux les mieux cloîtres ont leurs voyageurs spirituels, qui sans sortir de leurs Cloîtres, font le tour de la terre, parcourent les Royaumes & les Républiques, se trouvent à la Cour des Princes & des Souverains; se font entrée jusques dans leurs cabinets, & penetrent dans leurs secrets & leur plus fine politique. J'entens par ces voyageurs, ces éternels liseurs d'Histoires, de Memoires & de Gazêtes, qui chagrins de se voir par leur condition réduits & attachés à un coin de l'Univers, parcourent en esprit, en un même jour, l'Europe, l'Asie, l'Afrique, percent jusques aux Antipodes; & plutôt que de s'arrêter, & de demeurer un moment seuls avec eux-mêmes, passent & repassent sans cesse de l'un à l'autre Hemisphere: ou enfin fatigués de voir toujours les mê-

mes objets sur la surface de la ^{2. part.}
 rière, vont fouiller jusques dans ^{sect. 3.}
 ses entrailles pour y trouver un
 monde souterrain.

I V.

Ce n'est pas seulement la passion pour l'Histoire & les Gazètes, qui dérobe les Solitaires à eux-mêmes ; la curiosité en fait de livres, ce desir insatiable de voir tout ce qui s'imprime & tout ce qui paroît de nouveau, ne produit pas moins cet éfet. Il y a des gens qui donnent à tout, qui n'ont jamais assez de livres, qui feüilletent sans cesse, & qui ne passent de Traités en Traités, & d'Ouvrages en Ouvrages avec une si surprenante rapidité, que de peur de se rencontrer en quelque endroit & de s'apercevoir eux-mêmes, en s'arétant ou lisant avec moins de précipitation. Ils passent les journées entières dans leurs cellules : on les croit fort solitaires

2. part.
sect. 3.

& fort occupés de la conoissance d'eux-mêmes; & cependant il est vrai que toute leur occupation ne tend qu'à se dérober à eux-mêmes, par la multiplicité & la diversité des objets qu'ils vont chercher dans leurs livres: de sorte que par un prodige surprenant il arive quelquefois que des ouvrages qui n'ont été faits que pour apprendre à rentrer en soi-même, & pour procurer le recüeillement interieur, ne servent à ces esprits qu'à les dissiper & les évaporer.

V.

Come c'est particulièrement dans les réflexions que l'on fait sur ses lectures, qu'on est sujet à se rencontrer soi-même, on a vu des Solitaires si ennemis de cette découverte & des réflexions qui la font naître; que lisant de toute leur force des matieres assez de leur goût, ils aimoient mieux passer brusquement sur

DE SOI-MEMME 105
plusieurs endroits sans les enten-
dre, que de s'arrêter un moment ^{2. part.}
à les éclaircir, ou que de repas- ^{sect. 3.}
ser une seconde fois par dessus,
pour atraper ce qui leur avoit é-
chapé la premiere.

VI.

- C'est une chose surprenante
que la passion qu'on a de volti-
ger sur les livres ; toujours lire
sans autre dessein que de se per-
dre soi-même de vuë : lire pour
lire, pour tuer le tems, & se re-
paître de nouveautés : voyager
sans cesse en des païs étrangers,
pendant qu'on ne fait seulement
pas la carte du sien ! Nous avons,
sans sortir de chez nous, tant de
têres inconnues, & de si surpre-
nantes nouveautés à découvrir.
Pourquoi chercher ailleurs à fai-
re des découvertes ? Faut-il que
les nouveautés étrangères aient
pour nous plus de charmes, que
les domestiques, & que nous ne
fassions jamais meilleure chere

2. part.
sect. 3. que lorsque nous mangeons du
pain de nos voisins ?

VII.

N'est-ce pas encore de cete
mauvaise source, je veux dire de
l'éloignement que l'on a de se
voir soi-même, que coule cet ex-
trême empressement qu'on re-
marque dans plusieurs Solitaires,
pour la Scolastique & pour les
sciences vetilleuses & pointilleu-
ses ? N'est-ce pas ce qui les fait
passer une partie des nuits à in-
venter de fausses subtilités & de
vaines chicaneries, & la plus
grande partie du jour à les débi-
ter ? N'est-ce pas encore ce qui
les conduit à ces exercices pu-
blics, qui ne devoient avoir pour
but que la découverte & l'éclair-
cissement de la verité, & aus-
quels on devoit apporter toute la
tranquillité d'esprit & de cœur
que merite un si grand dessein ;
n'est-ce pas, dis-je, ce qui les y
conduit avec autant d'ardeur.

d'agitation & de trouble , que ^{2. part.} s'ils aloient se couper la gorge a- ^{sect. 3.} vec leur plus mortel ennemi ? N'est-ce pas en éfet ce qui produit dans la dispute tous ces détours , ces déguisemens , ces artifices & ces surprises ; & ce qui excite tous ces emportemens , ces clameurs , ces contorsions & ces violentes tempêtes ? Il est vrai que dans ces disputes on donne la Comedie au public : mais il est vrai aussi qu'on se la donne encore plus à soi-même ; l'on est actuellement si plein de tout ce qui se passe , qu'on s'oublie absolument soi-même, & qu'on est tout hors de soi.

De tous les exercices capables de nous dérober à nous-mêmes, il n'en est point qui ayent plus immanquablement cet éfet , que les exercices Scolastiques. Soit qu'on se dispose au combat , ou qu'on combat actuellement, on est sans cesse tout occupé ou de l'ima-

2. part.
sect. 3.

ge, ou de la realité de son éne-
mi ; & l'une & l'autre acompa-
gnées de tous les divers sentimens
& de toutes les passions qu'êles
excitent naturellement , remplis-
sent si fort la capacité de l'esprit,
qu'il n'est pas possible , en cet é-
tat , de rentrer en soi-même , ni
de se regarder un seul moment.

VIII.

N'est-ce pas enfin de là que
plusieurs Solitaires conçoivent
tant de dégoût des études plus
tranquilles, come de la Positive,
de la lecture des Peres , & mê-
me de cêlle de l'Ecriture Sainte ?
come ces sortes d'études nous re-
muent peu , & qu'êles ne sont
gueres propres à exciter nos pas-
sions ; êles nous donnent souvent
la liberté de nous envisager nous-
mênes. Elles ne nous laissent pas
simplement de certains vuides où
nous pouvons nous apercevoir &
nous trouver ; êles nous menent
même souvent , malgré nous , à

cete découverte; & il n'en faut ^{2. part.}
 pas davantage pour inspirer du ^{sect. 3.}
 dégoût de ces études à ceux qui
 ne craignent rien tant que de se
 rencontrer & de se conoître eux-
 mêmes.

I X.

Cela va quelquefois si loin,
 qu'on a de l'honneur de toutes les
 études & de tous les ouvrages qui
 demandent de la réflexion, quel-
 ques agreables qu'ils soient d'ail-
 leurs. Rien n'est plus agreable à
 l'esprit, que l'évidence; come
 èle est le caractere de la verité;
 le plaisir est toujours à sa suite.
 De tous les ouvrages d'esprit, il
 n'en est point de plus propre à
 mettre la verité en évidence; ni
 par consequent à doner un vrai
 plaisir; que ceux où l'on garde
 une méthode geometrique: je veux
 dire où l'on n'employe, pour
 preuves des verités que l'on a-
 vance, que des principes incont-
 estables; ou des propositions dé-

II^o DE LA CONOISSANCE

*2. part.
liv. 3.*

ja démontrées par ces mêmes principes. Cependant parce qu'il faut un peu d'aplication d'esprit pour suivre ce progrès de démonstrations, & pour embrasser cet enchaînement de propositions, qui fait toute la beauté des sciences; parce que pour démontrer les dernières propositions, on employe souvent les premières qu'on a démontrées: la peine d'aler voir cêles-ci, ou d'en rapeler la démonstration dans son esprit, ou même de se souvenir simplement qu'êles ont été bien démontrées (ce qui suffiroit) cete peine, dis-je, demandant quelque arest & quelque réflexion; il n'en faut pas davantage pour rebuter de ces écrits & de ces méthodes, tous ceux qui se fuyant eux-mêmes de toute leur force, savent que souvent c'en est assez pour se rencontrer, que de s'arêter; cela suffit pour les obliger à traiter ces

ouvrages de pieces metafisiques & alambiquées, & de viandes creuses & insipides : la verité, toute bête & lumineuse qu'elle y paroisse, n'a pour eux rien que d'obscur & de languissant ; parce que destituée des parures & des ornemens d'une trompeuse éloquence, elle n'a pas, nuë comme elle est, de quoi remuer leurs passions ; ni de quoi les troubler assez pour leur faire perdre la vûe d'eux-mêmes.

X.

Ce n'est pas après tout, qu'il ne soit vrai que tout le monde n'est pas capable des Traités où l'on observe cete méthode, & qu'il ne se trouve bien des gens qui n'ont pas assez de tête pour suivre l'enchaînement de ces propositions. On en conoît, il faut l'avoüer, de ceux-mêmes qui se piquent d'esprit & d'érudition, qui ont si peu de tête & d'étendue d'esprit, qu'ils sont incapa-

2. part.
sect. 3.

bles de suivre un raisonnement un peu composé : ils perdent tête dès la troisième ou quatrième conséquence : ils ne se souviennent plus dès la cinquième proposition , de la démonstration qu'on a donnée de la première ; & loin de pouvoir embrasser un mediocre enchaînement de propositions , toute leur habileté ne se réduit qu'à compiler & entasser confusément , dans une assez petite tête, quelques pieces décousues, & quelques misérables lambeaux de différentes couleurs. Mais après tout , il est vrai aussi qu'à l'égard de bien des gens , c'est moins la foiblesse de tête & la limitation d'esprit qui les réduit à cet état , que la paresse , l'inapplication , le dégoût des réflexions , & au travers de tout cela , la crainte de se rencontrer soi-même.

XI.

Il faut certes que le *soi-même*.

soit quelque chose de bien téri-^{2. part.}
 ble pour ne pouvoir plus être a-^{sect. 3.}
 perçu tranquillement. Cet éfet
 n'est point naturel, & cela seul
 pouroit nous marquer le déregle-
 ment de nôtre nature, & le pe-
 ché qui l'a causé. Mais quand
 on fait quel a été ce peché, on
 n'y trouve plus aucune difficulté;
 & l'on voit au contraire qu'il é-
 toit de la Justice divine d'ordo-
 ner que celui qui n'avoit violé
 les ordres de son Dieu, que pour
 s'être regardé soi-même avec
 trop de complaisance, ne pût de-
 formais s'envisager sans chagrin,
 & que celui qui avoit eu l'auda-
 ce de s'élever contre Dieu, de-
 vînt insupportable à soi-même :
Posuisti me contrarium tibi, & factus
sum mihimetipsi gravis. Tant qu'-
 on est de concert avec Dieu, l'on
 est d'intelligence avec soi-même,
 & l'on peut s'envisager soi-mê-
 me tranquillement. Mais dès qu'-
 on rompt avec Dieu, on rompt

114 DE LA CONNOISSANCE

2. part. avec *soi-même*, dès qu'on résiste à
sect. 3. Dieu, on se divise *soi-même*, on
se combat *soi-même*; en un mot,
plus de paix avec *soi-même*. *Quis*
restitit ei, & pacem habuit?

C'est le malheureux état où
l'homme se trouve depuis le pe-
ché; & il ne peut plus en reve-
nir que par la grace toute-puif-
sante de celui qui est venu expier
son péché. Un des plus grans
miracles de cete grace est d'a-
prendre à l'homme à se souffrir
soi-même & à demeurer tranqui-
llement avec soi: c'est une grace
de solitude qui comence par faire
nôtre acomodement avec Dieu,
pour nous racomoder ensuite a-
vec nous-mêmes; & ce dernier
acomodement est, pour ainsi dire,
le chef-d'œuvre de cete grace.

Mais parce qu'il est difficile
que la grace puisse avoir cet é-
fet, si l'on ne leve les empêche-
mens que les Solitaires y opposent,
& qu'il n'en est point de plus

DE SOI-MEME. 115
considerables, que leur empref-^{2. part.}
sement pour le comerce du mon-^{sect. 3.}
de & pour les charges de leur
cors ; il ne faut pas finir ce cha-
pitre, sans leur doner quelques
avis sur ces funestes dispositions.

ARTICLE IV.

*Avis sur l'empressement de quelques
Solitaires, pour le comerce du
monde, & pour les charges.*

I.

ON ne prétend pas s'étend-
re ici beaucoup sur un si
desagreable sujet. On se conten-
te de prier les Solitaires qui ont
tant d'empressement pour le co-
merce du monde, & tant de de-
mangeaison de s'y r'engager ; on
se contente, dis-je, de se souve-
nir de leur Profession, de leur état
& de leur nom. C'est assez de leur
dire ce qu'un Saint disoit autre-
fois à un Solitaire bien moins
coupable qu'eux : Vous qui vous

*De l'esprit
des priers*

2. part.
sect. 3.

dites Moine, expliqués-moi un peu vôtre nom. *Int. rpretare nomen tuum Monache.* S'il est vrai que vous soïés Solitaire & home de solitude, que faites-vous dans la foule & dans le tumulte du grand monde ? *Quid facis in turba, qui solus es ?* Vous cherchés à vous fuir vous-même & à vous perdre dans la foule : mais on vous y distinguera malgré vos soins ; on vous montrera au doigt ; on vous fera sentir vôtre foible ; on vous peindra si bien de toutes vos couleurs, que vous ne pourés vous méconoître ; & au lieu que renfermé dans la sphere de vôtre Cloître, vous aurïés pû meriter la veneration de tous les homes, vous aurés le déplaisir de vous voir dans le monde un sujet de risée aux libertins, de pitié aux gens de bien, & de gémissement à vos Freres.

II.

On n'en dira gueres davanta-

ge ni à ces ambitieux qui ne se ^{2. part.} retranchent dans leur Cloître , ^{sect. 3.} qu'à dessein de s'avancer aux premières places de leur Cors; ni à ces évanouïs qui ne recherchent ces périlleuses situations que pour s'évanouïr dans leurs pensées , & se dérober à eux-mêmes. Il y a tant d'extravagance à former des projets d'ambition dans une école d'humilité; tant de folie à briguer les honneurs dans une Société où l'on fait profession de les mépriser; tant de corruption de cœur à n'apprendre que l'orgueil sous la discipline du plus humble de tous les Maîtres; tant d'imprudence, de bizarrerie, d'inconstance & de renversement d'esprit à se fuir soi-même dans une condition où l'on n'est entré que pour se conoître & se changer; qu'il y a lieu de croire que ceux qui sont assez malades pour être frappés de ces playes, sans les sentir, ne seroient pas trop

118 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

disposés à entendre raison là-dessus, ni à profiter de ce qu'on leur pourroit dire.

III.

On se contente donc de prier ceux qui se sentent exposés à cette maladie, de réfléchir un peu sur le renversement d'esprit qu'elle suppose; & de se souvenir sur tout, que rien n'est ni plus subtil, ni plus artificieux que l'esprit d'ambition & de dissipation, qu'il se cache sous les plus specieux prétextes: qu'il se fait une couleur des plus justes & des plus saints motifs: que c'est un enfant qui se dérobe artificieusement à la vûe de son pere; & qui n'affecte ainsi les tenebres dès le premier moment de sa naissance, que pour devenir le meurtrier du cœur dont il l'a reçûe: qu'entîn pour parler plus clairement, ^a souvent l'esprit de l'homme se seduit lui-même, & se trompe sur son propre chapitre: que

^a Sape
sibi de se
mens ip-
sa men-
titur, &

tel s' imagine ne chercher , dans *sect. 3.*
 les charges , que la gloire de *finxit de*
 Dieu & le salut des ames , qui *bono o-*
 ne les aime nullement en éfet ; *pere a-*
 & qui ne cherche veritablement *mare*
 ou qu'un honeur mondain , ou *quod non*
 qu'un vain divertissement & u- *amat , de*
 ne pure disipation d'esprit , qu- *mundi*
 il croit pourtant ne pas aimer : *gloria*
 & qu'ainsi souvent lors qu'on *non a-*
 tend à un but par les pas de l'es- *mate*
 prit , on est entraîné à un autre *quod a-*
 tout contraire par les liens invi- *mat.*
 sibles du cœur. *S. Greg.*
Past.
part. 1.
cap. 1.

I V.

On les suplie de prendre gar-
 de que ce n'est pas uniquement
 en demandant les charges & les
 dignités Ecclesiastiques , qu'on les
 brigue. Il est aujourd'hui d'une
 espece de simonie beaucoup plus
 délicate. On ne done point d'ar-
 gent : on ne ~~de~~ mande pas formèle-
 ment ; mais on se fait un patron :
 on s'atache à un home de credit
 & d'autorité , à un home qui a

2. part.
sect. 3.

part à la distribution des charges & des dignités; & fût-il l'homme du monde le plus coruptible & le plus corrompu, l'homme du monde le plus déréglé & le plus reprehensible, on lui donne de l'encens les jours entiers; & l'on employe à son honneur tout ce que la plus basse flaterie peut inventer de plus outré. Une charge vient là-dessus: on se voit pourvu d'un benefice, d'une dignité: & l'on croit que rien n'est plus canonique, ni plus dans les formes. Pure illusion. Qu'importe, dit un Saint, que vous ne l'aïés pas acheté à prix d'argent, si vous y êtes arrivé par la flaterie? ^a vous n'en êtes pas moins simoniaque, pas moins perfide & parjure, pas moins vio- lateur de vos vœux, de vos plus saintes promesses, & du serment avec lequel vous avés publique- ment renoncé à l'ambition.

^a Quid
refert si
non des
pecuniâ,
sed pecu-
niæ loco
adularis?
Chryf. st.
Homil. 3.
in Act.
Apost.

V.

On les conjure de se souvenir
que

que rien n'est plus indigne de la sagesse d'un solitaire que de se vendre ainsi à la flaterie, & de s'assujettir par une bassesse d'esprit & de cœur, dans la vûe d'une gloire temporelle, aux puissances de la tête, sur tout lors qu'elles sont dans le déreglement & la corruption; & que c'est ce que saint Gregoire apele si justement, ramper sous les piés de l'Antechrist.

2. part.
sect. 3.

V. De l'humilité.

On les exhorte enfin à remarquer que la fiction ou l'hypocrisie est encore une espee de simonie, laquelle pour être plus délicate, n'en est pas moins pernicieuse. On ne demande pas les charges ni les Prélatures: au contraire on en affecte de l'éloignement. Mais on se compose, on se tourne, on se guinde, on prend un air de pieté & de modestie: on soupire, on gemit, on compasse ses paroles, ses actions, ses

Cum
quisque
pro glo-
ria vitæ
tempora-
lis per a-
dulation-
is lapsu
terrenis
se potes-
tatibus
pravè a-
gentibus
subjicit,
quasi sub
vestigiis
Anti-
christi
solis se
radiis
sternit.
l. 54. m. 10.
ral. c. 12.

2. part.
sect. 3.

démarches ; on mesure scrupuleusement toute sa conduite : on s'asujettit sans onction , sans devotion , sans nulle touche de Dieu à des exercices laborieux , humilians & gênans : Seduit par l'apas trompeur du vain éclat qui environne les premières places , on en vient souvent jusqu'à cet excès de folie que de se faire une agreable odeur des plus insupportables puanteurs ; un sujet de gloire des fonctions les plus viles ; une douceur des plus cruèles austerités ; un vrai plaisir des plus grandes miseres ; & un sujet de vanité des ulceres dont on est couvert , ^a ainsi que parle un Pere. Et toute cete grimace va quelquefois si loin , que l'imagination s'ajustant à l'air & au mouvement du cors , & le cœur devenant à son tour la dupe de l'imagination , on se croit être en effet ce qu'on affecte de paroître , & ce qu'on n'est point

^a Mens
hoc ve-
neno im-
buta in
miseriis
delicia-
tur , in
ulceribus
gloriatur
... & tan-
ta est hi
poetrica-
rum de-
mentia ,
ut facto-

du tout : & l'on ne trompe pas simplement les autres ; on se séduit aussi soi-même ; & l'on reçoit enfin come un titre de mérite , des charges & des Prélatures qui ne sont en éfet qu'une injuste récompense d'une basse hipocrisie.

2. part.
sect. 3.
ribus pro
odoribus
abutan-
tur , &
pretiosa
vilia , &
aspera
suavia
arbitren-
tur. Cyp.
serm. de
jejunio. 6.
tent.

VII

Pour éviter tous ces écûeils , la grande regle seroit , non pas de refuser absolument toutes les dignités & les Prélatures : mais de les fuir de toutes ses forces , de ne les accepter qu'à regret , & de ne les garder qu'avec crainte : se souvenant toujours de ce beau mot d'un Pere , que la grandeur n'est pas simplement mortelle quand èle est recherchée ; mais qu'èle est aussi trez perilleuse , lors même qu'èle est ofer-
te. Sicut peremptoria est altitudo qua-
sita ; ita oblata periculosissima.^a Et
ainsi tant qu'on ne se trouve pas
forcé de soutenir ce fardeau , il

a. S. Cyp.
traict, d.
je un. 6.
tent.

124 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 3.

faut suivant l'avis de saint Augustin , vaquer uniquement à la conoissance de soi-même , & à la recherche de la verité. Que si l'on est forcé : il faut qu'il n'y ait que la pure necessité d'exercer la charité qui l'emporte. a

a Quam
sarcinam
si nullus
imponat
perci-
piendae
arque in-
tuedae
vacandū
est verita-
ti. Si au-
tem im-
ponatur ,
suscipien-
da est
propter
caritatis
necessita-
tem.

Aug. l.
19. de
civ. c.
19.

VIII.

Ce n'est pas , après tout , qu'il ne faille convenir de ce qu'un Auteur de ce siecle a si agreablement dit , que non seulement en *France* , mais par tout ailleurs ; il faut beaucoup de fermeté & une grande étendue d'esprit, pour se passer des charges & des emplois , & consentir ainsi à demeurer chez soi & ne rien faire : qu'il en est peu qui aient assez de merite pour jouer ce rôle avec dignité , & assez de fonds pour remplir le vuide du tems , sans ce que le vulgaire apele des affaires. b Mais on doit aussi avouer que ce parti est essentiel & necessaire aux Solitaires de pro-

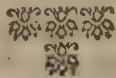
b L'Au-
teur des
mœurs
de ce sie-
cle.

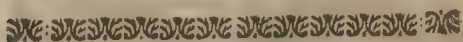
fection : qu'il est le plus parfait & ^{2. part.}
le plus sûr pour tout le mon- ^{sect. 3.}
de ; & que (come ajoute le mê-
me Auteur) il ne manque rien
à l'oïfiveté de ces sages , qu'un
meilleur nom ; & que mediter ,
lire , réfléchir , & être tranquil-
le , s'apelât travailler.

III. PARTIE.

*Des facilités que donne la solitude ,
pour l'étude de soi-même*

LA solitude done tant de fa-
cilités pour cete étude ; & ^{3. part.}
êle est en cela si superieure au
comerce , qu'il se peut dire qu'
êle est l'école de la conoissance
de soi-même. Et cela, soit qu'on
regarde la solitude, 1^o. précisé-
ment en êle-même, ou 2^o. dans
ses principaux exercices.





SECTION I.

*La solitude par éle-même utile à la
conoiſſance de ſoi-même.*

CHAPITRE I.

*Avantages de la ſolitude au deſſus
du comerce pour cete conoiſſance.*

I.

3. part.
ſect. 1.

IL y a bien de la différence entre la recherche de ſoi-même & la recherche de choſes ſenſibles : on ne ſe cherche jamais mieux que quand on eſt ſeul ; & l'on ne cherche jamais mieux les choſes ſenſibles , qu'en compagnie. Plus l'on eſt , mieux on réuſſit dans cete recherche : moins on eſt , mieux on réuſſit dans la recherche de ſoi-même. La compagnie nous dérobe à nous-même : la ſolitude nous fait reſtitution. L'on ne voit que

soi dans la solitude ; on se perd ^{3. part.}
 de vûë dans le comerce. Et ain- ^{sect. 1.}
 si come la découverte de soi-
 même est préférable à la décou-
 verte de tout le monde sensible ;
 la solitude vaut sans comparai-
 son mieux que le comerce.

I I.

Quelque malade qu'on soit ;
 quand on a compagnie à peine
 sent-on les plus grans maux :
 les plus petits au contraire se
 sentent quand on est seul. Ain-
 si le comerce nous cachant sou-
 vent des maladies mortêles, nous
 met en danger d'en être à tous
 momens surpris ; & la solitude
 nous avertissant des plus legeres
 indispositions, nous met à cou-
 vert de toute surprise. Sûreté
 dans la solitude : risque dans le
 comerce : y a-t-il à balancer pour
 le choix ?

I I I.

Mais peut-être est-il plus a-
 vantageux de ne pas sentir son

128 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 1.

mal , que de le sentir ? Oüi ;
quand il n'y a point de remede.
Mais s'il y a du remede : mal-
heur à qui ne le sent pas.

IV.

Mais peut-être aussi que l'i-
gnorance du mal vaut bien le
remede ? Oüi , si le mal ne doit
pas avoir de mauvaises suites :
mais si les suites en sont mor-
tèles ; funeste ignorance.

V.

Mais , encore une fois , le re-
mede ne fera que m'ôter le sen-
timent du mal ; & c'est juste-
ment l'état , ou la possession dans
laquêle vous me voulez troubler ;
puisque si j'ai du mal , je n'en
sens rien , tandis que j'ai com-
pagnie.

Il y a encore moins que ce-
la. Tant s'en faut que le reme-
de ôte le sentiment du mal , qu'
il y rend plus sensible : mais c'est
par cela même qu'il est reme-
de ; parce que ce vif sentiment

du mal oblige d'en prévenir les mauvaises suites : l'état d'indolence est donc une malheureuse possession , dans laquelle on vous rend service de vous troubler. C'est un assoupissement létargique qui conduit à la mort , sans qu'on s'en aperçoive. Malheur donc au comerce qui nous procure ce sommeil funeste.

V I.

Un home ne seroit-il pas bien raisonnable qui ne se soucieroit pas qu'on lui coupât bras & jambes , pourvû que dans le tems de l'operation il fût bien endormi : ou que l'on jouât des instrumens de manière à lui donner plus de plaisir , que le fer ne lui causeroit de douleur ? C'est la peinture de la plûpart des gens qui sont dans le comerce du monde.

V I I.

Il me paroît que la solitude est une espece d'hôpital bien

130 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 1.

reglé où l'on travaille à coup sûr à la guerison des maladies ; parce que les malades y conoissent & sentent leur mal ; le monde au contraire me paroît une grande *maladcrie* , où , par une raison opposée , les cures sont trez-rares. Pour un qui échape , mille périssent. On s'en prend aux Medecins : on a souvent raison : mais l'insensibilité & la stupidité des malades en est une cause plus universèle.

VIII.

Faut-il s'étonner si l'on guérit si peu de ces insensés qui sont à l'Hôpital des Petites-Maisons ? Nul d'eux ne conoît ni ne sent son mal. Personne ne se porte mieux qu'eux à les entendre : de quèle manière les traiter ? Je m'étonne coment on n'a pas nommé cet Hôpital , celui des Incu-rables : & il me paroît qu'il en faut dire autant du monde.

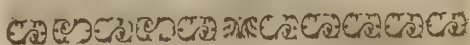
Mais, dira quelqu'un, on fait assez que le mal des uns & des autres, c'est-à-dire, des gens du monde & de ces insensés, est dans la tête : L'esprit est malade. D'accord : mais c'est peut-être par cette raison que le mal en est plus incurable. Quand le pié, ou la main, ou quelque autre partie du cors est malade : la tête en est informée sur le champ, & peut y donner ordre : mais quand la tête est elle-même blessée : par quèle autre partie en fera-t-elle informée ? quèle autre tête y donnera ordre ? Les maux du cors & ceux même de la tête peuvent bien être aperçûs par l'esprit, tandis qu'il est sain. Mais si l'esprit lui-même est malade, par quèle autre partie de soi-même pourra-t-on s'en apercevoir & y donner ordre ?

X.

Les maux de l'esprit sont donc

F vj

132 DE LA CONOISSANCE
3. part. incurables dans le comerce du
sest. 1. monde. Ils sont au contraire fa-
ciles à guerir dans la solitude.



CHAPITRE II.

Solitude, hôpital des ames.

I.

JE l'ai déjà dit, mais on ne peut trop le redire, la solitude est l'hôpital des ames ; & il se passe peu de choses dans un hôpital bien réglé , qui ne soient une image des secours que donne la solitude pour la guerison de l'ame.

Le premier usage de l'hôpital, est de metre le cors à couvert du grand air. Dès qu'un cors est indisposé, il ne peut plus recevoir les diverses impressions de l'air , sans en être blessé : il faut donc l'en separer. Outre que l'air étant souvent contagieux ,

& la cause la plus generale des ^{3. part.} indispositions du cors , on ne ^{sect. 1.} peut mieux faire , pour arêter le mal , que de retrancher la cause.

II.

C'est dans le grand air du monde , cet air contagieux & funeste , que l'ame contracte presque toutes ses maladies. Elle devient ambitieuse avec les ambitieux , voluptueuse avec les voluptueux , emportée avec les emportés , impie avec les impies , libertine avec les libertins , &c. & l'air du grand monde étant aussi infecté qu'il est , de tout ce qu'il y a de vices & de passions les plus déreglées , il n'est presque pas possible qu'une ame respirant cet air , n'en devienne corrompue , blessée & afoiblie en mille manières.

III.

Cela se trouvera encore plus vrai , si l'ame a été exposée à

3. part. cet air corrompu, dans le tems
 1. l'air. qu'èle étoit encore foible & infirme. Le cors d'un enfant qui vient de naître étant extrêmement tendre, foible & délicat, ce seroit jouër à le perdre que de l'exposer tout d'un coup au grand air. Nos ames naissent toutes dans une foiblesse, une délicatesse & une infirmité prodigieuse. La grace doit être toute leur force, & èles en sont privées; la bone volonté doit être toute leur fanté, & èles n'en ont qu'une déréglée. Leur juste temperament consiste à être tournées vers Dieu, & èles sont toutes courbées vers la tête. Leur vûë consiste dans le discernement du bien & du mal; & èles naissent dans un aveuglement prodigieux. Quel malheur n'est-ce donc pas à une ame d'être exposée en cet état, à l'air du monde? & si l'air agit à proportion des différentes dispositions des

sujets, qu'èles impressions ne doi-
 vent pas recevoir des ames foi-
 bles, délicates & infirmes, ex-
 posées aussi-tôt qu'èles paroîs-
 sent, à cet air corrompu, & sur
 tout à cet air du grand monde où
 l'on fait gloire de la corruption ?
 Il n'est pas possible de se figurer
 toutes les blessures qu'èles en
 reçoivent, ni la violence de la
 fièvre qu'èles y gagnent; car rien
 n'est si vrai que ce que dit un
 Pere, que la fièvre de l'ame est
 l'avarice, la volupté, la luxure,
 l'ambition, la colere. *a s.*
Febris nos- Ambros.
tra avaritia est, febris nostra li- in cap. 4.
bido est, febris nostra luxuria est, Luc.
febris nostra ambitio est, febris nostra
iracundia est.

IV.

Les remèdes generaux dont
 on se sert ordinairement dans les
 hôpitaux, sont une diète seve-
 re, de frequentes saignées & de
 salutaires purgations : c'est jus-
 tement come on en use dans les

136 DE LA CONOISSANCE

3. part.
Lett. 1.

solitudes bien réglées. On y y prescrit de longs & rigoureux jeûnes; & ceux-cy ne sont pas simplement pour la santé du cors, mais principalement pour la guérison de l'ame. *Corporibus animisque curandis*. Les travaux manuels, les exercices de mortification & de penitence, & la componction qui fait couler les larmes, y tiennent lieu de saignées. L'oubli de toutes les choses créés, la méditation de la mort & des jugemens de Dieu, sont les véritables purgatifs qui ne chassent pas simplement les humeurs vicieuses du peché; mais qui en tarissent même les plus considérables sources, je veux dire les passions.

V.

Enfin come pour reparer les forces du cors affoiblies par ces remèdes; on accorde aux convalescens une excellente nourriture, à condition qu'ils en useront avec sobriété & discrétion: ainsi

pour soutenir l'ame contre l'épuisement & l'afoiblissement qui lui revient de ces grandes évacuations , on lui prescrit l'aliment des saintes lectures ; à condition qu'ele n'en usera que pour réparer ses forces , & nulement pour rassasier une vaine curiosité.

3. part.
sect. I.

V I.

Une seule circonstance met une fort grande différence entre l'hôpital des cors & celui des ames ; c'est que dans celui-là, lorsqu'on croit avoir coupé la racine du mal , on vous laisse reprendre, quoique peu à peu, le grand air qu'on avoit quité : au lieu que dans une solitude bien réglée , on ne vous permet jamais ce funeste retour ; parce que loin de pouvoir présumer qu'on ait ôté la racine du mal , on doit au contraire s'assurer que quoiqu'on ait fait , on ne l'a jamais parfaitement enlevée. Cete racine est la

5. part.
sect. 1.

cupidité : *Radix omnium malorum cupiditas*. Or il est certain que, quoiqu'on fasse, on ne la déracinera jamais absolument : & ainsi come c'est une source intarissable de maladies ; que le grand air du monde contribuë à sa fécondité ; & que , par dessus cela, il ôte aux malades le sentiment de leur mal ; il y auroit trop de temerité à rengager les ames dans cet air pernicieux ; & il est de la prudence de les retenir dans la solitude , qui d'ailleurs leur done du moins l'avantage & le secret de sentir leurs maux.

VII.

Ce secret consiste dans les réflexions inévitables dans le grand silence d'une solitude ; car celles-cy donent à l'esprit le moyen de se multiplier en quelque manière, & de veiller sur soi par un autre soi-même, si cela se peut dire ainsi. Mais qui est-ce qui réfléchit dans le tumulte du mon-

de ? qui s'avise jamais de ren- ^{3. part.}
 trer chez soi ? On passe les jours ^{señ. 1.}
 chez le tiers & le quart, & ja-
 mais chez soi. On n'a point de
 pire séjour que son chez soi. On
 se fuit éternellement, & l'on n'a-
 prehende rien tant que de se
 trouver seul, parce qu'on ne
 craint rien plus que de se trou-
 ver soi-même. Mais si la solitu-
 de par elle-même donne tant d'a-
 vantages pour l'étude de soi-mê-
 me ; on ne doit pas croire qu'elle
 en donne moins par ses prin-
 cipaux exercices. C'est ce qu'il
 faut faire voir presentement a-
 vec quelque étendue.



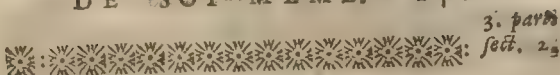


SECTION II.

*Utilité des principaux exercices de
la solitude pour la conoissance
de soi-même.*

LEs exercices que je regarde come les principaux de la solitude ; sont l'étude, le travail & le silence. Pour donner une juste idée de leur utilité pour la conoissance de soi-même, il y a quatre choses à examiner & à marquer nétement. 1. Le raport de ces exercices avec la vie solitaire. 2. Leur étendue & leurs bornes. 3. La fin qu'on doit s'y proposer. 4. La maniere d'y vaquer. C'est ce que nous alons tâcher de faire.





CHAPITRE I.

De l'étude.

ARTICLE I.

Son raport avec la vie solitaire.

I.

POUR éviter une équivoque & une méprise fort ordinaire en cete matiere, il est à propos d'avertir, 1. Que par le terme d'*étude*, je n'entens icy, ni ces exercices violens, foudroyans & turbulens; ni cet art incomode d'ergoter, de vetiller & de chicaner; ni ces speculations creuses, vaines & fêches, qui sont aujourd'hui d'un si grand usage en quelques lieux: J'entens simplement une sérieuse application d'esprit à la verité, dans l'usage de la lecture, ou des instructions de vive voix.

3. part.
lett. 2.

II.

Il faut prendre garde, en second lieu, qu'il ne s'agit nullement icy de savoir si l'exercice de l'étude doit abolir les exercices corporels : ou si ces derniers doivent exclure les premiers. Nous n'examinons pas même encore, auquel de ces deux exercices on doit donner la préférence dans la vie solitaire. Il s'agit simplement d'examiner quel raport l'étude peut avoir avec cete vie : si elle doit faire une considerable partie de l'observance des solitaires ; ou si elle est étrangere à leur profession,

III.

On doit enfin observer qu'on ne peut pas mieux juger du raport de certains exercices avec un Institut, que par la fin de cet Institut : car c'est la fin d'une profession & d'un genre de vie, qui en doit regler toutes les pratiques & tous les mouvemens.

Il ne sera pas mal-aisé, après ^{3. part.} ^{sch. 2.} cela, de juger de qu'èl importance l'étude & le travail peuvent être pour la vie solitaire, dès qu'on saura le but, la fin & l'essence de cete vie.

I V.

En éfet, si la fin de la vie solitaire est la conoissance de Dieu & de soi-même, *noverim me, noverim te*, l'amour de Dieu & la haine de soi-même; de qu'èl utilité ne doit pas être pour cete vie, un exercice qui ne tend, come fait l'étude, qu'à nous donner une plus parfaite conoissance de Dieu, & de nous-mêmes; & à nous porter par-là, à aimer Dieu, & à nous haïr?

V.

Si le dessein de cete vie est de vaquer à Dieu & à soi dans une desocupation parfaite, *vacare Deo & sibi*: quel exercice peut être plus propre à nous procurer ce précieux vuide, ce

3.^e part.
sect. 2.

saint loisir & cete tranquille application à Dieu & à nous-mêmes, qu'un exercice tout de réflexion & de meditation, come est l'étude; qu'un exercice également sedentaire & tranquille, & qui loin de nous remuer par des sensations dangereuses ou dissipantes, n'excite en nous que des passions toutes saintes?

V I.

Si le principal but de cet état est de former de vrais adoreurs qui servent Dieu en esprit & en verité; qui peut mieux produire cet effet que l'étude, exercice tout interieur, tout de recüeillement, & où tout se passe dans l'esprit & dans le cœur?

V I I.

Si l'obligation des solitaires n'est pas simplement de croire, ou de savoir qu'il y a un Dieu; de l'aimer & de l'honorer; mais encore de le croire à fond & d'entrer

d'entrer dans les lumières de sa
 sagesse & de son intelligence ,
 pour le voir en lui-même, pour
 le goûter , pour le savourer &
 pour en jouir ; * qui peut nous
 faire remplir cete obligation
 plus hureusement que l'étude &
 les saintes lectures, où Dieu lui-
 même nous parle & nous instruit
 en tant de manières ; & où la
 Sagesse éternêlle se manifeste a-
 vec tant de clarté à ceux qui
 savent fraper à sa porte par leur
 atention ?

VIII.

Si les solitaires sont destinés
 par état à contempler les per-
 fections divines , dans le silen-
 ce du cœur , dans le calme de
 toutes les passions , & dans la
 separation de tout ce qui pou-
 roit les distraire de la medita-
 tion des choses éternêles (co-
 me parle encore aujourd'hui un
 excêlent maître de cet art *) quel
 est celui de tous leurs exercices

*.
sect. 3.

*a Aliorū
 est Deum
 credere ,
 scire , a-
 mare ,
 revereri :
 vestrum
 est sape-
 re , intel-
 ligere ,
 cognos-
 cere , frui.
 (i)uill.*

*Theod.
 ad frat.
 de mont.
 Dei.*

* Le R.
 P. Albé
 de la
 Trape ;

146 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.
dans les
devoirs
Monasti-
ques.

qui peut mieux leur doner ces avantages, que l'étude & la lecture des traités qui fournissent d'amples matieres à leur contemplation ; qui imposent le silence par l'autorité & l'impres- sion de l'Esprit saint qui s'y a- plique ; qui adoucissent les pas- sions par l'onction de ce même Esprit ; qui apliquent fortement par la beauté & l'évidence des verités qu'ils enferment ; & qui soutiennent agreablement l'aten- tion & la separation de tous les objets sensibles par la diversité des exemples de sainteté & de détachement qu'ils proposent ?

IX.

* S. J.
Clim.
Cassian.
S. Basile.
S. Bern.
Grc.

La vie solitaire est , selon les Peres , * une conversation An- gelique : c'est une condition qui n'a rien de corporel ni de sen- sible , & qui surpasse les bornes de la nature des homes ; c'est la vie & le partage des Anges , où l'on doit être apliqué sans inter-

ruption quelconque , à contem-
 pler la majesté de Dieu , sans ^{3. part.}
 que nule autre beauté en puisse ^{sect. 2.}
 distraire ; c'est enfin ce qu'ils a-
 pelent *la vie des substances immate-*
rielles.

Mais qui peut soutenir une
 tête conversation , qui peut éle-
 ver l'home si fort au dessus de
 l'home ? qui peut fixer ainsi son
 atention & la mobilité d'un es-
 prit naturellement volage , & sur
 lequel tous les objets sensibles
 font diversion ? qui peut enfin
 fournir à l'entretien d'une vie
 si spirituële , & servir de nourri-
 ture à ces substances immatiê-
 les , qu'une Substance toute in-
 telligible , que la Substance du
 Verbe même , que la parole du
 Pere éternel ? Non non , disoit
 autrefois le plus saint des Soli-
 taires ; ce n'est pas un pain ma-
 teriel & corruptible qui me sert
 de nourriture : c'est le Verbe mê-
 me , c'est cete parole éternêlle &

148 DE LA CONOISSANCE

3. part. immuable qui sort éternèlement
sect. 2. de la bouche de Dieu. *Non in so-
lo pane vivit homo : sed ex omni
verbo quod procedit de ore Dei.* Et
où trouver plus hureusement &
plus sûrement cete adorable pa-
role , que dans les saintes Ecri-
tures , & dans les traités de pie-
té , qui éfectivement ne sont a-
pelés paroles de Dieu , que parce
que le Verbe éternel s'est come
incarné dans les sombres carac-
teres des lêtres , pour nous me-
ner sous cete forme sensible , à
la parole intelligible ?

X.

La verité n'est pas la nouritu-
re des seuls Anges : éle est cèle
de tous les esprits & de tout ce
qui fait penser. Come ils ne sont
faits que par la verité , ils ne
sont créés que pour contempler
la verité. * Cete verité se trou-

* Mentē
per veri-
tatem pa-
ter fa-
bricavit,
ad ipsam

ve répandue dans toutes les pa-
ges des Livres saints. C'est par
l'étude & par la lecture qu'on la

mange , & qu'on s'en nourit. 3. part. sect. 2.
 Qui pourroit donc ne pas croire
 l'étude essentielle à la vie soli-
 taire; nécessaire à ces Anges du
 desert? & qui pourroit se dispen-
 ser de comter cet exercice en-
 tre leurs plus importantes , plus
 ordinaires , & plus indispensa-
 bles observances?

*veritatem
semper
intuen-
dam.
S. Aug.
l. de vera
religione
c. 27.*

XI.

Il est vrai que cete souverai-
 ne verité est en éle-même infi-
 niment élevée au dessus de nos es-
 prits ; qu'èle habite une lumie-
 re presque inaccessible ; & qu'en
 cet état c'est une viande qui
 n'est propre qu'aux grandes a-
 mes, ainsi qu'èle le declara autre-
 fois éle-même : *cibus sum gran-*
dium. * Mais depuis qu'èle a eu
 la condescendance de se ravalier
 jusques à nos usages , & de se
 mêler dans les nuages d'une chair
 mortèle : *Et cibum cui capiendo in-*
validus eram , miscentem carni. * de-
 puis qu'èle a bien voulu se voi-

** S. Aug.
Confes. l.
7. c. 10.*

** Ibid.
c. 18.*

150 DE LA CONOISSANCE

3. part.
Job. 2.

ler sous les signes sensibles de la parole, & come s'enveloper dans les langes del'Ecriture & des autres livres de pieté : *Sub velamine littera* ; afin de devenir par-là, un lait proportioné à nôtre enfance, *ut infantia nostra lactesceret sapientia.* * Depuis enfin que les saintes Ecritures sont devenues come les mamêles de l'Eglise, par lesquelles Jesus-Christ nous nourrit de sa substance ; quel empressement ceux qui aiment vraiment la vie, ne devroient-ils pas avoir pour la lecture, qui nous ouvre ces sacrées mamêles, & qui nous développe cete verité cachée, ce Verbe racourci, ce pain des Anges ? & faudroit-il se voir obligé de prouver à des Chretiens, mais sur tout à des solitaires, que la lecture leur est infiniment utile & necessaire, & qu'après la psalmodie, ils en devroient faire la principale & la plus ordi-

* Ibid.

DE SOI-MEME. 151
maire de leurs ocupations ? ne de-^{3. part.}
vroient-ils pas savoir par une hu-^{sect. 2.}
reufe experience qu'êlé n'est pas
simplement leur nourriture , mais
aussi le remede à tous leurs maux,
le suplément de tous leurs be-
soins , & par dessus tout cela , le
miroir fidele où ils peuvent dé-
couvrir toutes leurs foibleſſes ,
tous leurs défauts , toutes leurs
plaies , tous leurs desordres , &
apprendre ainsi à se conoître par-
faitement eux-mêmes ? il faut
voir ce que dit là-dessus saint Ber-
nard.

XII.

La lecture de la parole de Dieu,
dit ce Saint , comence par faire
naître le trouble dans le cœur, y
jeter l'êfroi & en développer tous
les replis avec un merveilleux
discernement. Ele le dispose en-
suite à une nouvêlé vie en l'amo-
lissant , l'échaufant , l'éclairant
& le purifiant. Enfin êlé devient
sa nourriture , sa medecine, ses ar-

5. part.
sect. 2.

* Primū
quidem
sonans
in auri-
bus ani-
mæ vox
divina
contur-
bat, ter-
ret, di-
judicat-
que : sed
continuò
si non a-
vertis
autem,
vivificat,
liquefa-
cit, cale-
facit,
illumi-
nat, mû-
dat. De-
nique &
cib. s. no-
ster est
& gla-
dius, &
medici-
na, &
confir-
matio, &
requies,
resurrec-
tio quo-
que, &

consummatio nostra. *Serm. de divers. 24.*

* Audiat illud peccator, & conturbabitur venter ejus; à voce illa carnalis anima contremiscet. *Ibid.*

* Omnia namque cordis secreta timatur atque dijudicat sermo vi-
vus & efficax, cordium atque cogitationum per scrutator. *Ibid.*

* Verba mea Spiritus & vita sunt.

152 DE LA CONOISSANCE

mes, son affermissement, son re-
pos, sa resurrection & sa con-
sommation. *

Ainsi se croit-on dans une fau-
se tranquillité, dans une securité
dangereuse ? qu'on lise, ou qu'on
écoute la parole de Dieu : èle ex-
citera dans le cœur un trouble &
une crainte salutaire. * Crai-
gnons - nous que nôtre amour
propre ne nous cache nos plaies
& ne nous déguise nos desordres ?
appliquons - nous à la lecture de
cette divine parole : il n'y a point
d'obscurité qu'èle ne perce, point
de plis pour cachés qu'ils soient,
qu'èle ne développe. * Somes-nous
dans un état de langueur ou de
mort ? lisons la parole de Dieu :
nous y retrouverons l'esprit de
vigueur & la vie. * Somes-nous

dans l'endurcissement de cœur ? *3. par. sect. 2.*

lisons : la divine parole aura la vertu de l'amolir & de le faire fondre.* Nous sentons-nous dans

la tièdeur ? lisons : la parole de Dieu est toute de feu , & éle ne manquera pas de nous enflamer.

* Somes-nous envelopés dans les tenebres de l'ignorance ? lisons : la parole de Dieu n'est que

que lumière.* Nous sentons-nous pénétrés de douleur par la claire conoissance de nos pechés & de

nos desordres ? lisons : la parole de Dieu nous lavera , & nous nettoiera de toutes nos ordures.* Si

le défaut de nourriture nous fait tomber dans la foiblesse & dans la défaillance ; lisons : la parole

de Dieu nous servira de viande & soutiendra nôtre vie * Si nous

somes tentés , & qu'on nous livre quelque rude combat ; lisons : la parole de Dieu nous deviendra

un glaive redoutable à nos ennemis.* Si nous chancelons dans

* Emit-
tet ver-
bum suū
& lique-
faciet ea.

* Elo-
quium e-
jus igni-
tum val-
de.

* Lucer-
na pedi-
bus meis
verbum
tuum . . .
&c.

* Jam
vos mū-
di estis
propter
semino-
nem quē
locutus
sum.

* Non in
solo pane
vivit ho-
mo : sed
ex omni
verbo ,
&c.

* Assu-
mi e gla-
dium spi-
ritus ,
quod est
verbum ei.

154 DE LA CONOISSANCE

3. *part.* le combat ; lisons : la parole de

2. *sect.* Dieu nous affermira. * Enfin ,

* Verbo
Dei celi
firmati
sunt.

* Tuus
Domine
sermo
sanat
omnia.

Sap. 16. ce , nous recevons quelque blef-

* Omnis
morbus
animi

habet in

scriptu-

ris medi-

camen-

tum suū

Serm. i 2.

in ps. 36.

* In his

arque

modi

perseve-

ra , in

talibus

jugiter

exercere ,

donec

jam dicat

Spiritus

ut requi-

etiam la-

boribus

tuis. In

hoc ver-

bo quies-

ces dul-

citer ac

suaviter

separa-

beris ,

donec

us , & tous lesmerveilleux éfets

de la lecture de la parole de

Dieu) si malgré nôtre resistan-

ce , nous recevons quelque blef-

sure dans le combat ; lisons : la

parole de Dieu a la vertu de gue-

rir de tous maux. * Et come dit

saint Augustin , il n'est point de

maladie spirituêlle qui ne trouve

son remede particulier & speci-

fique dans l'Ecriture. *

Et ainsi il faut ou prendre plai-

sir à s'aveugler soi-même , ou

convenir de bone foi , qu'il n'est

point d'exercice plus utile &

plus necessaire aux solitaires , que

celui de l'étude & de la lecture.

De-là vient que saint Bernard

conclut cete longue induction

par cete vive exhortation. * Per-

severez , dit-il , mon frère , dans

ces sortes d'exercices : appliquez-

DE SOI-MEME. 155
 vous-y sans cesse, & n'en desistez point jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu vous ordonne de vous reposer de vos travaux : encore sera-ce dans l'usage de cete sainte parole qu'il faudra se reposer, & que vous vous endormirez agréablement du sommeil des justes, jusqu'à ce que l'heure vienne où tous ceux qui sont dans le tombeau, excités de nouveau par cete divine parole, en sortiront les uns pour recevoir leur condamnation, & les autres pour la vie éternelle. XIII.

3. part.
 sect. 2.
 veniat
 hora,
 cum om-
 nes qui
 in monu-
 mentis
 sunt, au-
 dient
 vocem
 ejus &
 proce-
 dent: sed
 quo? alii
 quidem
 in judi-
 cium,
 alii vero
 in vitam
 eternam.
 S. Bern.
 Ibid.

Tout l'état & toute la profes-
 sion d'un Solitaire cœnobite, dit
 un illustre Abé dont nous avons
 déjà parlé, n'est rien qu'un re-
 gard & qu'une continuële apli-
 cation à Dieu : c'est ce qu'êléa
 de principal & de plus essentiel;
 & toutes ses autres obligations
 se raportent à cêlé-là come à leur
 fin. Mais quel exercice se rapor-
 te plus immédiatement & plus

156 DE LA CONOISSANCE

3. part.
2. sect.

directement à cete fin, que l'étude, & qu'une lecture réfléchie & meditée dans laquelle on ne fait autre chose, ou que parler à Dieu, ou que l'écouter, ou qu'en entendre parler? & n'est-on pas obligé de reconnoître qu'un tel exercice; loin de distraire, n'ayant rien qui ne porte au calme, au repos & au recueillement, est des plus essentiels & des plus nécessaires à la vie solitaire; & que rien ne seroit moins raisonnable, que de n'en faire pas une de ses plus réglées & plus ordinaires observances?

XIV.

Je ne vois que les exercices de la psalmodie & de l'oraison qui pussent disputer d'utilité & de nécessité avec celui-ci. Mais outre qu'il est peu de gens capables de soutenir ces deux exercices de manière à remplir tout le tems; sans comter que l'oraison est un don de Dieu qu'il ne fait

pas à tout le monde ; & que la ^{scilicet.} 24
psalmodie éle-même , sans une
extraordinaire onction de son
esprit , est languissante : il faut
encore convenir que la lecture
& l'étude sont infiniment neces-
saires pour animer & soutenir ces
deux exercices ; & que sans cêles-
là , ceux-ci n'ont rien que de vui-
de , que de froid , que de rebu-
tant. Il est vrai que dans les pre-
miers mois de sa conversion , on
ne s'aperçoit pas toûjours de ce
vuide ni de ces sécheresses : mais
lors qu'une fois les premières fer-
veurs du noviciat sont passées ;
lorsque Dieu , suivant le cours
ordinaire de sa providence , a re-
tiré ces goûts sensibles , & sou-
strait ces celestes douceurs qu'il
répand d'ordinaire sur ces exer-
cices , en faveur des nouveaux
convertis ; c'est une espèce de ne-
cessité que de jeunes gens encore
tout pleins de l'esprit , des idées
& des maximes du monde , sans

9. part.
liv. 2.

158 DE LA CONOISSANCE

acquis , sans lètres, sans études ,
& à qui l'on retranche encore
toutes cêles qui pouroient leur
ouvrir l'intelligence , leur donner
de l'entrée dans ces exercices in-
terieurs & les y soutenir agrea-
blement ? c'est , dis-je, une espê-
ce de necessité qu'ils y languis-
sent, qu'ils s'y ennuiant, qu'ils s'y
dessechent , qu'ils s'y trouvent
acablés de dégoûts & de tenta-
tions, & que souvent , pour char-
mer l'ennui , ils rapêlent les an-
ciens objets de leurs atachemens
criminels & profanes : ou qu'en-
fin ils y passent le tems , pour le
moins, en de pures inutilités &
de continuêles distractions. Or
il n'y a point d'autre voie ordi-
naire d'aler au devant de ces
maux , que de se remplir par la
lecture de verités également vi-
ves, solides & touchantes; & tou-
jours prêtes à remplir hureuse-
ment les vuides de l'esprit. *Lectio*

P. S. Leand.
der. lib.
de instit.
ving. c. 6.

te doceat quid orando petas : postquam

verò oraveris, iterum legendo inquire 3. part.
*quid postules. ** 2. sect.

XV.

Mais ce n'est pas l'unique avantage de l'étude, que de remplir l'esprit de verités saintes; èle a encore celui de le rendre capable d'attention, d'aplication & de réflexions; chose si necessaire à la vie solitaire, qu'il n'est pas possible qu'èle puisse subsister sans cela. Rien n'est dans une plus haute situation, ni dans une plus grande distance de l'esprit humain, que la perfection de la vie Monastique. Il s'agit de regarder sans cesse fixement le Soleil de la Divinité; & l'on comprend aisément combien cela est difficile à un esprit aussi inquiet, aussi partagé, aussi mobile & aussi dissipé qu'est l'esprit humain depuis le peché. Il faut pour parvenir à ce tranquille regard, se faire une continuë violence, & s'élever sans cesse au dessus de soi-même

160 DE LA CONOISSANCE

2. part.
sect. 2.

* Sedebit
solitarius
& tace-
bit ; quia
levavit se
super se.

Jer. c. 3.

* Quis
dabit
mihi pé-
nas sicut
colom-
bae &
volabo
& re-
quiescā.

Psf. 54.

* Atte-
nuati sūt
oculi mei
suspiciē-
tes in ex-
celsum :
Domine
vini pa-
tior.

Isai. 38.

& des forces de la nature ; * & c'étoit pour y ariver , qu'autre-fois le Prophete souhaitoit des âmes de colombe ; * c'étoit dans la crainte de n'y ariver pas , qu'un autre Profete se plaignoit que sa vuë s'afolbissoit à force de regarder en haut , & qu'il souffroit une extrême violence. * Or l'étude a cet avantage d'arêter l'inquietude de l'esprit , de fixer sa mobilité , & de déterminer son instabilité naturelle : éle fournit les moiens de se rendre attentif : éle rend capable d'aplication , & éle fait prendre l'habitude si salutaire des réflexions.

Et ainsi l'étude a encore cet avantage au dessus même des plus saints exercices de la vie solitaire , qu'éle se soutient parfaitement bien par éle-même sans leur secours : au lieu que dans le cours ordinaire , & laissant à part ces exceptions privilégiées , dont Dieu favorise quelques ames ; les

DE SOI-MÊME. 30161
plus saints exercices ne peuvent ^{3. part.}
se soutenir sans l'étude, & tom- ^{2. sect.}
bent enfin dans le dernier afoi-
blissement.

XVI.

Aussi ceux qui ont écrit de la
décadence de l'Ordre Monasti-
que ont toujours regardé l'ina-
plication à l'étude & la negli-
gence des Lêtres come une des
principales sources du relâche-
ment. En éfet c'est de cete sour-
ce que naît l'ignorance. Hé de
combien de maux & de desordres
cete mauvaise fille ne remplit-
éle pas les Cloîtres ? à qui doit-
on la ruine du silence, de la re-
traite & de la solitude qu'à l'i-
gnorance ? D'où vient ce dégoût
si universel de l'Oraison, cete é-
trange dissipation dans la psal-
modie & dans la célébration des
mysteres, cete honteuse tiédeur
dans l'usage des Sacremens, que
de l'ignorance ? toutes ces saintes
pratiques sont des exercices in-

3. part.
sect. 2.

terieurs & de cœur : ce seroit donc à l'esprit à y soutenir le cœur ; car enfin l'on n'aime que ce qu'on conoît : & il se trouve que l'esprit lui-même est dans un vuide prodigieux de toutes les idées & de toutes les verités propres à soutenir le cœur.

D'où vient , dans les Cloîtres , tant d'empressement pour les affaires & le comerce extérieur ; tant de forties & de courses inutiles , tant de penchant pour le plaisir & les amusemens, & quelquefois même , tant de dissolution , tant de licence ? si vous le demandez à un des zelés reformateurs , & des plus courageux défenseurs que l'Ordre Monastique ait eu dans ces derniers siècles : il vous dira que l'ignorance est la premiere mere de tous ces mauvais enfans. Lorsqu'on ne trouve rien au dedans de soi-même qui satisfasse , on ne peut plus demeurer tranquille avec soi :

agitée d'une inquietude ordinaire ^{3. part.}
à l'esprit humain, excité par l'a- ^{sect. 2.}
mour naturel qu'on a pour le
bonheur, n'en trouvant point au
dedans, on se sent pressé d'en
chercher contre l'esprit de sa
profession, dans les choses du de-
hors & en des occupations pure-
ment inutiles; & souvent au dé-
faut des plaisirs des Anges on s'a-
bandone, malheureux qu'on est,
à ceux des bêtes.* Car enfin c'est
une verité connue de tous ceux
qui ont un peu étudié l'homme: le
cœur humain ne peut pas subsi-
ster long-tems sans plaisir: & s'il
n'en trouve pas dans les choses
spirituelles & intelligibles; il faut
de nécessité qu'il se répande ou
réèlement ou d'imagination dans
les choses corporelles & sensibles.
Je veux que la grace ne manque
jamais à un Solitaire attaché à son
devoir: mais cete grace n'est
pas toujours sensible: elle n'est
pas toujours accompagnée de

* Nihil
infelicius
mona-
cho in-
docto
qui stu-
dium
sanctarū
scriptu-
rarum
vel igna-
vus o-
mittit,
vel con-
temnit:
quia nū-
quam
potest in
vera cor-
dis tran-
quillitate
apud se-
met ip-
sum pu-
rus con-
sistere,
sed con-

3. part.
sect. 2.

pellitur
inquietu-
dine pro-
pria,

contra
Monasti-

ca con-
versatio-
nis inte-

gritatem
externis
mentem
& inuti-

libus oc-
cupare.

Tritem.

Hom. 4.

de stud.

script.

plaisir ou de douceur ; les plus justes se sentent souvent dans la secheresse & dans la froideur ; dans le dégoût & dans l'abattement : & cet état dure quelquefois assez long-tems. Qui peut donc alors soutenir un Solitaire ignorant ? qui peut l'empêcher de suivre jusques dans les choses les plus sensibles & les plus grossieres , ce penchant invincible qu'il a pour le plaisir ?

Reconoiſſons donc avec nôtre illustre Abé que rien n'est plus miserable qu'un Moine ignorant, *nihil infelicius monacho indocto* : parce qu'ordinairement rien n'est ni plus brutal , ni plus corrompu. L'excélence de sa profession l'élevoit du pair avec les Anges : il a negligé cet honneur : il ne s'est point appliqué à le comprendre , ni à mediter ses avantages : & il a merité par là d'être réduit au rang des bêtes , & de leur devenir semblable. *

* Homo
cum in

Mais aprenons aussi de ce grand
 homme qu'après la grace de Dieu,
 rien n'est plus propre à prévenir
 tous ces maux , à détacher abso-
 lument un cœur de l'amour du
 monde , à fortifier un soldat de
 Jesus - Christ contre toutes les
 tentations de ses ennemis , à ren-
 dre un Solitaire disposé à tout ce
 qu'il y a de bones œuvres , & à
 le fortifier dans les plus sain-
 tes pratiques , qu'une lecture
 frequente & assidue , & qu'un
 ardent amour des saintes Le-
 tres. *

Ainsi , mes freres (disoit-il au-
 trefois parlant à ses Religieux)
 si vous aimez Jesus-Christ de tout
 vôtre cœur ; si vous recherchez
 souverainement à lui plaire , en
 qualité de ses soldats & de ses
 disciples : si enfin vous desirez
 de parvenir à la perfection de la
 vie monastique ; appliquez - vous
 sans cesse avec une affection &
 un ardeur toujours nouvelles à la

3. part.
 scilicet. 2.

honore
 effect ,
 non in-
 tellexit :
 compa-
 ratus est
 jumentis
 insipien-
 tibus &
 similis
 factus est
 illis.

* Nihil
 post Deū
 mentem
 ab amore
 hujus
 mundi
 validius
 separat ,
 nihil
 contra
 omnes
 adversa-
 riorum
 tentatio-
 nes mili-
 tē Chri-
 sti adeo
 confor-
 tat, nihil
 mona-

3. part.
sect. 2.

chum ad
omne o-
pus bo-
num in
tantum
disponit
& confir-
mat.
quemad-
modum
lectio
frequens
& studiū
ardens
scriptu-
raturum.
Trit.
hom. 4.

* Vos
itaque ,
fratres
mei , si
Domini-
um Je-
sum in
toto cor-
de vestro
veraciter
diligitis ,
si com-
placete illi super omnia , ut veri milites desideratis , & denique ad
perfectionem vite Monastica cupitis proficere in lectione divinarum
scripturarum debetis vos semper cum affectione fervida occupare.
Ibid.

* Divi Hieronimi sequatur consilium dicentis : sanctæ scripturæ
semper in manibus & jugiter mente volvantur. Ibid.

* Nostre divitiæ sunt in lege Dei meditari die ac nocte. Ibid.

* Ama scientiam scripturarum , & carnis vitia non amabis. Ibid

lecture des livres saints. * Suivez
le conseil de saint Jérôme , qui
vous exhorte à tenir toujours en-
tre les mains les saintes Ecritu-
res , & à les méditer jour & nuit :
* persuadés que toutes vos richesses
consistent dans cete medita-
tion. * & comtez sur ce qu'ajou-
te ce Saint , que pendant que vous
aimerez ce saint exercice , vous
ne ferez nulement touchés des
vices de la chair. *

Mais en voila presentement
assez , pour persuader l'utilité ,
& même la necessité de l'étude
& de la lecture. Peut-être l'oca-
sion se représentera-t-elle d'en
dire davantage.

ARTICLE II.

*Du choix & de l'étendue des études
propres aux Solitaires.*

I.

POUR prononcer juste sur le choix & sur l'étendue des études des Solitaires, on n'a qu'à se souvenir qu'il ne s'agit ici ni de ces Solitaires profanes qu'une Philosophie payenne est capable de former; ni d'une certaine espèce de gens qui voudroient rencherir sur le Christianisme, faire cors à part, & se distinguer par une profession singuliere toute diferente de cèle des meilleurs Chrétiens. Il s'agit uniquement de Solitaires Chrétiens: ou pour parler plus juste, de Chrétiens solitaires: c'est-à-dire de Chrétiens qui pour mieux suivre les conseils de Jesus-Christ, s'éloignent du tumulte du monde & de sa corruption. C'est assez, dis-

*5. part.
sect. 2.*

je , de s'en former cete idée pour
juger de la nature de leurs étu-
des , & de l'usage qu'ils en doi-
vent faire : car come ils sont
Chretiens avant que d'être Moi-
nes ; qu'ils ne se font Solitaires
que parce qu'ils ont le cœur plus
chretien , ou qu'afin qu'il le de-
viene ; qu'ils sont de la religion
de Jesus-Christ , avant que d'être
de cèle de saint Antoine , de
saint Benoît , ou de saint Ber-
nard : & qu'enfin tous les divers
Ordres de Religieux étant bien
pris , ne sont que diverses bran-
ches du Chriitianisme , & que
divers états où l'on s'éforce de le
pratiquer plus exactement ; il est
visible que le premier & le prin-
cipal soin des Solitaires doit être
de s'instruire du fonds de la Re-
ligion de Jesus-Christ , & des ve-
rités qu'ele enseigne : & l'on ne
peut raisonablement contester
que l'étude de ces parfaits disci-
ples de Jesus-Christ ne puisse s'é-
tendre

tendre à tout ce qui regarde la ^{3. part.}
 personne, sa conduite, sa vie, ses ^{sect. 2.}
 disciples, l'établissement de son
 Eglise, qui est son corps; & en
 un mot, à tout ce qui a figuré
 Jesus-Christ dans l'ancien Testa-
 ment, & à tout ce qui peut l'ex-
 primer dans le nouveau.

I I.

Ce n'est pas assez à des Soli-
 itaires Chrétiens de savoir leur
 regle monastique & de conôî-
 tre les instituts des anciens Moi-
 nes. La science des vérités Ca-
 tholiques est un devoir beaucoup
 plus essentiel. Je sai bien que tous
 les Solitaires ne sont pas capables
 de pénétrer également dans cete
 science : il y en a d'un esprit ex-
 trêmement bouché; mais je sai
 bien aussi que rien n'est moins
 étranger à leur état & à leur pro-
 fession. La Religion Catholique
 est pour eux & pour tout le mon-
 de, la regle des regles, & la
 profession des professions. Et il

170 DE LA CONOISSANCE
3. part. faut du moins convenir qu'il n'y
seff. 2. auroit rien de plus mal entendu
que de donner tout son tems, son
loisir & son application à apprendre
par cœur toutes les genealogies,
toutes les regles, les instituts &
les pratiques de tous les divers
ordres des Solitaires, pendant
qu'on négligeroit de savoir la
grande regle du Christianisme;
les mœurs des premiers Chrê-
tiens, la discipline Ecclesiastique
des premiers siecles: & qu'on
ignoreroit la vie, les pratiques
& les sentimens des Apôtres,
de leurs disciples & de nos pre-
miers peres en Jesus-Christ.

III.

Sur ce principe qui me paroît
incontestable, il est aisé de mar-
quer quêles doivent être les é-
tudes des Solitaires: du moins cê-
les qu'on ne peut leur refuser
sans larcin, sans injustice, &
sans faire violence à leur pro-
fession.

Car premierement come ils ^{3. part.}
 ont droit , en qualité de mem- ^{sect. 2.}
 bres de Jesus-Christ , à tout ce
 qui a raport à leur chef ; on ne
 peut leur rien ôter ni de ce qui
 l'a figuré dans l'ancien Testa-
 ment ; ni de ce qui l'a exprimé
 dans le nouveau : ainsi on ne peut,
 sans injustice , les priver ni d'au-
 cune partie des saintes Ecritu-
 res , ni de l'histoire de la vie &
 des mœurs des Apôtres , de leurs
 Disciples & des plus illustres
 membres du Cors mystique de
 Jesus-Christ.

Il faut seulement prendre gar-
 de que sous prétexte d'appren-
 dre l'histoire Ecclesiastique, ils
 ne s'engagent trop avant dans
 la profane ; & qu'il n'arrive ce
 qu'on ne voit que trop souvent ,
 qu'ils prennent le change , & qu'
 ils ne se fassent un plus grand
 plaisir des aventures & des fauf-
 ses vertus des Heros du Paga-
 nisme , que des combats & des

3. part. vraies vertus des Heros du
sect. 2. Christianisme.

Pour éviter cet écueil, il seroit beaucoup plus à propos qu'ils cherchassent l'histoire de l'Eglise dans ses veritables sources, que dans ces Historiens modernes qui donent presque autant au profane qu'au sacré.

Mais come tous les Solitaires ne sont pas capables de ce travail, il faut avoier qu'une Histoire Ecclesiastique parfaitement épurée de tout le profane, & où l'on n'en ferôit entrer que précisément autant qu'il en faut pour l'intelligence de l'Histoire sainte; qu'une histoire, dis-je, destituée de tous les ornemens trompeurs de l'éloquence, écrite d'un stile simple, net & naturel, & de ce stile des Actes mêmes, qui a un si grand air de verité, seroit extrêmement à souhaiter, du moins pour les Solitaires; & il faut convenir qu'êle

leur feroit d'un merveilleux se- 3. part.
 cours, non seulement parce qu' sect. 2.
 éle leur apprendroit la vie de leurs
 ancêtres, sans leur parler de cê-
 le des étrangers; mais aussi parce
 que rien n'est plus capable de re-
 muer les cœurs, que les exem-
 ples domestiques, ni rien de plus
 propre à toucher que ces exem-
 ples écrits du stile des Actes
 mêmes. On a sujet d'esperer que
 Dieu suscitera quelque habile
 main pour un dessein si impor-
 tant. *

* Lors-
 qu'on a
 écrit ce-
 ci on a
 voit en
 vûë l'hi-
 stoire
 que Mr.
 l'Abbé
 Fleury
 devoit
 donner au
 public.

I V.

Come les Solitaires en quali-
 té de disciples de Jesus-Christ
 ont un droit particulier à tout
 ce que leur maître leur a ensei-
 gné, soit qu'il se trouve dans les
 saintes Ecritures, ou dans la tra-
 dition; on ne peut légitimement
 leur refuser, outre les saintes E-
 critures, ni la lecture des saints
 Peres, ni cêles des Conciles où
 cete tradition est comprise. Et

174 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

si ces conoissances ne sont pas absolument necessaires à chaque Solitaire en particulier , ni proportionnées à la portée de tous : parce qu'il y en a d'un esprit extrêmement émoussé, & d'une étendue extraordinairement bornée ; il faut convenir qu'èles le sont du moins à tout le cors en general ; & qu'ainsi dans chaque cors des Solitaires il devroit se trouver des sujets qui s'apliquassent serieusement à acquerir ces conoissances ; & qui se missent par-là en état , non pas de chercher à se produire vainement au dehors ; mais de soutenir la foi de leurs freres encore foibles & chancelans , & de les nourrir du lait de leur mere.

La foi est un dépôt qui n'est pas confié aux seuls Evêques : tous les Chretiens en devroient être les conservateurs : & il seroit étrangement honteux , que dans d'aussi grands & aussi saints

cors que ceux des Solitaires, il ^{3. part.}
 ne se trouvât personne capable de ^{sect. 2.}
 conserver ce dépôt. Mais l'ex-
 cès de la honte & de la supersti-
 tion, seroit qu'on se fît dans
 ces cors, ou un scrupule de s'a-
 pliquer à sa conservation, ou mê-
 me un honneur de la négliger.

Le dépôt de la foi a deux par-
 ties ; celle des dogmes, & celle
 des mœurs : or ce n'est pas assez
 aux Solitaires de conserver en
 son entier la foi des mœurs, s'ils
 n'ont soin aussi de conserver la
 foi des dogmes. Et l'on ne craint
 pas même d'assurer qu'ils ne con-
 serveront pas long-tems la pre-
 miere, s'ils négligent la secon-
 de.

Les plus florissantes solitudes
 ont peu de sujets capables de se
 jeter d'eux-mêmes dans les four-
 ces, & de chercher sans guide
 leur foi, je ne dis pas simple-
 ment dans la tradition, mais mê-
 me dans l'Ecriture. De quèle

176 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

nécessité n'est-il donc pas, que dans chaque cors de Solitaires il y ait toûjours des personnes d'une foi integre , & d'une capacité non comune , destinés à doner aux jeunes gens une sincere & fidèle idée des dogmes & des verités de la religion , & des erreurs qui leur sont oposées ? & de quel secours cete idée ne leur feroit-êlé pas pour pouvoir lire les sources avec discernement & utilité , & pour se rendre capables , en les lisant , de rapporter chaque chose à sa classe , chaque preuve & chaque fait à son article ou à sa verité , & éviter ainsi ou l'erreur & l'illusion : ou du moins l'inutilité & la perte de tems ?

V.

Cete idée des dogmes & des verités de la Religion pourroit justement s'apeler une Theologie : & pourvû qu'êlé n'eût nul des defauts ordinaires : je veux

dire qu'êlé n'eût rien ni de contentieux ni de vetilleux ; qu'on en banit toutes les contestations, toutes ces violentes disputes , toutes ces aigreurs & ces animosités , toutes ces acufations & tous ces reproches mutuels d'erreur , tous ces emportemens scandaleux ; pourvû qu'on en retranchât toutes les questions purement filosofiques , & même toutes les Theologiques qui ne sont que de choses incontestables & decidées ; & à plus forte raison toutes les questions ridicules , toutes les inutiles & toutes celles qui n'ont qu'une vaine curiosité : pourvû qu'on donât l'exclusion à toutes les vraisemblances, à toutes les probabilités & à toutes les conjectures ; qu'on n'y traitât que le pur dogme, & cela par les seules preuves fondamentales , je veux dire par l'Ecriture & la tradition ; qu'on ne fît usage de sa raison que pour

3. part.
sect. 2.

découvrir ces preuves, que pour s'affurer qu'on les applique à propos, & qu'on tire juste les conséquences : pourvû qu'on ne se servît que de termes consacrés par l'antiquité, qu'on banît ceux qu'une profane philosophie a fait entrer dans la science de la Religion; qu'on renonçât enfin à ce monstrueux amas de distinctions, qui ne sont propres qu'à faire éluder impunément les plus incontestables vérités, à donner le change, à jeter de la poudre aux yeux, & à faire perdre le point de vûe d'une question : pourvû, dis-je, que cette Théologie eût ces assaisonnemens & ces retranchemens, loin de la regarder come dangereuse, ou inutile aux Solitaires : le bon sens demanderoit qu'on la leur jugeât parfaitement utile & salutaire à leur état.

VI.

Mais aussi l'on voit bien par-

là, & par tout ce que nous a-
 vons dit jusques icy de leur pro-
 fession, qu'il n'est nullement à
 propos qu'ils s'engagent dans la
 lecture des Theologiens pure-
 ment scholastiques. La méthode
 de ceux-cy, toute utile qu'elle
 puisse être par ailleurs, n'auroit
 rien que de dangereux pour les
 Solitaires, & que de fort opposé
 à leur profession. Cete profes-
 sion est un état de paix, de re-
 pos & de tranquillité; & ils ont
 besoin d'un calme parfait d'es-
 prit & de cœur pour se conô-
 ître eux-mêmes par raport à Dieu,
 & pour conôître Dieu par ra-
 port à eux-mêmes; deux objets
 qui doivent indivisiblement par-
 tager toute leur aplicacion: &
 la méthode purement scholasti-
 que est toute dans le tumulte &
 les agitations; toutes dans les
 contestations & les combats. La
 verité n'y paroît qu'au travers
 des nuages de mille termes bar-

3. part.
 scilicet. 2.

3. part.
sect. 2.

bares , & que dans la poussière de mille distinctions & mille équivoques ; & éle ne s'y fait entendre qu'au milieu des clameurs , des reproches , des acufations & des invectives : coment trouver Dieu au travers de tous ces nuages , & au milieu de ces tempêtes ? *Non in commotione Dominus.*

Rien n'est plus nécessaire à un Solitaire que la modération , la douceur & la docilité. Et rien au contraire n'est plus propre à faire des entêtés, des opiniâtres , des turbulens & des emportés, que la méthode purement scholastique.

Rien n'est plus utile à un Solitaire qu'une lecture édifiante , onctueuse & touchante. Et rien cependant n'est plus froid , plus dissipant , plus sec , ni plus desséchant que les ouvrages purement scholastiques.

Rien ne sied mieux à un Solitaire que l'humilité , la modés-

tie & la défiance de soi-même; ^{3. part.}
 & la méthode purement scholaf- ^{sect. 2.}
 tique au contraire n'est guère
 propre qu'à remplir l'esprit de
 vanité, de présomption, de fier-
 té & de suffisance. Se peut-il
 donc rien trouver de plus opposé
 à l'esprit qui doit animer un So-
 litaire, que la lecture des ouvra-
 ges purement scholastiques? &
 rien peut-il être plus capable de
 suffoquer absolument cet esprit,
 que l'usage de cete méthode, &
 que ce qui s'apele le manége
 scholastique?

VII.

Il n'est pas même à propos,
 quelque droit que les Solitaires
 aient sur tous les ouvrages des
 Peres, qu'ils lisent indifférem-
 ment leurs traités polémiques &
 de controverfes: car quoique
 ces traités soient écrits d'une
 manière bien différente de cèle
 des traités scholastiques, & que
 l'esprit de douceur & de chari-

3. part.
sect. 2.

té en soit come l'ame ; il s'y trouve neanmoins toujours de la contestation & du combat : on y remarque de fortes corections , de vehementes réfutations , de sensibles reproches : & tout cela renuë un lecteur malgré qu'il en ait ; tout cela échaufe un esprit encore foible ; cela l'agité , le trouble & le passionne par la seule necessité des mouvemens involontaires de la machine à laquelle il est uni ; & tout cela par consequent lui fait perdre cette situation de tranquillité & de calme si necessaire pour s'édifier de ces lectures , & pour y avancer dans la conoissance de Dieu & de soi-même.

VIII.

Que si les ouvrages polémiques des Peres, de ces homes si pleins de l'Esprit de Dieu , sont capables de faire par la necessité de nôtre Constitution de si fâcheuses impressions sur l'esprit

humain , doit-on s'atendre que
 les ouvrages de ce caractère ,
 composés par des homes infini-
 ment au dessous de leurs merites
 & de leur sainteté, aient un meil-
 leur sort ? & cela ne fait-il pas
 clairement voir combien c'est se
 méconter (quand on ne pense
 qu'à toucher le cœur) que d'é-
 crire d'un air de contention , &
 par maniere de dissertation &
 de dispute , de matières même de
 pieté ?

Je sai qu'il y a des occasions
 où l'on s'y trouve come necessi-
 té : mais je sai aussi qu'on doit
 alors s'atendre que si ces écrits
 éclairent l'esprit , ils toucheront
 peu le cœur ; tout ce qui a l'air
 de combat & de contestation ,
 remuë les plus tranquiles & les
 passionne , non pas pour la verité
 dont il est question : mais contre
 l'adversaire de l'Auteur de la
 dissertation. Rien n'est ni plus
 saint , ni plus necessaire à un So-

litaire que l'amour de la mortification & du silence, de l'humiliation & de la penitence: mais dès que pour en prouver la nécessité à un home qui la contesterait, on fera une dissertation en forme; un lecteur agité par cet image de combat, ne pensera qu'à partager avec le victorieux, la gloire de la victoire; & loin de sortir de sa lecture, plein du desir de se mortifier, de se renoncer & de s'humilier lui-même; il n'en sortira que pénétré de tous les sentimens de mépris, d'indignation, d'insulte & de colere que son Auteur a fait paroître contre son adversaire. Et c'est-là aparament la raison pour laquelle l'on trouve si peu d'onction en des ouvrages remplis d'ailleurs de beaucoup de lumieres & d'une fort solide pieté.

Et ainsi puisque le soin principal d'un Solitaire doit être de

conserver tout son recueillement, toute sa tranquillité & toute sa force pour Dieu ; *fortitudinem meam ad te custodiam* : on voit bien le peu d'usage qu'il doit faire de ces sortes de lectures si capables de l'agiter , de le disiper & de l'afoiblir.

3. part.
sect. 2.

IX.

C'est encore par la même raison que les ouvrages de critique sont peu propres aux Solitaires. Ce sont des theatres publics de guère : les batailles y sont fréquentes , & les escarmouches presque continuêles. Et tout cela est d'autant plus disipant & plus desechant , qu'on s'y bat pour des riens ; & que souvent sur des bagatêles & de pures minuties , on s'échaufe come sur les plus importantes verités. Cela instruit , il est vrai ; & il faut convenir que cete critique est utile à la religion : mais il faut avoüer aussi que souvent par une

3. part.
sect. 2.

indisposition qui nous est propre, rien ne disipe davantage l'esprit, & ne desèche plus le cœur : je ne parle pas simplement d'une critique profane ou indifférente ; mais même de la plus sacrée & de la plus sainte. Il n'en est point de si digne de ce nom que celle de l'Ecriture sainte. Il est vrai cependant qu'on a connu des Solitaires trez-habiles dans cete science, lesquels s'expliquant confidemment à leurs amis, avoüoient franchement que loin qu'èle leur fût de quelque secours pour se recueillir, & pour leur faire trouver de l'onction dans le chant des Pseaumes & dans l'Oraison, qu'au contraire ils ne s'en trouvoient que plus distraits & plus secs.

X.

Ce n'est pas après tout que je voulusse interdire absolument à tous les Solitaires la lecture des ouvrages polémiques & criti-

ques : je suis persuadé que ceux d'entr'eux qui ont assez de tête & de vertu pour s'y apliquer sans se gêter , & pour en user avec une sobriété qui n'émouffe pas leur faim à l'égard des viandes plus solides & plus nourissantes , peuvent y être hureusement apliqués par leurs Supérieurs : mais il me paroît toujours qu'on ne devoit pas s'y porter de soi-même , & que des Solitaires qui ne songent qu'à nourrir leur pieté , & à goûter dans un saint repos , combien le Seigneur est doux , ne peuvent trop se dérober à ces sortes de lectures.

3. part.
sect. 2.

XI.

Je ne prétens pas non plus parler , qu'un Solitaire doive renoncer aux lumieres & à la conoissance des verités : je tiens au contraire qu'il peut & doit même employer une bone partie de son tems à s'éclairer , à s'instrui-

3. part. re des verités de la religion, &
 sect. 2. à se remplir de ses lumieres ; car
 sans cela , comment entretenir
 long-tems le mouvement & la
 chaleur du cœur ? Mais je pré-
 tens seulement qu'il doit bien
 prendre garde que ces lumieres
 ne soient pas trop seches ; qu'ê-
 les tiennent de l'onction de l'Es-
 prit saint dont elles partent ; qu'-
 elles soient propres à toucher &
 embraser le cœur ; & qu'enfin
 pour les acquerir il ne se serve
 que d'instructions saintes & de
 lectures dégagées de toute image
 de combat & de contestation ,
 éloignées de tout le fracas des
 disputes , & délivrées de toutes
 les épines de la critique.

XII.

Mais il faut achever de mar-
 quer les études que l'on croit
 propres aux Solitaires. Il est vrai
 que la sience de la Religion
 Chretiene , & de la regle par-
 ticuliere qu'ils professent , leur

fufit , & qu'après cêe-là , ils ^{3. part.}
 n'en devroient ni chercher ni ^{feff. 2.}
 fouhaïter aucune autre : mais il
 eft vrai auffi que cete fience en
 fupofe quelques autres qui lui
 font fubordonés , & fans les-
 quêles , fans miracle , il n'eft
 pas poffible ni de l'acquérir ,
 ni de la conferver. Car en-
 fin il faut convenir que le fon-
 dement & la clef de la fien-
 ce de la Religion , eft le bon
 ufage du jugement ; que c'eft un
 efprit de jufteffe & d'exactitu-
 de , propre à demêler le vrai
 d'avec le faux & le vrai-fem-
 blable ; à apliquer juftte les preu-
 ves des verités ; à percer dans
 les confequences , & à raifoner
 de fuite. Sans cela , il eft impof-
 fible d'avoir nule certitude rai-
 fonable de quoi que ce foit : on
 hêfitera à chaque pas : on flote-
 ra fans cêffe fur les eaux de la
 défiance : on s'étourdira de la
 diverfité des opinions , de la bi-

3. part.
sect. 2. zagerie des sentimens : on passe-
ra imperceptiblement jusques au
doute , & peut-être enfin tre-
buchera-t-on misérablement. Il
est vrai que c'est à la foi à nous
soutenir dans ces rencontres :
mais il est souvent nécessaire que
la raison passe devant la foi , &
qu'elle nous montre du moins que
cette foi est raisonnable.

XII.

L'on voit donc bien que pour
éviter sûrement ces écüeux & ce
naufrage , une bone Logique est
d'une extrême utilité à un So-
litaire , qui prétend acquérir par
son travail la sience de la Reli-
gion.

Qu'on ne s'effraie point de
ce mot de *Logique* : & que ceux
qui font scrupule d'admètre
dans les solitudes les siences les
plus saintes , ne s'en formalisent
pas. Ce que j'entens par ce ter-
me n'est rien moins que ce que
l'on entend comunément : ce n'est

ni cet amas monstrueux de ques-^{3. part.}
tions & de disputes vaines, fri-^{sect. 2.}
voles & ridicules ; ni cet incom-
prehensible galimatias de ter-
mes barbares ; ni cete foule de
distinctions & de formalités dont
les Hibernois farcissent leur
Logique ; ni enfin cet art de
raisonner sur toutes sortes de su-
jets, & de soutenir le pour & le
contre avec un succès toujours
égal. Tout cela est aussi peu pro-
pre à former l'esprit, qu'à re-
dresser le cœur ; & c'est bien
moins l'art de penser, que l'art
de se défendre de la raison &
de se retrancher contre la ve-
rité.

Je n'entens pas même par ce
terme de Logique, ces recueils
de préceptes & de réflexions in-
finiment plus solides, que quel-
ques modernes ont fait entrer
dans leur Logique. Il me paroît
encore dans cete méthode trop
d'art, trop de gêne & d'emba-

3. part.
sect. 2.

ras , & même trop d'étendue pour des Solitaires. Je ne saurois croire qu'on ne puisse arriver à la vérité , que par tant de si longs détours : éle est trop proche de nous pour se faire tant chercher , & trop gratuite pour se faire acheter si cher , dit saint Augustin : *Ipsa veritas negat vel tantis ad se anfractibus , quæ tam proxima est , vel tantis sumptibus , quæ tam gratuita est , perveniri.* Il en coûteroit trop pour penser juste , si l'on ne pouvoit bien penser qu'à ce prix là : je veux dire qu'à condition de faire entrer tout cet art dans sa tête. Peut-être même qu'après l'avoir fait , on seroit encore un peu moins disposé à bien penser qu'auparavant. La tête d'un homme est bornée : la capacité de son esprit est limitée ; & l'on doit beaucoup prendre garde qu'à force d'y entasser préceptes sur préceptes , & de multiplier les règles

gles de bien penser, on ne la par- ^{3. part.}
 tage tellement, qu'il n'en reste ^{sect. 2.}
 plus assez pour penser juste. Je
 suis persuadé que la nature va
 plus droit à son but : ou plutôt
 que l'Auteur de la nature nous
 a marqué un chemin plus court
 pour chercher sûrement la veri-
 té, & pour la reconôître lors qu'
 elle se presente. Je suis trompé si
 un fort petit nombre de pré-
 ceptes soutenus de l'usage, ne
 suffiroit pas pour cela ; & si l'on
 ne pourroit pas réduire tout l'art
 de chercher la verité à un trez-
 petit nombre de regles.

XIV.

Voila ce que j'apelerois une
 Logique de Cloître ; une Logi-
 que propre à des Solitaires. Car
 outre qu'elle seroit trez-courte &
 déchargée de toutes les vetilles,
 de toutes les chicaneries & de
 tous les fatras des Logiques co-
 munes ; elle auroit encore sur ê-
 les cet avantage, qu'elle apren-

194 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

droit aux Solitaires à méditer sur les sujets les plus saints , à fixer leur esprit , à se rendre maîtres de leur atention , à consulter en toutes choses le maître interieur qui preside à leur esprit , l'unique qui soit capable de les éclairer ; & à discerner les réponses de cêles des sens & des passions.

Cete étude est indispensable , dès qu'on veut faire quelque usage de sa raison & vivre en home ; car ce n'est que par-là qu'on est home : mais êle est encore beaucoup plus utile & plus essentiële à un Solitaire , qui fait une particuliere profession de se recüeillir , de rentrer sans cesse en lui-même , de vivre avec lui-même , de contempler la verité interieure : en un mot , dont la profession est , selon les Peres , une continuële Philosophie , c'est-à-dire , une continuële recherche & méditation de la verité.

La Logique t le que nous venons de la décrire, n'est pas l'unique partie de la Philosophie qui soit necessaire   un Solitaire ; tout le bon usage de l'esprit , & tout le raisonnement humain est apu   & roule necessairement sur certains grands principes incontestables , sur certaines idées primitives , & certaines notions communes : & il serviroit de peu de penser juste , & de raisonner de suite , si l'on prenoit de travers ces premieres notions, ou si l'on raisonoit sur de faux principes ; puisqu'alors plus on raisoneroit juste , plus aussi on s' gareroit & on s'éloigneroit de la verité. Rien n'est donc plus important , après la Logique , que de donner aux Solitaires une liste de ces principes , de leur fixer ces notions , & de leur en apprendre l'usage.

— C'est cette discipline que j'a-

3. part. pelerois du nom de *science* gene-
 sect. 2. *rale* : ou si on l'aime mieux , du
 nom de *Métaphysique* : à condi-
 tion néanmoins qu'on n'attachera à ce mot nule des desagréables idées que l'usage ordinaire y a attachées ; & qu'on banira de cete science toutes les formalités creuses , toutes les abstractions chimériques , toutes les disputes de mots , & toutes les questions frivoles dont on a coûtume de l'embarasser.

XVI.

A l'égard de la Morale , je n'en voudrois point faire faire une étude particuliere aux Solitaires : pourvû qu'ils ne fassent , come je le prétens , que des lectures solides de l'Ecriture & des ouvrages des Peres , ou du moins tirées de ces deux sources ; ils apprendront infiniment plus de bone morale , qu'ils ne feroient dans ces méthodes comunes & dans ces traités qui portent si

injustement le nom de morale. ^{3. part.}
 Car qu'est-ce qu'une morale qui ^{sect. 2.}
 s'évanouït en pures spéculations:
 qui ne va que jusqu'à la surface
 de l'esprit, & nullement au cœur;
 qui n'apprend qu'à penser sur
 quelques questions generales, &
 nullement à agir; & qui ne nous
 fait conoître ni nôtre corruption,
 ni nos foibleſſes, ni le besoin que
 nous avons de la grace, & d'un
 médiateur pour nous aprocher
 de Dieu? Une bone morale ne
 doit tendre qu'à rendre le cœur
 droit: Et quand on ne cherche
 que cela; il n'y a guère d'en-
 droits dans la sainte Ecriture,
 ni de traités chez les Peres, qui
 ne puissent tenir lieu de mora-
 le.

XVII.

De toute la *Fysique* je ne ſai
 rien de propre aux Solitaires,
 que ce qui regarde la conoiſ-
 ſance de l'home: mais il eſt vrai
 que cete conoiſſance me paroît

198 DE LA CONOISSANCE

*3. part.
sect. 2.*

pour eux d'une trez-grande necessité. Leur premier soin dans la profession qu'ils ont embrassée, est, come nous l'avons déjà tant dit, de se conoître eux-mêmes. Or quoiqu'il soit vrai que cete conoissance qu'ils recherchent est plus morale que fysique; il est neanmoins certain qu'ils ne se conoîtront jamais bien selon le moral, que préalablement ils ne se conoissent selon le fysique. Nous l'avons suffisamment montré dans la premiere partie de ce traité; & l'on doit tomber d'accord que les Solitaires ont peu d'études plus utiles que celle de l'home. Mais come cette science se trouve comunément répandue en divers ouvrages de fysique & de metafysique, & trop mêlée avec d'autres matieres plus curieuses qu'utiles à la profession des Solitaires; il est vrai que ce seroit leur rendre un service considerable que de leur

dresser un traité, où l'on ne fit ^{3. part.}
rien entrer qui ne menât direc- ^{sect. 2.}
tement à la conoissance de l'ho-
me; & dans lequel on prît soin de
leur expliquer séparément la na-
ture du cors humain & celle de
l'esprit dont l'home est compo-
sé; & que 1. on leur développât
la structure du premier, ses plus
considerables ressorts, ses divers
organes, leurs liaisons, leurs ra-
ports, leurs usages, leurs fonc-
tions, les merveilleuses propor-
tions qu'ils ont pour ces fonc-
tions; la sagesse de l'ouvrier qui
les a formés si juste pour ses fins;
la simetrie de toutes ses parties,
l'admirable économie de ce com-
posé; & par dessus tout cela,
ses plus considerables relations
avec les cors du dehors. 2. Qu'
on leur démêlât & démontrât la
nature de l'esprit, ses proprie-
tés, come son indivisibilité, sa
spiritualité, son immortalité,
&c. sa double union, l'une avec

200 DE LA CONOISSANCE

5. part.
sect. 2.

Dieu , l'autre avec le cors , & par le moïen de celui-cy , avec toutes les choses sensibles ; les avantages de la premiere , & les desavantages de la seconde : les moïens d'augmenter l'une , & d'afoiblir l'autre : les actions qui sont propres à l'esprit ; cêles qui sont particulieres au cors auquel il est uni ; & cêles qui sont communes à l'un & à l'autre : je veux dire les pensées purement intellectuêles , les mouvemens purement mécaniques , les sentimens & les passions qui tiennent du cors & de l'esprit. 3. Enfin qu'on leur fît voir les diverses combinaisons du fysique avec le moral ; nôtre excéllence & nôtre corruption ; nôtre liberté & son afoiblissement ; en un mot , nôtre inclination pour une gloire immortêle & pour un bonheur éternel ; & nôtre penchant naturellement insurmontable pour les choses têrestres , tem-

porêles & corruptibles , &c. Un ^{3. part.} pareil Traité pourroit justement ^{scit. 2.} s'appeler *la Fysique du Cloître* ; & quelque chagrin qu'on puisse être pour tout ce qui porte ce nom, il faut avouer que cete science loin d'être indigne de la profession des Solitaires , n'auroit rien qui ne lui fût honorable , utile , & même nécessaire.

XV III.

Voila donc les seules connoissances fysiques , ou si on aime mieux , métaphysiques , que j'estime utiles aux Solitaires ; & enfin toutes les études que je crois conformes à leur état ; le reste , come les autres parties de la Fysique , la Réthorique , la Poësie , les Humanités profanes , l'Astronomie , l'Astrologie , la Géographie , le Blason , l'Histoire profane , les Gazêtes , les Historiètes & je ne sai combien d'autres petites sciences de mémoire & d'imagination , me paroissent

202 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

ou formèlement nuisibles , ou dangereuses , ou du moins fort inutiles à la perfection Monastique. La plupart sont capables de corrompre l'esprit & le cœur : les autres vont du moins à dissiper le premier & à dessécher le second ; & le moindre mal qu'on doive craindre de la part de toutes , c'est une forte vanité , une funeste enflure de cœur & une insupportable suffisance d'esprit ; car c'est proprement (ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs) de ces sciences de memoire & d'imagination, de ces sciences d'éclat , de comerce , de parade & de conversation , qu'on doit entendre ce que dit saint Paul , que *la science enfle* ; & nullement des sciences de jugement , de réflexion , & de méditation , telles que sont celles dont nous venons de composer la Bibliothèque des Solitaires : les premières nous enlèvent sans cesse hors de chez

nous ; les secondes nous y rame-^{3. part.}
nent : les unes ne nous font for-^{sect. 2.}
tir que pour nous répandre dans
toutes les creatures : les autres ne
nous ramènent chez nous , que
pour nous mener à Dieu , sur
tout lorsqu'on s'y applique dans
l'esprit que l'on doit , & que l'on
en fait faire un bon usage : mais
c'est de quoi il s'agit presente-
ment de traiter , en commençant
par la fin qu'on doit s'y propo-
ser.

ARTICLE III.

De la fin de la lecture ou de l'étude.

I.

AL'égard de la fin de l'étu-
de, ce ne doit pas être une
affaire de longue haleine que de
la déterminer ; on n'a qu'à prier
les Solitaires de se souvenir de
la fin de leur état & de leur pro-
fession : *Monache ad quid venisti ?*
car c'est toujours de ce point de

3. part.
sect. 2.

vûë qu'ils doivent regler toutes leurs démarches, toutes leurs actions & toute leur conduite. Les fins particulieres de chaque exercice d'une profession devant necessairement être subordonnées à la fin generale de cete profession; il n'y auroit rien de plus irrégulier, ni de plus monstrueux, que de se proposer, ne fust-ce que pour un moment, une fin contraire à la principale.

II.

Nous avons dit & redit, depuis le commencement de ce Traité, que la fin principale de la vie solitaire est la conoissance de Dieu & de soi-même : la haine de soi-même & l'amour de Dieu : car ce n'est que pour aimer Dieu autant qu'il est aimable, & se haïr autant qu'on est haïssable, qu'on doit rechercher cete double conoissance, selon cete parole d'un des habiles hommes du monde dans cete sience

du cœur : *Noverim te, ut te qua-* ^{3. part.}
ram : noverim me, ut fugiam me : ^{fact. 2.}
oderim me, ut amem te.

III.

Il est encore certain que de tous les exercices de la vie solitaire, il n'en est point qui ait un rapport plus naturel & plus immediat à cete fin, je veux dire à cete science du cœur, que la lecture de la parole de Dieu. Elle n'est écrite cete divine parole, que pour nous doner la conoissance de Dieu & cèle de nous-mêmes, l'amour de Dieu & la haine de nous-mêmes. *Scriptura non commendat nisi charitatem, non vetat, nisi cupiditatem.* Et c'est ne s'arêter qu'à l'écorce de la lettre, & n'en penetrer nulement le sens, que de n'en revenir pas plus instruit de cete double science. *Non perspicio quod latet in mandatis tuis, nisi magis cognoverim te, nisi magis cognoverim me.*

Quel étrange desordre ne feroit-ce donc pas qu'un Solitaire qui doit , par toutes ses actions , tendre à sa fin principale , & qui ne doit se servir de ses exercices que pour y ariver , ne se servît au contraire des lectures & des études qui y ont un raport si essentiel & si immediat, que pour s'en éloigner ?

C'est néanmoins précisément ce que font tous ceux qui ne lisent que par curiosité , par divertissement , & pour ce qui s'apele *tuer le tems* : c'est-à-dire , pour se dérober à eux-mêmes & se fuir eux-mêmes ; car c'est ce qu'on entend par tuer le tems. Le tems seul seroit capable de ramener les Solitaires chez eux-mêmes , quelque éloignés qu'ils en fussent : une seule heure de loisir , de vuide & de repos , pourroit les contraindre à rentrer

chacun chez soi. Que fait à ce-
 la leur amour propre ? come il ^{3. part.}
 leur fait regarder leur chez soi ^{scil. 2.}
 come leur prison, il leur repre-
 sente le tems si capable de les y
 ramener, come leur tyran : il leur
 en inspire la haine, & leur fait
 prendre le parti de s'en défaire
 & de le tuer : ils s'en défont en
 éfet en le perdant ; ils le per-
 dent en s'amusant, se dissipant,
 s'égarant & se perdant eux-mê-
 mes de vûë ; & pour cela, faute
 d'exercices plus remuans & plus
 dissipans, réduits à la lecture,
 qui seule pouroit les ramener,
 ils s'en servent pour se fuir eux-
 mêmes, & se dérober à eux-
 mêmes : ils n'y cherchent que
 ce qu'il y a de curieux, de ra-
 re & d'extraordinaire : & co-
 me pour se perdre de vûë, c'est
 assez que l'imagination soit amu-
 sée ; & que rien n'est plus ca-
 pable de l'amuser que les faits &
 les événemens ; ils se perdent a-

3. part.
sect. 2.

gréablement dans les histoires & les aventures : leur imagination prend plaisir à les grossir & à les étendre : elle les orne, elle les embellit, elle les métamorphose jusqu'à les rendre capables de remuer, de toucher & de passionner : & ainsi ces déplorables Solitaires trouvent, par le moïen de leur imagination, l'art de se doner plusieurs fois la comédie en un même jour. Elle leur fournit encore le moïen de trouver de l'histoire dans les livres où il y en a le moins, come dans les livres de réflexions & dans les ouvrages dogmatiques & de pure instruction. Ils se contentent d'apprendre d'une maniere purement historique, les sentimens d'un Auteur : ils se chargent la memoire des plus importantes verités, come ils feroient des mots d'une langue, sans les examiner, sans les penetrer, sans se les apliquer, sans y faire la moin-

dre réflexion : car ce seroit à ces ^{3. part.}
 endroits qu'ils se retrouveroient : ^{sect. 2.}
 ils voltigent sans cesse de livres
 en livres , ou de parties en par-
 ties d'un même livre : ils sautent
 du comencement à la fin , sans
 passer par le milieu : ils reviennent
 ensuite sur leurs pas, lisant à con-
 tre sens ; & se contentant le plus
 souvent des titres des Chapitres,
 ou de parcourir les tables , ils
 ont lû un livre en moins de rien.
 Ils ne font dans leur lecture, u-
 sage que de l'imagination & de
 la memoire; & ils trouvent moien
 d'amuser ces facultés, ne fust-
 ce qu'à critiquer le stile, à ve-
 tiller & se jouer sur les expres-
 sions ; à conter le nombre des
 regles , des préceptes, des réflex-
 ions & des verités d'un ouvra-
 ge : ne fust-ce même qu'à con-
 ter le nombre des Chapitres &
 celui des lignes d'une page : car
 à combien peu de frais l'imagina-
 tion ne s'amuse-t-elle pas , & de

210 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

quoi n'est pas capable de s'occuper un homme qui ne craint rien tant que de se rencontrer soi-même? les plus minces bagatelles lui deviennent de grandes affaires; & il se fait de vrais plaisirs de fadaïses toutes pures.

VI.

Que peut-on donc faire à ces coureurs & à ces voltigeurs éternels, pour les ramener de ces divers égaremens, & leur donner quelque arêt & quelque assistance dans un exercice aussi important qu'est la lecture; que de les prier de se souvenir de la fin de leur profession, & du but qu'ils s'étoient proposés en se retirant dans la solitude: *Monache ad quid venisti?* & que de les conjurer de faire quelque réflexion sur le desordre de leur conduite?

En effet qu'êtoit-ce que cette curiosité n'est-ce pas que de n'étudier & de ne vouloir savoir que pour

savoir ? quèle honteuse vanité
de n'étudier & de n'acquérir des
conoissances que pour se faire co-
noître & acquérir de la réputa-
tion ? quèle sordide avarice, ou
quèle basse ambition, de ne vou-
loir devenir savant, qu'à dessein
de vendre sa sience, ou à prix
d'argent, ou pour de vains ho-
neurs ? * Quel déreglement de
ne se remplir la memoire, qui
est come l'estomac de l'ame, d'u-
ne infinité de viandes, que pour
les y laisser toutes cruës, sans
songer à les digerer, ni à s'en
nourir ? quèle extravagance en-
fin de ne lire & de n'étudier
que pour badiner, que pour s'a-
muser, & que pour se dérober à
soi-même ?

Que faire donc à ces misera-
bles fugitifs du soi-même, que
de les conjurer avec un saint Pro-
phete de revenir chez eux, de
rentrer dans leur propre cœur :
de se souffrir eux-mêmes ; *Redite*

3. part.

2. sect.

* Sunt
qui scire
volunt,
eo fine
tantum
ut sciant
& turpis
est curio-
sitas. Er
sunt qui
scire vo-
lunt, ut
sciantur
ipsi : &
turpis
vanitas
est. Er
sunt item
qui scire
volunt
ut scien-
tiam
suam
vendant,
verbi-
causa,
pro pe-
cunia,
pro ho-
noribus &
& turpis
quæstus
est.

S. Bern.
S. m. 36.
in Cant.

212 DE LA CONOISSANCE

3. part. *prevaricatores ad cor* ; Et enfin de
2. sect. vouloir faire usage des avis qu'on va leur donner sur l'exercice actuel de la lecture ?

ARTICLE IV.

*De la maniere de vaquer à la lecture,
ou à l'étude.*

I.

COME l'on peut s'occuper de la lecture ou de l'étude à plusieurs fins bien différentes ; il est vrai aussi qu'il y a diverses manieres de s'y appliquer , & diverses dispositions qui répondent à ces fins. L'on ne prétend pas marquer icy toutes ces manieres , ni toutes ces dispositions : ce détail meneroit presentement trop loin ; & cela demande un traité à part : mais on ne peut du moins se dispenser de toucher icy les principales de ces manieres & de ces dispositions.

Je remarque donc trois con-
siderables manières d'étudier ou
de vacquer à la lecture, qu'il est
important de bien démêler aux
Solitaires, afin qu'après avoir co-
nu la fin de leurs études, ils puis-
sent faire un choix de la manie-
re d'étudier qui mene plus droit
à cete fin.

§. I.

*Trois manieres d'étudier ou de vac-
quer à la lecture.*

I.

DE ces trois manieres j'ape-
le la premiere superficiële,
la seconde solide, & la troisieme
profonde : l'une est imaginative :
l'autre intellectuële : la troisieme
affective.

Par la premiere, on ne fait
qu'effleurer ; on ne se sert que
de l'imagination ; & l'on ne tend
qu'à se charger la memoire de

3. part.
sect. 2.

faits, & à apprendre l'Histoire des opinions & des sentimens des homes, ou même des verités divines.

Par la 2^e. l'on s'applique & l'on voit : mais d'une application & d'une vûe intellectuêles : l'on s'éclaire ; mais d'une lumiere pure, tranquile & sûre : l'on penetre ; mais d'une penetration judicieuse ; l'on juge ; mais d'un jugement medité, concerté & solide.

Par la 3^e. l'on voit ; mais d'une vûe pratique : l'on s'éclaire ; mais d'une lumiere vive, affective, & pour ainsi dire, profonde, qui penetre jusques au cœur, & qui se rend aimable êle & tout ce qu'êle decouvre. L'on juge des sentimens, des verités, de toutes choses ; mais on se juge encore plus soi-même. L'on aperçoit son bien ; mais on le sent encore mieux ; & souvent même on le goûte plus qu'on ne le voit ; on l'aime plus qu'on ne le conoît.

La 1^{re}. n'est que pour les esprits superficiels ou vains, qui ne font de la lecture ou qu'un léger divertissement & un pur passe-tems : ou qu'un moïen de discourir de toutes choses à perte de vûë ; ou enfin qu'un vain titre d'érudition , & qu'un sujet d'ostentation.

La 2^e. est pour les esprits judicieux & solides , qui aiment mieux penser & mediter , que parler ; & qui préfèrent à une fote ostentation d'érudition , & à une vaine réputation de science, le plaisir de faire un bon usage de leur esprit , de chercher la verité , & de la rencontrer heureusement aprez leurs recherches.

La 3^e. est pour les ames pieuses , qui préfèrent la science du cœur non seulement aux sciences de memoire & d'imagination ; mais même aux sciences intellectuelles, quand êles ne sont que

216 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

speculatives : c'est enfin pour ceux qui aiment mieux goûter & sentir Dieu, que de le voir ; l'aimer ; que de le conôître.

Mais afin de développer plus nêtement la différence de ces trois manieres de lire, & de métre par-là, les Solitaires en état d'en faire un meilleur choix par raport à leur dessein ; voions encore les divers éfets qu'êles produisent dans les esprits.

§. I I.

Divers éfets de ces trois manieres de lire ou d'étudier.

L

Rien n'est plus aisè que de s'apercevoir des divers éfets que ces trois manieres produisent ou suposent dans les esprits. Ceux qui suivent la premiere, ont pour caracteres essentiels, la légereté d'esprit, & la vaine & ridicule demangeaison de

de parler de tout , & de faire parade d'érudition. Par l'une ils font mille extravagantes diversions dans la conversation : ils y rompent perpetuëlement en visière , & ils prennent & donent sans cesse le change. Par l'autre ils décident de tout , & prononcent d'un air de Docteur , sur tout ce qui tombe dans le discours : mais ils s'en acquitent d'une maniere si peu solide , si peu judicieuse , si superficiële , que dans la conversation , come dans la lecture , ils ne font qu'éfleurer & voltiger d'un sujet à un autre.

II.

De ce caractère sont encore ces grands causeurs qui ne finissent jamais , & qui tiennent éternellement le tapi. Deç que les ressorts de leur memoire sont une fois débandés par l'action de l'imagination , il faut qu'ils répandent necessairement tout ce

3. part.
sect. 2.

qu'êlé contient sur un sujet. Semblables à ces voiageurs incommodés qui ne terminent jamais leurs relations ennuyeuses, ces discoureurs de profession ne peuvent finir les fades récits des voïages qu'ils ont faits dans les livres : & come ils n'ont lû que pour parler & se répandre au dehors ; ils ne parlent guère que pour faire voir qu'ils ont lû.

III.

Il est vrai qu'il s'en trouve de ce caractère, qui sont beaucoup moins desagréables, & qui passent même pour divertissans. Pleins de ce feu d'imagination qui fait leur différence, ils ont le don de s'expliquer burlesquement, de peindre de vives images de tout ce qu'ils débitent, de briller come des éclairs dans une conversation, & de s'y soutenir dans un enjouement toujours égal. Cela plaît à la plûpart du monde : cela leur atire force ad-

mirateurs, & leur acquiert communément les qualités de bel esprit & de savant : car l'usage ordinaire, qui est le maître de ces beaux tîtres, veut qu'on les done à ceux qui ont le plus lû, ou du moins qui ont le plus retenu ; dont la tête est pleine d'un plus grand nombre de matériaux, & qui les débitent avec plus de facilité.

I V.

Mais pour discerner si ces personnes sont vraiment habiles, s'ils savent éfectivement ce qu'ils paroissent si bien savoir ; s'ils voient d'une vûë intellectuële, ou d'une vûë d'imagination, les verités qu'ils débitent si agréablement ; si êles sont dans leur esprit, ou seulement dans leur mémoire ; en un mot, s'ils en sont les vrais possesseurs, ou seulement les distributeurs ; on n'a qu'à les obliger de faire quelques réflexions sur ces verités : il ne faut

3. part.
2. sect.

que les tenter sur les conséquences, pour voir s'ils en aperçoivent les suites : il suffit enfin de leur faire quelque question qui en dépende : & l'on vera bien-tôt par le plus ou le moins de clarté, ou de nêteté de leur réponse, si ce sont de vrais ou de faux savans ; des esprits justes & solides, ou des imaginations vives & échauffées ; s'ils savent les verités qu'ils débitent pour les avoir méditées, ou simplement pour les avoir lûës ; en un mot, s'ils en ont la véritable possession, ou seulement le débit. Car il faut bien remarquer qu'il y a une extrême différence entre l'un & l'autre. Pour être en possession d'une verité, il faut être en pouvoir d'en user come d'une chose dont on a le domaine : je ne dis pas qu'il faille en être l'inventeur ; mais il faut du moins y avoir acquis, par sa méditation & ses réflexions, un tel droit, qu'on soit en

état d'en voir les suites & les conséquences, & d'en faire à propos les applications nécessaires: au lieu que pour n'avoir que le débit des vérités, il suffit d'avoir une mémoire assez fidèle pour les garder, & une imagination assez active pour les produire au besoin.

V.

Ceux qui suivent la seconde maniere d'étudier, sont beaucoup plus tranquilles dans la conversation; ils y ont même je ne sais quoi de froid & de sombre: ils écoutent beaucoup, parlent peu; & lorsqu'ils parlent, quoique ce soit sensément, ce n'est pas toujours hurlement pour l'expression: mais en récompense leur silence est judicieux; ce n'est pas un silence de foughe ou de pierre: il n'a rien de stupide: il est même éloquent; & l'on s'aperçoit au travers de ce qu'il a de plus sombre, un grand sens, beaucoup de pénétration, & un fonds

de solidité, qui souvent instruit plus que les paroles. Enfin ce sont des esprits qui, à l'imitation de l'Apôtre, aiment mieux ne dire que cinq paroles bien sensées & capables d'éclairer les autres, que d'en dire dix mille qui ne forment qu'un incompréhensible galimatias.

VI.

Ceux qui s'attachent à la troisième manière de lire ou d'étudier, sont encore beaucoup plus retenus, plus recueillis & plus réservés que les seconds. Ce sont de ces bienheureuses âmes qui d'un air toujours doux & modeste, contentes de ce qu'elles trouvent au dedans d'elles-mêmes, *regnum Dei intra vos est*, de peur de le perdre en se répandant au dehors, ou se produisant mal à propos, se disent sans cesse ce que se disoit autrefois un saint Prophète : *Mon secret est pour moi : Secretum meum mihi, secretum meum*

mih : Elles sont si pénétrées des caractères de cete loi d'amour ^{3. parts} _{sect. 2.} que Dieu a gravés dans leur cœur, dans le tems que leurs yeux étoient exterieurement frappés des caractères visibles de leurs lectures ; qu'èles n'ont plus d'attention que pour cete loi ; qu'èles n'entendent la plûpart de ce qui se dit dans la conversation, que comme si èles ne l'entendoient pas ; qu'on remarque dans leurs yeux mille absences d'esprit, jusques à ce qu'on leur parle de ce qu'èles aiment & de ce qui les touche ; & qu'enfin dez qu'on vient à s'entretenir, je ne dis pas de choses pernicieuses, mais même de bagatèles, on les voit rentrer en èles-mêmes avec ces paroles d'un autre Prophète : *Les libertins m'ont entretenu de fables ; mais, Seigneur, qu'èles sont différentes de vôtre loi !* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

*Quel usage on doit faire de ces trois
manieres de lire.*

I.

POUR peu qu'un Solitaire se souviene que la fin principale de son état est la conoissance de Dieu & de soi-même, l'amour de Dieu & la haine de soi-même, il n'hésitera pas longtemps sur la premiere maniere de s'apliquer à la lecture: il s'apercevra bien-tôt que loin d'être utile à son dessein, elle ne lui est pas moins opposée, que nous avons fait voir ailleurs qu'elle l'est à la justesse d'esprit. Rien n'est plus necessaire au dessein de la vie solitaire, que l'arêt de l'esprit, le recueillement interieur, & la réünion de toutes ses pensées sur un même objet: *unum est necessarium.* & rien cependant n'est plus contraire à ce recueille-

ment & à cet arêt , que le trop ^{3. part.}
 grand usage de l'imagination & ^{sect. 2.}
 de la memoire ; que de trop é-
 chauffer l'une , & de trop char-
 ger l'autre. Une imagination u-
 ne fois échauffée outre toutes
 choses : éle n'en voit presque nu-
 le dans son état naturel : éle les
 augmente ou les diminueë ; éle les
 guinde , ou les ravalles selon les
 divers interêts des passions qui
 l'agitent : éle entraîne l'esprit
 malgré lui dans tous ses égare-
 mens ; & éle lui fait faire bien des
 pas dont il a tout sujet de se re-
 pentir.

II.

Tout de même , une memoire trop chargée & trop instruite , fait une continuële violence à l'attention de l'esprit humain : il n'a qu'une capacité fort bornée de s'appliquer ; & une memoire trop savante ne la partage ou ne l'afoiblit pas simplement ; éle la dérobe presque toute en-

3. part.
sect. 2.

tiere par la multiplicité de ses images: coment pourroit-il donc en cet état, juger sainement de son objet, puisqu'il n'a pas même la liberté de s'y arrêter, ni de se fixer? Que de gens se trompent dans l'usage qu'ils font de leur memoire! & que c'est semer conter que de prétendre devenir home fort habile ou fort interieur en la cultivant avec excez! c'est nourrir dans son sein l'ennemi irréconciliable de la méditation, des réflexions & de l'application d'esprit. Que l'image d'un objet un peu différent de celui auquel on s'applique vienne à se presenter à l'esprit: n'est-il pas vrai qu'il n'en faut pas davantage pour le déconcerter, & pour lui faire même quelquefois quitter prise? le seul bourdonnement d'une mouche est capable de cet effet. A combien donc de dissipation n'est-on pas exposé, quand on a dans le cerveau une si prodigieu-

se quantité de traces d'objets différens, & des traces si liées les unes aux autres, qu'on n'en puisse exciter l'une sans en réveiller cent autres ? car c'est justement en cela que consiste la memoire. L'on voit bien qu'il n'est pas naturellement possible qu'un home en cet état puisse jouir d'un grand recüeillement, ni tenir longtemps la vüë de l'esprit uniquement atachée à un même objet. Le cours fortuit des esprits animaux sur les traces du cerveau, fait une continuële diversion dans les idées ; il done sans cesse le change à cet home, & lui fait voir malgré qu'il en ait, bien du païs, dans le tems qu'il voudroit être le plus tranquile & le plus arrêté. L'on voit donc bien qu'il n'est nulement à propos, quand on ne pense qu'à se faire l'esprit juste, & beaucoup moins quand on ne songe qu'à se faire le cœur droit & passioné pour Dieu, de

faire dans ses lectures beaucoup d'usage de son imagination & de sa memoire.

III.

Toute la question se réduit donc aux deux dernieres manieres de s'appliquer à la lecture. On se sentira sans doute assez porté à doner la préférence à la troisiéme maniere ; & il est peu de gens qui ne jugent qu'il est beaucoup plus avantageux à un Solitaire & plus utile à son dessein , de goûter dans la parole de Dieu combien le Seigneur est doux , de se nourrir de cete mâne celeste & de ce pain de vie ; de se laisser pénétrer le cœur des sentimens des Saints & de Jesus-Christ même ; & enfin de recevoir tranquillement les impressions de cete loi d'amour que Dieu a gravées dans toutes les pages de la sainte Ecriture ; que d'examiner spéculativement les atributs de la Divinité ; que de contempler

la hauteur de nos mysteres ; que ^{3. part.} de pénétrer la profondeur des ^{sect. 2.} sens cachés de l'Ecriture ; & que de rechercher l'intelligence des plus sublimes verités ; ce qui fait le caractere de la seconde maniere d'étudier.

I V.

Cependant ma pensée est qu'il faut dire en cete rencontre ce qu'une mere affligée , mais toujours tendre , dît autrefois sur un sujet bien différent : *qu'on ne le divise point : non dividatur.* Il ne faut point séparer ces deux manieres de s'appliquer à l'étude. Rien assurément n'est plus avantageux que la troisième : mais je suis persuadé que la seconde lui est absolument necessaire , & que sans elle , celle-ci demeurera sans effet : ou que ses effets ne seront ni solides ni de durée.

Il est vrai que la fin de la lecture à l'égard des Solitaires , n'est come nous l'avons déjà dit , que

230 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

que l'amour de Dieu : car enfin ce n'est que pour l'aimer plus parfaitement que l'on cherche à le conoître & à se conoître soi-même. Il est encore certain que l'exercice de la lecture ne doit tendre qu'à exciter, entretenir, augmenter & perfectioner la charité. Il est vrai enfin qu'on doit beaucoup plus y rechercher la chaleur que la lumiere, & à s'exciter le cœur, qu'à s'éclairer l'esprit.

V.

Mais apres tout il ne faut pas que la chaleur & les mouvemens du cœur soient destitués de lumiere ; où ils ne dureront pas. La lumiere est le moïen ordinaire d'entretenir la chaleur & les mouvemens ; & l'on doit attendre peu de fruit d'une lecture où il n'y aura eu que des mouvemens & de la chaleur sans lumiere. La lecture finie, la chaleur passera ; les mouvemens cess-

feront ; l'esprit & le cœur de-^{3. part.}
meureront également vuides ; &^{sect. 2.}
tout le reste de la conduite se
sentira de cete pauvreté : au lieu
que quand il y a eu de la lumie-
re , éle demeure lors même que
la chaleur & les mouvemens
sont passés ; & éle sert alors à
relever le cœur , & à soutenir
la conduite.

V I.

Ceux qui ont peu d'experien-
ce dans la vie spirituële , croient
comunément dans ces hureux
momens où la grace les touche
& les remuë agréablement , que
ces touches , ce plaisir & ces
mouvemens dureront toûjours ;
ils se figurent qu'ils se porte-
ront toûjours à Dieu avec une
égale ardeur ; qu'ils n'ont nul
besoin de lumiere pour se sou-
tenir ; qu'ils ne doivent cher-
cher dans leurs lectures , que
l'onction , & nulement la sien-
ce : enfin ils disent aussi-bien

232 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

qu'un Prophète, dans ce tems de leur abondance, qu'ils ne seront jamais ébranlés dans le bien : *non movebor in aeternum*. Mais cete ardeur vient-êlle à se refroidir, & ces mouvemens agréables à se ralentir, ou à cesser absolument : s'ils ne sont alors soutenus par la lumiere ; on les voit miserablement tomber dans le trouble, dans le desordre & dans le dernier abatement. Vous avez, Seigneur, détourné vos regards de dessus moi ; & je suis tombé dans le trouble. *Avertisti faciem tuam à me ; & factus sum conturbatus.*

VII.

Mais ce n'est pas là l'unique raison de ne pas séparer dans sa lecture, la lumiere d'avec la chaleur & le plaisir. Une des plus considerables est que Dieu est un bien qui merite d'être aimé par raison, par choix, & avec une entiere liberté : or ce n'est nule-ment l'aimer ainsi, que de ne se

porter vers lui que par l'instinct ^{3. part.}
 du plaisir, des sentimens & des ^{sect. 2.}
 touches actuelles : car il y a cete
 grande différence entre la lu-
 miere & le plaisir, que la lu-
 miere ne partageant point l'es-
 prit, éle ne fait nul éfort con-
 tre sa liberté : au lieu que le plai-
 sir & les autres sentimens étant
 de vraies modifications de l'es-
 prit, ils partagent necessaire-
 ment sa capacité, & diminuent
 toujours un peu de sa liberté.

Et ainsi afin que nôtre amour
 pour Dieu soit ferme & cons-
 tant, raisonnable & parfaitement
 libre, il ne faut pas séparer la
 lumiere du plaisir : Il faut au
 contraire que la lumiere comen-
 ce & que le plaisir acheve : il
 faut que la lumiere excite l'a-
 mour, & que le plaisir surnatu-
 rel l'accompagne, le soutiene &
 le défende contre les plaisirs des
 sens. En un mot, il faut ces deux
 choses pour nous sanctifier &

234 DE LA CONOISSANCE

3. part. nous conserver dans la charité ;
 sect. 2. lumieres & plaisirs. La lumiere
 nous montre ou il faut aler , & le
 plaisir nous fait aler.

VIII.

réveiller

Enfin c'est encore une raison
 de ne pas séparer la lumiere d'a-
 vec le plaisir dans l'exercice de
 la lecture ; que la lumiere sert
 non seulement à réveiller , à
 exciter & à rendre actuële la
 charité , lorsqu'èle est come as-
 soupie : mais qu'èle peut même
 l'augmenter indirectement.

1. Ele sert à la réveiller & à
 l'exciter : car il est vrai que lors-
 que l'amour n'est qu'habituel ,
 il dort en quelque façon : il est
 come assoupi & dans une espece
 de létargie : mais dès que la lu-
 miere lui découvre l'idée de son
 objet , èle le réveille , èle l'ex-
 cite , èle le rend agissant , & le
 fait ainsi passer de l'habitude à
 l'acte : car dès qu'on est une fois
 habituëlement disposé à aimer

un objet, c'est assez pour l'aimer ^{3. part.}
 actuellement, que l'idée s'en re- ^{scit. 2.}
 présente à l'esprit; & tout ce qui
 sert à la retracer, sert aussi à
 renouveler l'amour.

2. J'ajoute que la lumière sert
 même à augmenter indirecte-
 ment la charité: car, pour cela,
 il suffit qu'elle diminue la cupidi-
 té; puisque c'est une maxime de
 saint Augustin, que la charité
 ne manque pas de se fortifier &
 de s'augmenter, à proportion de
 l'affoiblissement & de la diminu-
 tion de la cupidité. Or la lumie-
 re des saintes Lectures sert infi-
 niment à diminuer la cupidité :
 elle découvre à l'esprit mille mo-
 tifs d'éviter les objets des pas-
 sions: elle lui fait voir l'extrême
 disproportion qui se trouve en-
 tre le tems & l'éternité; entre
 les biens de la vie présente &
 ceux de la vie future; entre les
 petits maux de notre pelerinage,
 & la gloire immense de nô-
 tre patrie.

236 DE LA CONOISSANCE

3- part.
sect. 2.

Ainsi la lumiere nous découvrant la vanité des plaisirs & des grandeurs de ce monde , éle nous en done du mépris ; nous faisant voir le déreglement & le ridicule des passions , aussi-bien que la laideur du vice ; éle nous en inspire l'honneur. De sorte que nôtre charité quoique foible , se trouvant soutenue par ces lumieres qui favorisent les mouvemens , éle est plus en état de vaincre & de sublister long-tems , qu'une charité plus grande , mais moins éclairée. Ces lumieres excitent les afections du cœur ; & les saintes afections afoiblissent la concupiscence , & affermissent l'ame dans l'amour du vrai bien.

Apliquons-nous donc dans nos lectures , à goûter ; mais appliquons-nous aussi à voir : excitons nôtre cœur aux saintes afections ; mais excitons aussi nôtre esprit aux salutaires découvertes. Nôtre but est d'aimer : la lumiere

n'y est pas moins nécessaire que le plaisir. Et ainsi pensons à nous éclairer autant qu'à savourer.

X.

Ce n'est pas la raison seule qui donne cete leçon : la foi ne nous l'enseigne pas moins netement : *Gustate & videte quoniam suavis est Dominus* : Goûtez & voiez combien le Seigneur est doux , nous dit un Prophète. Goûtez & savourez la douceur de la parole de Dieu : *gustate* : mais recherchez & découvrez-en les beautés : *videte*. Il est vrai que les ordonances du Seigneur, qui sont des émanations de sa justice, sont droites, & qu'èles répandent le plaisir & la joie dans le cœur : mais èles n'ont pas moins de lumieres, & ne sont pas moins propres à éclairer les yeux de l'esprit. *justitia Domini recta latificantes corda : praeceptum Domini lucidum illuminans oculos*. Goûtez & voiez. Il est doux de gouter : il est

238 DE LA CONOISSANCE

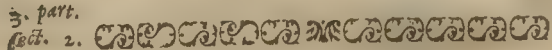
3. part.
sect. 2.

plus parfait de voir : le sûr & le solide en cete vie , est de goûter & de voir tout ensemble : ou de goûter en voiant , & de voir en goûtant.

Aïons donc soin , encore une fois , d'exercer nôtre cœur & nôtre goût dans la lecture ; mais n'en aïons pas moins d'exercer nôtre intelligence. Tout le malheur de l'home ne vient que de ce qu'il ne fait pas usage de ces deux puissances. *Utinam saperent & intelligerent* , disoit autrefois Moïse , plaignant les malheurs de sa nation. *Plût à Dieu qu'ils savourassent & qu'ils entendissent come il faut les choses de Dieu !* la lumiere & la délectation , ou l'onction de la grace , sont deux sœurs qui devroient être inséparables dans les saintes lectures. Elles sont faites l'une pour l'autre : elles se fortifient l'une l'autre , & se multiplient réciproquement : l'onction répand la lu-

miere & nous done l'intelligen- ^{3. par.}
 ce des saintes Ecritures : *Vnctio e-* ^{sect. 2.}
jus docet nos de omnibus : & la lu-
 miere des saintes Ecritures ex-
 cite à son tour ; l'onction & la
 chaleur. *Nonne cor nostrum ardens*
erat in nobis , dum loqueretur & ape-
riret scripturas ? Recherchons donc
 la lumiere & l'intelligence ; mais
 qu'êles soit affective : *intelligamus*
corde : excitons en nous les saintes
 affections ; mais qu'êles soient
 lumineuses : *diligamus ex toto in-*
tellectu. Si la lecture des Solitai-
 res a ces deux conditions , êle ne
 peut manquer des les conduire
 où ils tendent : je veux dire à
 la conoissance de Dieu & d'eux-
 mêmes : à l'amour de Dieu & à
 la haine d'eux-mêmes ; mais il
 est tems de traiter de l'exercice
 du travail des mains.





CHAPITRE II.

Du travail des mains & des exercices corporels.

ARTICLE I.

Leur raport avec la vie solitaire.

I.

IL faut avouer d'abord qu'à regarder la vie solitaire par raport à sa fin principale, tèle que nous l'avons représentée jusques icy, c'est-à-dire par raport à la conoissance de Dieu & de soi-même, par raport à ce recüeillement, à ce silence interieur, à cete conversation toute cachée & toute angelique, par raport à cete vie de l'esprit, à ce précieux loisir, à ce saint repos, à ce simple regard, à cete continuële application, à cete occupation de Dieu pure & continuë, sans

sans distraction d'esprit & sans ^{3. part.} partage de cœur ; il faut, dis-je ^{seff. 2.} avoüer de bone foi que les travaux & les exercices corporels ne paroîtront pas d'une fort grande utilité à cete vie ; & que loin de les y croire necessaires, il est à craindre qu'on ne les y juge fort nuisibles.

II.

Mais la vie solitaire a plus d'une fin. Come ceux qui s'y engagent y viennent ou chargés de crimes, ou avec l'innocence : éle est pour les uns un état de penitence ; & pour les autres un état d'épreuve & d'exercice : & sous l'un & l'autre de ces regards, on ne doit pas douter que les travaux & les macerations du cors ne lui soient utiles & même necessaires.

III.

Rien n'est plus essentiel que la penitence à un pecheur, qui pour se convertir se jete dans un

242 DE LA CONOISSANCE

3. part. Cloître. Toute conversion, si
 sect. 2. èle est veritable, doit être en-
 treprise dans l'esprit de peni-
 tence : mais il ne faut pas s'ima-
 giner qu'après sa conversion, on
 n'en ait plus besoin. Quand on a
 eu le malheur de perdre son inno-
 cence, & d'offenser Dieu mortê-
 lement ; la vie n'est pas trop lon-
 gue pour s'en punir. Et l'on doit
 encore moins se figurer que l'en-
 tiere conversion & le parfait re-
 nouvelement interieur soit l'ou-
 vrage d'un jour. Le Concile de
 Trente déclare qu'on n'y peut
 parvenir, même avec le secours
 des Sacremens, sans de violens
 gemissemens & de grands tra-
 vaux. *

• Ad
 quam no-
 vitatem
 & inte-
 gritatem
 etiam in
 Sacra-
 mento
 peniten-
 tiæ, sine
 magnis
 nostris
 fletibus
 ac labo-
 ribus,
 perveni-
 ri nequa-
 quam
 potest.

Il est vrai qu'en ces derniers
 siècles, où la discipline s'est beau-
 coup afoiblie, on ne fait pas
 long-tems attendre l'absolution à
 ceux qui marquent quelque re-
 pentir : mais ils ne doivent pas
 se flater que l'obligation à la

penitence finisse avec le Sacrement. Pour entrer dans cette pensée, il faudroit qu'un Solitaire fût dans une extrême ignorance de la pureté que sa profession exige. La penitence selon le dernier Concile general, & selon les Peres, est un long & laborieux batême: *Laboriosus baptizamus*. Quêles aparences donc qu'on en soit quitte pour s'être jeté aux piés d'un Prêtre, pour avoir produit quelques Actes intérieurs, souvent peu sûrs, & recité quelques prieres? Le peché, dit saint Augustin, ne peut pas selon les regles de la souveraine justice, demeurer impuni: * *Pec-* 3. part.
sect. 2.
catum impunitum esse non decet, non oportet, non est justum. Il faut donc necessairement, ou que nous le punissions nous-même, ou que Dieu le punisse. *Punier d. m est peccatum aut à te, aut à Deo*. Mais il y a entre ces deux partis cete remarquable différence, que si

* Serm.

20. de
ve f. 12.
ps. 90.

244 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

nous faisons par nous-mêmes la punition du peché, le peché sera puni seul, sans que nous en portions la peine : mais si nous n'avons pas assez de courage pour entreprendre cete punition; Dieu la fera lui-même, & punira tout ensemble le pecheur avec le peché. * *Si punitur à te : tunc punietur sine te : si verò à te non punitur : tecum punitur.* Rien donc n'est plus necessaire à un Solitaire criminel que la penitence.

* S. Aug.
Serm. 29.
Ps. 117.

I V.

Mais on doit prendre garde que la penitence ne réside pas simplement dans l'esprit: éle ne consiste pas en des idées : il faut que le cœur & le cors y aient part. La penitence est une espee de composé d'esprit & de cors. Son esprit est une sainte colere contre soi-même; & c'est ce que saint Augustin nous marque si bien par ces paroles. *Qu'est-ce que la penitence, qu'une*

véritable colere contre soi-même? un véritable ^{3. pare.}
penitent est un homme en colere contre ^{scd. 2.}

soi-même. *Quid est pœnitentia, nisi sua in seipsum iracundia? qui pœnititet, irascitur sibi.* Son cors consiste dans les fatigues & les macerations corporelles : & c'est ce que le même Pere désigne par ces coups si fréquens dont les penitens se frappent la poitrine.

Nam si non flicte fiat, unde est & pectoris tursio? quid feris si non irascis? * Voila proprement ce qui <sup>* S. Aug.
Serm. 19.
Ps. 50.</sup>

fait la perfection & l'achevement de la penitence. Cete disposition d'honneur pour l'injure d'un Dieu, & d'indignation contre le cœur qui en est la cause, fait l'esprit de la penitence : & les coups dont on se frappe en font le cors. Ces coups sans cet esprit, sont un cors sans ame : & cet esprit sans les coups, est une ame sans mouvement & sans action. Frappez donc vôtre poitrine : macerez vôtre cors, dit

saint Augustin ; mais fâchez-vous contre v^{otre} cœur , si vous voulez faire à Dieu une pleine satisfaction. *Quando ergo tundis pectus , iras caris cordi tuo , ut satisfacias Domino tuo.* Les Solitaires doivent encore retourner cete proposition , & se dire à eux-mêmes : fâchons-nous contre nôtre cœur ; mais frap^{ons}-nous la poitr^{ine} , & exerçons sur nôtre cors mille salutaires cruautés , pour satisfaire en quelque façon par-là , à nôtre souverain Seigneur.

V.

Ils doivent sur tout , se garder d'une illusion fort ordinaire en cete matiere. Bien des gens négligent absolument les travaux du cors , & n'ont que du mépris pour les macerations corporelles , sous le spécieux prétexte qu'êles ne s'exercent que sur le cors ; & que Dieu veut être adoré en esprit & en verité.

Mais il seroit aisé de revenir ^{3. part.} de cete illusion, si l'on vouloit ^{sect. 2.} faire réflexion que quoique ce soit le cors que l'on frappe & que l'on abat par les fatigues & les mortifications corporeles ; c'est néanmoins le cœur qui en est blessé ; c'est l'esprit seul qui le sent ; parce qu'il n'y a que l'esprit capable de sentir. Come dans le peché c'est l'esprit seul qui est coupable , quoique souvent le cors en soit l'ocasion & l'instrument ; ainsi dans les mortification qu'on apele corporeles, c'est l'esprit seul qu'on mortifie , & le cors n'en est qu'une ocasion toute pure.

N'est-ce pas visiblement la pensée de saint Augustin dans ce passage que je viens de rapporter : *Quando tundis pectus, irascaris cordi tuo, ut satisfacias Domino tuo?* Car pourquoi frappant sa poitrine témoigne-t-on par-là , qu'on se fâche contre son cœur ;

3. part.
sect. 2.

si c'est la poitrine & non pas le cœur qui en sent la douleur ? lorsqu'on se fâche & que l'on frappe en se fâchant ; il est visible qu'on ne prétend faire mal qu'à celui contre qui l'on se fâche : quoique ce ne soit pas toujours sur lui que les coups portent immédiatement. Ainsi quoiqu'un homme frappant son frère dans la colère, ne touche immédiatement que ses habits ; il est visible que ce n'est pas à ses habits : mais à son frère qu'il veut causer de la douleur. Puis donc que frappant vous-même sur votre cors , c'est selon saint Augustin , contre votre cœur que vous vous fâchez : il faut conclure que c'est uniquement ce cœur qui en reçoit la douleur : c'est uniquement votre esprit , votre ame , votre volonté : car c'est de ce cœur que saint Augustin parle , & non pas de ce morceau de chair qui est sous nos côtes.

L'on convient donc que Dieu ^{3. part.}
 veut être adoré & satisfait en ^{sect. 2.}
 esprit : mais on soutient que les
 mortifications qu'on apele cor-
 porêles, sont spirituêles ; & qu'
 ainsi êles honorent Dieu, & lui
 satisfont de la maniere qui lui est
 agréable.

Car il faut remarquer qu'il y
 a cete considerable différence en-
 tre les actions du cors qui ne
 sont que pures cérémonies, & cê-
 les qui sont mortifications ; que
 cêles-là peuvent ne point hono-
 rer Dieu, parce qu'il se peut fai-
 re que l'esprit n'y ait nule part :
 l'on peut, par exemple, se tenir
 dans une Eglise la tête nuë, le
 cors courbé, ou prosterné, flé-
 chir les genoux, & réciter des
 Pseaumes, tout cela par un dé-
 bandement de ressorts purement
 naturel, sans réflexion, sans a-
 tention, & sans que l'esprit y pre-
 ne part : & c'est sur cela que Je-
 sus-Christ reprochoit autrefois

250 DE LA CONNOISSANCE
3. part.
sect. 2. aux Juifs qu'ils ne l'honorioient
que du bout des lèvres , pendant
que leur cœur étoit dans un grand
éloignement de lui. Mais pour
les mortifications corporelles ,
pour les macérations & les mau-
vais traitemens que l'on fait à
son cors ; il est impossible , su-
posé l'étroite union que Dieu a
mise entre lui & l'esprit , que cet
esprit ne les sente pas , & qu'il
n'en reçoive pas l'impression &
la douleur ; & il est encore trez-
difficile que les sentant , & se les
causant librement ; il ne les ofre
pas à Dieu pour honorer sa justi-
ce.

VI.

L'unique sujet du peché ; dit-
on , est le cœur : c'est la volon-
té : & cependant l'on frappe le
cors qui en est à une distance in-
finie : qu'êles conduite !

Cela paroît spécieux : mais ce
n'est qu'une illusion toute pure.
Il est vrai que c'est mon cœur

ou ma volonté qui est l'unique ^{3. part.}
sujet du peché. Il est vrai que ^{sect. 2.}
c'est moi seul qui ai peché :
& que cependant je frappe mon
cors , qui est bien différent de
moi-même , & sans lequel abso-
lument je pourrois être : mais il
est vrai aussi que c'est moi qui
souffre lorsque je frappe mon cors.
Il est certain (& nule raison ne
peut m'en faire douter , parce
que j'en ai un sentiment tres-vif
& tres-intime) que *le moi* qui a
peché est le même qui endure &
qui sent la douleur , lorsque je
maltraite mon cors ; ce *moi* est
unique & absolument indivisi-
ble dans l'home ; & rien ne me
paroît plus constant que ce prin-
cipe de saint Augustin , que les
douleurs qu'on apele corporêles ,
sont douleurs de l'esprit , qu'il
souffre néanmoins à l'ocasion
d'un cors dans lequel il habite ,
& auquel il est uni : *Dolores qui*
dicuntur carnis , anima sunt in car-

3. part.
seff. 2.

ne ex carne. Et ainsi loin de mépriser les austérités, les fatigues & les mortifications corporelles come inutiles; je les estime au contraire, puisqu'elles me donent le moien de punir le *moi* pecheur, & le même *moi* qui est coupable.

VII.

Mais ce n'est pas assez dire : afin d'achever de faire voir la necessité des exercices du cors pour les Solitaires penitens ; il faut encore ajoûter que sans le cors & les exercices corporels, on seroit presque dans l'impossibilité de faire penitence.

Pour faire penitence, il faut s'affliger, il faut souffrir, se mal-traiter, punir le cœur coupable, le priver des plaisirs, lui faire sentir des douleurs, le penetrer d'amertumes & de sensations desagréables. Mais si l'on n'avoit point de cors, coment s'y prendroit-on pour se punir en toutes

ces diverses manieres ? le plaisir & la douleur n'étant que de ^{3. partie} ^{sect. 2.} pures modifications de mon ame : c'est-à-dire n'étant que mon ame même de tôle ou tôle façon. Si èle étoit separée de mon cors : je ne vois pas coment je m'y prendrois pour la priver d'un plaisir dans lequel èle seroit : ou pour lui causer une douleur qu'èle n'auroit pas. Le sentiment interieur que j'ai de moi-même, me convainc assez qu'il ne dépend nulement de moi de changer immédiatement mes manieres d'être & de me doner cêles qu'il me plaît : autrement, suivant mon penchant naturel, je ne m'en donerois jamais que d'agréables, & je n'en souffrirois jamais de fâcheuses. Mais Dieu m'aïant uni à un cors ; dès que je conois les loix qu'il a établies pour cete union, & que je sai à quels mouvemens de ce cors il a attaché le plaisir ou la douleur ;

rien ne m'est plus aisé que de me priver de l'un & de me causer l'autre, en excitant ou arrêtant ces mouvemens. Ainsi rien ne m'est plus facile que de me servir de mon cors, de ses travaux & de ses divers exercices, pour offrir tous les jours à Dieu mille diverses satisfactions, & faire une continuële penitence.

VIII.

Ce n'est pas simplement come un état de penitence ; c'est encore come un état d'épreuve & d'exercice que la profession Monastique demande les exercices corporels. Quelque innocent qu'on entre dans un Cloître, on y vient toûjours come dans un lieu d'exercice & d'épreuve ; on y doit paroître come un athlète dans un champ de bataille, où il faut combattre non seulement contre des ennemis invisibles ; mais aussi contre soi-même. C'est un état de violence où il faut

faire de continuel efforts pour ^{3. part.} plaire à Dieu par divers sacrifices ; pour meriter la gloire par des actions heroïques ; & pour emporter le Ciel par force , à l'imitation de Jesus-Christ qui n'a pû entrer dans sa gloire que par la violence des douleurs. *Nonne oportuit pati Christum , & ita intrare in gloriam suam ?* Mais si l'on n'avoit point de cors , quel sujet auroit-on d'exercice & d'épreuve ? car c'est dans le cors que l'ame est mise à l'épreuve ; & l'on ne voit pas qu'il lui ait été doné pour une fin plus considerable , que pour lui servir d'ocasion d'exercice par les divers sentimens qu'il lui cause malgré êle. Si l'on n'avoit point de cors , coment pouroit-on se sacrifier à Dieu par la privation du plaisir & par la tolerance de la douleur ? par quêles especes de souffrances pouroit-on meriter la gloire , & acheter la couronne ?

3. part.
sect. 2.

256 DE LA CONOISSANCE

par quèle violence pourroit-on emporter le Ciel ? par quels travaux & quèles amertumes imiter Jesus-Christ ? au lieu que dès qu'on a un cors, on se voit en état de remplir hureusement tous ces devoirs, & d'offrir tous les jours à Dieu mille divers sacrifices.

IX.

Les exercices corporels sont donc plus considerables, & nôtre cors lui-même est plus aimable que ne le croient comunément ceux mêmes qui font profession de pieté. Il est vrai qu'il est haïssable, en ce que c'est un cors de peché & de corruption ; en ce qu'il a mille fois servi à l'iniquité ; en ce que souvent il nous donne malgré nous, des sentimens qui nous portent au peché ; en ce que c'est une matiere dont les mouvemens sont dans une continuële révolte contre l'esprit. Et par cet endroit il merite d'être

traité sans miséricorde, & réduit, ^{3. part. sect. 2.} selon l'expression de l'Apôtre, dans une dure servitude. Mais aussi il est aimable par la multitude & la diversité des occasions qu'il nous donne tous les jours, de plaire à Dieu & de lui offrir des sacrifices: & en ce que nous pouvons à toute heure, le faire humblement servir à cete fin. Car par exemple la tentation d'un plaisir criminel s'élève-t-elle dans mon cœur? y a-t-il quelque danger que je n'y succombe? je n'ai qu'à frapper rudement mon cors par quelque endroit: & je suis sûr que je ne banirai pas simplement de mon cœur le plaisir criminel; mais aussi que j'aurai l'avantage d'offrir à Dieu le sacrifice d'une violente douleur: il n'y a pas un des organes des sens, que je ne puisse, si je le veux, faire servir à mille pareilles offres. Je n'ai qu'à exciter en eux des mouvemens contraires à leur

258 DE LA CONOISSANCE
3. part. constitution : & je suis sur qu'il
sect. 2. en reviendra à mon ame de trez-
desagréables sentimens , qui me
fourniront la matiere d'autant de
sacrifices.

X.

Il est donc vrai qu'à cet égard,
nôtre cors si haïssable par ail-
leurs , est parfaitement aimable ,
& nous doit être trez-cher. Mais
il faut avoïer aussi que ce n'est
que dans la vûë de ces bons ofi-
ces qu'il nous rend , & qu'afin
qu'il soit plus long-tems en état
de nous les rendre , qu'on peut
travailler à sa conservation. On
ne doit le regarder que come ces
animaux qu'on destinoit autrefois
pour le sacrifice : & qu'on ne nou-
rissoit que dans cete vûë. Tout
solitaire qui n'a point cete vûë
en conservant son cors , court ris-
que d'en faire un fort mauvais
usage , & d'en recevoir souvent
de funestes blessures.

Enfin le travail manuel & les macerations du cors ne sont pas simplement necessaires pour la punition des Solitaires criminels, & pour l'exercice & l'épreuve des inocens ; ils le sont aussi pour les préserver ou les guerir les uns & les autres du funeste mal de l'oisiveté, & pour remplir les vuides que la stupidité de quelques-uns & la necessité d'un honnête relâchement d'esprit pour les autres, introduit necessairement dans le cours de leur vie.

XII.

Car il faut l'avoüer de bonne foi ; quoique les Solitaires soient destinés par leur profession & leur état à une parfaite desoccupation & à une continuë contemplation & application d'esprit : il en est peu qui soient capables de soutenir long-tems l'attention que demandent les exercices de la psalmodie, de l'oraison, de la

3. part.
sect. 2.

lecture & de l'étude. L'esprit dans ses fonctions, dépend beaucoup des organes : & ces organes s'afoiblissent par une attention trop violente & de trop de durée. Il est vrai qu'ils s'afermissent peu-à-peu par le travail, & que les fibres du cerveau, au commencement si peu flexibles, acquierent par l'exercice, tant de facilité à se plier & replier ; que l'esprit se fait par-là, avec le tems, une merveilleuse habitude d'attention & d'aplication : mais avant que ces habitudes soient formées, il faut beaucoup de discretion pour ménager ces organes ; il faut leur doner du repos & le loisir de se délasser. Ils ne sont pas capables dans les comencemens, de soutenir si long-tems le cours des esprits qui servent à former les traces des objets. Il faut ou arrêter tout court ce torrent, ou faire diversion, en changeant d'objet ; ou causer révol-

sion en s'apliquant à quelque travail qui rapele les esprits en des parties du cors éloignées de la tête : & ce dernier moïen de délasser les organes , est le meilleur de tous : parce que le travail de lui-même n'engage point à une nouvêle aplication d'esprit ; & qu'il y a de plusieurs sortes de travaux qui ne demandent nule atention , & pour lesquels on n'a besoin que du simple débandement naturel des ressorts du cors.

XIII.

Come il n'y a donc guère de Solitaires , quelques studieux & quelques interieurs qu'ils soient, qui n'aient besoin de quelque petit délassement pendant la journée; & que d'ailleurs il s'en trouve même dont la stupidité naturelle introduisant encore de plus grands vuides dans leur vie, les exposeroit à une dangereuse oisiveté: rien n'a été ni plus judicieux, ni plus sage aux maîtres

262 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

de l'art, que de prescrire à tous les Solitaires en general, quelque tems pour le travail manuel; fauf à la prudence & au discernement des Superieurs, d'en accorder davantage à ceux qui en ont le plus de besoin; moins à ceux qui en ont moins; & d'en priver même tout-à-fait ceux qui ont assez de tête pour se passer de ce remede.

XIV.

Aussi voïons-nous que c'est ainsi qu'en ont usé ces maîtres de l'art & ceux qui ont écrit des regles pour les Solitaires.

Car premierement il est certain que dans le dessein qu'ils ont eu de remplir les vuides de la vie solitaire, & d'en banir l'oïfiveté, aiant à trouver un juste temperament entre ceux qui avoient assez de tête pour soutenir l'application à l'étude, & ceux qui en avoient peu; devant faire des loix generales pour les uns &

pour les autres : ils ne pouvoient ^{3. part.} agir plus judicieusement, que de ^{sect. 2.} partager les vuides de la vie solitaire à peu près également entre l'étude & le travail : & c'est précisément ce que l'on remarque dans presque toutes les regles Monastiques.

Cêle de saint Antoine , la premiere de toutes , ordonne qu'un Solitaire ait un soin continuel de trois choses : du travail des mains, de la méditation des psaumes & de la priere.

La regle de saint Cesaire veut que les Solitaires s'occupent de la lecture, depuis Prime jufques à Tierce, c'est-à-dire , pendant trois heures : & qu'ensuite ils travaillent à ce qui leur sera enjoint.

C'est à peu près le même reglement qu'on trouve dans la regle des saints Serapion, Paphnuce & Macaire.

Celui de la regle de saint Fer-

264 DE LA CONNOISSANCE

3. part.

2. sect.

Reg. c.

26.

reole est encore assez semblable. Que les Freres, dit-il, vaquent à la lecture jusques à Tierce ; & puisqu'ils travaillent.

Saint Colomban , dans sa regle, défend qu'un Religieux passe un jour seul sans jeûner , sans prier , sans travailler & sans lire.

Saint Isidore de Seville ordonne qu'en Eté, les Religieux travaillent depuis le matin jusques à Tierce ; qu'ils lisent depuis Tierce jusques à Sexte ; c'est-à-dire, trois heures : & qu'ils se reposent en méditant & réfléchissant sur leurs lectures , depuis Sexte jusqu'à None : c'est-à-dire trois autres heures. Et à l'égard des autres saisons, il veut qu'ils lisent depuis le matin jusqu'à Tierce : qu'ensuite ils travaillent jusqu'à None ; & qu'après-dîner ils recomencent de nouveau à s'ocuper à la lecture , au travail & à la méditation.

Reg. c. 7.

Saint

Saint Fructueux fait dans la ^{3. part.} ^{sect. 2.} regle , une hureuse distribution du tems entre la psalmodie, l'oraison, la lecture & le travail. On peut juger du reste par cet endroit. Qu'en Automne, dit-il , & en Hiver les jeunes Religieux s'appliquent à la lecture jusqu'à Tierce: qu'ensuite ils travaillent jusqu'à None ; si toutefois il y a quelque chose à faire : qu'après ^{Reg. c. 6.} None ils vaquent encore à la lecture jusques à la douzième heure ; & que depuis la douzième heure jusqu'au soir , ils méditent sur ce qu'ils auront lû.

Voici ce que porte la regle du Monastere de Tarnat. Il faut qu'en tout tems les Religieux emploient deux heures en des meditations ou lectures spirituelles (ce qu'ele porte si loin qu'ele n'en dispense pas ceux-mêmes qui étoient ocupés au labour & à cultiver la tère. *Binis & ipsi horis lectioni nihilominus vacaturi.*) En

3. part.
sect. 2.

Eté Matines & Prime étant dites, que tous travaillent à ce qui leur sera enjoint : qu'après Tierce ils retournent achever ce qu'ils avoient comencé : & que depuis Sexte jusqu'à None ils vaquent au recüeillement interieur & à la lecture.

Enfin rien n'est plus considerable , plus précis , ni plus discret sur cete matiere, que ce que porte la plus sainte & la plus étendue de toutes les regles. Car voici de quêle maniere le saint Patriarche des Moines d'Occident s'y explique. *L'oisiveté, dit-il, est l'ennemi de l'ame. C'est pourquoi les Freres doivent s'ocuper en certains tems au travail des mains ; & pendant certaines heures à de saintes lectures.* Ensuite il entremêle tellement l'étude avec le travail , dans les différentes saisons de l'année ; qu'il prescrit jusqu'à quatre heures de lecture en Hiver ; & qu'il veut , (aussi-bien que

plusieurs autres législateurs) qu'^{3. part.}
 on y emploie les Dimanches en-^{2. sect.}
 tiers.

En second lieu, il est encore constant que malgré ces réglemens généraux, ces saints législateurs ont eu dans ledétail, tous les égards possibles aux différentes dispositions des particuliers & à leurs divers degrés de force d'esprit & de cors, pour proportionner l'étude & le travail à la portée de chacun. Ainsi nonobstant le règlement general que S. Benoît a fait de s'occuper les Dimanches uniquement à l'étude ; le même Saint déclare que si quelqu'un est ou si paresseux, ou si stupide, qu'il ne veuille, ou qu'il ne puisse ni lire, ni méditer ; qu'on lui enjoigne quelque travail plutôt que de le laisser oisif. Et au contraire, à l'égard des foibles & des délicats, il veut qu'on se garde bien de les acabler ou de les rebuter d'un travail violent ;

5 part. & qu'on ne leur en done qu'
sect. 2. autant qu'il en faut pour leur
 faire éviter l'oisiveté.

L'on trouve à peu près, dans les autres législateurs, la même considération & les mêmes égards pour les différentes dispositions des particuliers: & ils ne conviennent pas moins dans cette sage condescendance pour les foibles, que dans les réglemens généraux qu'ils ont faits pour partager entre l'étude & le travail le tems de la vie des Solitaires: car il est vrai que leur consentement ne peut guère être plus unanime qu'il l'est à l'égard de ces deux exercices.



*De la nature & de l'étendue des
travaux & des exercices corporels
propres aux Solitaires.*

I.

J'E n'ai presque qu'une obser-
vation à faire sur ce Chapi-
tre : mais elle me paroît d'une
extrême consequence. Je n'en-
trerai point dans le détail des
travaux que l'on peut prescrire
aux Solitaires : come il y en a
d'une infinité d'especes , ce dé-
tail seroit infini : c'est d'ordi-
naire sur la situation & les be-
soins d'une maison, d'une part ;
& de l'autre , sur le tempera-
ment du gros d'une Comunauté
qu'un sage Superieur en doit dé-
cider : & les Solitaires doivent
d'eux-mêmes être disposés à re-
cevoir & executer avec une é-
gale soumission , tout ce qui leur
sera prescrit , sans écouter sur ce-

272. DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

la . ce que l'humeur, l'inclination naturelle, ou leur délicatesse pourroient leur suggerer.

I I.

Mais la plus importante précaution qui me paroisse devoir être observée sur la nature des travaux propres aux Solitaires ; est de ne leur en prescrire généralement que de moderés & de tranquilles ; & de leur interdire tous ceux où il y a trop de violence & d'agitation.

I I I.

Ce n'est ni par un goût qui me soit particulier, ni par une délicatesse qui me soit propre : c'est uniquement sur la vûë de la fin principale de la profession religieuse, que je juge ce temperament si nécessaire : car tout le monde fait que la fin d'une profession est come le niveau sur lequel on en doit regler tous les exercices.

I V.

3. part.
sect. 2.

La fin principale de la profession des Solitaires , est (come nous l'avons remarqué dès le commencement) la conoissance de Dieu & de soi-même : c'est une vie toute interieure ; un recüeillement d'esprit & de cœur ; un simple , tranquille & continuel regard sur la Divinité. Tout ce qui peut donc s'ajuster avec cette fin , peut être prescrit aux Solitaires. Et l'on doit au contraire leur interdire tout ce qui peut, je ne dis pas simplement les en éloigner ; mais même les en détourner , ou retarder leur progrès.

V.

Ce sont pourtant là les plus ordinaires éfets des travaux violens , & d'une trop grande agitation.

Pour conserver le recüeillement interieur , & la simple & tranquille presence de Dieu , il

247 DE LA CONOISSANCE

3. part. faut deux choses. 1°. *Estre bien*
 sect. 2. *maître des esprits* : car c'est des
 diverses déterminations de ce
 mouvement , que dépendent la
 diversité de nos idées ; & quel-
 que appliqué que l'on soit à un
 objet , dès que ce cours d'esprits
 vient à changer , il fait diver-
 sion dans les idées , & donc le
 change. 2°. *N'être pas exposé à un*
trop grand nombre de sensations vio-
lentes : come les sensations sont
 des manieres d'être de l'ame ,
 & qu'êles ne peuvent être en ê-
 le, sans qu'êles les aperçoivent
 immédiatement ; êles partagent
 sa capacité infiniment plus que
 les pures idées de la Divinité ,
 qui ne la modifient pas. Et ainsi
 si ces sensations sont vives &
 frequentes , êles ne peuvent man-
 quer de dissiper nos idées , de
 les confondre , & de les éclipser
 même absolument.

VI.

Mais quel est l'êfet le plus

ordinaire des travaux violens ? ^{3. part.}
 ne demandent-ils pas pour leur ^{sect. 2.}
 execution, grande affluence d'es-
 prits, & beaucoup de rapidité
 dans leur mouvement ? la pre-
 miere peut-êlé subsister sans
 quelque épuisement de cerveau;
 & la seconde sans quelque em-
 portement dans les esprits ? &
 conçoit-on que l'ame en cete
 conjoncture, soit assez maîtres-
 se du peu d'esprits qui restent
 dans le cerveau pour les empê-
 cher, je ne dis pas simplement
 de suivre le torent comun ; mais
 même de s'agiter en mille ma-
 nieres bizarres ? & comprend-on
 enfin qu'en cet état d'agitation
 & de trouble dans lequel ils
 sont, l'ame en puisse assez dis-
 poser pour les obliger à aller re-
 tracer tranquillement les caracte-
 res des idées spirituelles ausquê-
 les êlé voudroit s'apliquer ?

V I I.

N'est-ce pas encore l'êfet or-

3. part. dinaire des travaux violens ;
 sect. 2. d'exciter un grand nombre de
 vives & violentes sensations ? le
 nombre & la diversité des é-
 forts qu'ils demandent , peuvent-
 ils subsister , sans que l'ame en
 ressent les impressions ? car elle
 reçoit nécessairement le contre-
 coup de tout ce qui se passe dans
 le cors ; sur tout lorsque ce qui
 s'y passe est un peu violent. Qu'-
 on nous dise donc encore une
 fois , si l'ame ainsi partagée &
 come acablée sous le poids de
 ces sensations , sans conter cê-
 les qui lui viennent par les yeux
 & par les oreilles ; si l'ame, dis-
 je, en cet état est bien disposée
 à méditer les perfections divi-
 nes ; à demeurer dans un regard
 pur & tranquille sur la Divinité ;
 & à conserver enfin le recueille-
 ment interieur ? car le propre
 des sensations violentes n'est pas
 simplement de frapper vivement
 l'ame & de partager sa capaci-

té ; c'est aussi de lui faire violence ; de l'entraîner hors de chez elle ; & de la répandre ou dans les objets de dehors , ou du moins dans les diverses parties de son cors.

VIII.

L'expérience est en cela parfaitement d'accord avec la raison ; & il est peu de gens , de ceux qui se sont mis en état de la faire , qui n'aient éprouvé qu'un travail violent , distrait & dissipe , épuise & apesantit l'esprit dans ses fonctions. Le mal est que ces fâcheux effets ne durent pas simplement autant que le travail : ils continuent même assez long-tems après qu'il a cessé ; sur tout dans les jeunes gens qui ont encore peu d'habitude au recueillement intérieur. Et lorsqu'au sortir d'un pareil travail , on est obligé de se rendre à l'Eglise pour chanter les loüanges de Dieu ; il en est peu qui ne

278 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

s'aperçoivent que le cors fatigué & apesanti, apesantit l'ame ; & que les impressions qui restent des mouvemens qui viennent de se passer, & des objets têrestres & sensibles qu'on vient de quitter, ne produisent que des pensées de même nature, c'est-à-dire, tumultueuses, sensibles & têrestres.

IX.

On a beau dire que ce desordre ne vient que de ce qu'on ne s'applique pas assez pendant le travail, & de ce qu'on ne travaille pas avec esprit interieur : les mouvemens de la machine, sur tout, lors qu'ils sont un peu violens, emportent bien-tôt l'esprit, & l'appliquent souvent si stupidement à leur objet, qu'on voit bon nombre de Solitaires dont les pensées ne s'élèvent pas au dessus de leur bêche, & qui après avoir comencé par l'esprit, finissent par la chair. Cela peut

avoir quelques exceptions , sur ^{3. par. 1}
 tout dans les perſones agueries ^{ſect. 2.}
 dans la vie ſpirituële : mais je
 parle ici du comun des Solitai-
 res : on ne peut raifonablement
 contester que les choſes ne ſe paſ-
 ſent ainſi , du moins à l'égard des
 jeunes gens ; & ce n'eſt pas aſſez
 conôître l'étoite liaiſon de l'eſ-
 prit avec le cors , que d'en juger
 autrement.

X.

Je voudrois donc ne preſcri-
 re aux Solitaires que des travaux
 tranquilles , moderés & peu ca-
 pables de les dérober à eux-mê-
 mes , & de leur faire perdre le
 recüeillement interieur. Le tra-
 vail pour être utile à l'eſprit ,
 doit lui-même être animé & ſpi-
 ritualisé. Il faut que l'eſprit ex-
 cite , regle & modere les mouve-
 mens du cors ; & non pas que les
 mouvemens du cors échaufent
 & agitent , troublent & empor-
 tent l'eſprit : autrement le tra-

3. part.
Sect. 2.

vail des Solitaires ne se dingue-
ra point de ce travail stupide &
brutal du comun des vigneron
& des laboureurs, qui s'élèvent
si peu au dessus des mouvemens
de la machine ; que souvent ils
ne savent pas à la fin de la jour-
née, s'ils ont même pensé à quel-
que chose, pendant tout leur tra-
vail.

XI.

Je voudrois que pendant le
travail, les Solitaires se dissent
de tems en tems à eux-mêmes
ce que saint Bernard disoit au-
trefois à ses Religieux : *Elevons*
nos cœurs au Ciel : élevons en même
tems, les cœurs & les mains. Leve-
mus igitur, fratres mei, levemus in
cælum corda cum manibus. Je vou-
drois que pendant cet exercice,
on leur répétât quelquefois cete
parole de l'Apôtre : *Recherchez*
les choses celestes: n'aïez de goût que
pour les choses du Ciel, & non pour
cèles de la tère : Quæ sursum sunt

ſapite : non quæ ſuper terram. Car ^{3. part.}
 l'experience, dit ſaint Bernard, ^{ſect. 2.}
 fait voir que ce n'eſt que par de
 ſemblables efforts qu'on peut é-
 lever des cœurs que la corruption
 d'un cors mortel apesantit ſans
 ceſſe ; & que le ſéjour dans les
 choſes tèreſtres altere continuê-
 lement. *Quantis conatibus corda*
levare neceſſe eſt, quæ quidem &
corruptio corporis aggravat, & ter-
rena habitatio deprimit ?

Serm. 5.
 de Aſ-
 cenſion.

XII.

On dira qu'une des fins du
 travail eſt la penitence ; & qu'
 ainſi il doit être rude & vio-
 lent. Il eſt ſans contredit , que
 la penitence eſt une des fins du
 travail : mais on doit prendre
 garde que l'eſſentiel de la peni-
 tence conſiſte plus dans les diſ-
 poſitions de l'eſprit , que dans les
 mouvemens du cors : ceux-ci ne
 ſont , pour ainſi dire , que le cors
 de la penitence , & cêles-là en
 ſont l'ame : & ainſi ceux-ci ſans

282 DE LA CONNOISSANCE
3. part.
sect. 2. cêles-là, ne font qu'un cors sans
ame.

Mais come ce cors sans l'ame, n'est bon à rien ; & qu'au contraire l'ame seule pouroit toujours être utile , & tenir lieu de penitence : les Solitaires doivent beaucoup prendre garde de perdre l'esprit de la penitence , à force d'en vouloir conserver le cors ; ou de lui doner du cors, aux dépens de l'esprit : car c'est ce qui arive inmanablement à ceux qui s'abandonant au mouvement des esprits animaux , toujours violens & fougueux dans la jeunesse , suivent à l'aveugle les révolutions de la machine qu'ils font jouër. Ils travaillent beaucoup , & ne font rien : ils se tuent de penitence , & ne font point de penitence ; parce qu'ils s'atachent au cors qui tuë , & négligent l'esprit, qui seul vivifie.

Pour éviter donc cet écüeil ; rien n'est plus à propos que d'éviter les travaux excessifs & violens ; que de n'en prendre que de modérés , & de s'y apliquer avec assez de moderation & de retenüe , pour conserver toujours la presence de Dieu , l'attention sur soi-même , & les dispositions d'humiliation , de gémissement & de componction qui font l'esprit de la penitence. Mais come ceci regarde l'usage qu'on doit faire des travaux ; il faut réserver à en parler exprés dans un moment.

XIV.

J'ajouterais seulement ici que de tous les exercices corporels , je n'en fai point de plus propres à abatre le cors , à mortifier les sens , à banir les idées fâcheuses dans les momens de tentation , à remplir le devoir de la penitence , à en conserver également

284 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

l'esprit & le cors, & à prévenir les abus que l'on fait des travaux manuels pour oublier Dieu & se perdre soi-même de vûë, que certaines austérités & macérations corporêles trez-vives, mais secretes, qui sont en usage dans les Cloîtres.

XV.

Par exemple, qu'un home porte sur ses reins une ceinture de fer armée de pointes : peut-il la soutenir quelques jours, 1°. sans que son cors en souffre de l'abattement ? & 2°. sans que ses sens & sa délicatesse en soit mortifiée ? 3°. Si quelques idées importunes lui causent alors quelque tentation, ne lui est-il pas aisé de s'en afranchir, en s'appliquant vivement les pointes de cete ceinture ? cete vive application ne fera-t-êl pas naturellement révulsion dans les esprits qui retracent ces funestes idées ? cete révulsion ne fera-t-êl pas

diversion dans les idées ? & ce ^{3. part.} changement ne fera-t-il pas é- ^{sect. 2.}vanouir la tentation ? 4°. N'est-ce pas une bone penitence que de n'être pas un seul moment dans la journée sans ressentir quelque douleur plus ou moins vive ? & 5°. n'est-ce pas en conserver également l'esprit & le cors, que d'être si souvent averti par cete douleur même, de l'offrir à Dieu, pour satisfaire à sa justice, pour l'amour de laquelle on s'est volontairement chargé de cet instrument ? 6°. Enfin cet exercice a de plus cet avantage sur les travaux manuels, que ne demandant ni diversité d'objets & de mouvemens ; ni variété de sensations ; tout se passant dans la simplicité & dans l'obscurité, en secret & sous les yeux de Dieu seul ; loin d'être propre à nous dissiper, à nous tirer de chez nous, & à nous répandre au dehors ; rien au con-

3. part.
sect. 2.

traire n'est plus propre à nous retirer des objets sensibles & flatteurs ; à nous faire rentrer chez nous ; & à nous apliquer à Dieu à qui nous ofrons ce continuel sacrifice de douleur : en un mot, cete douleur est assez vive pour tenir lieu de penitence, & assez simple & tranquille pour ne pas dissiper ; sans conter qu'êlé est assez secrete & assez cachée pour n'exposer pas à la vanité ; autre avantage qui rend encore cet exercice de beaucoup superieur aux travaux exterieurs & publics.

XVI.

On opose que ces austerités ne sont point dans la Regle de saint Benoît.

Mais 1^o. quand cela feroit : qu'est-ce que cela fait pour les Solitaires qui n'ont point fait profession de cete Regle ? Est-ce qu'il n'y a point au monde , ou qu'il ne peut y avoir d'autres

Solitaires que les Benedictins ? 3. par. sect. 2.

2°. A se retrancher même aux Benedictins, est-ce que la Regle de saint Benoît est come l'Apocalypse ? n'est-il point permis d'y rien ajoûter ? est-il défendu de faire plus de bien que ce qu'êlé en prescrit ? D'où vient donc que son Auteur déclare qu'il ne la done que come une ébauche de perfection ; & qu'il laisse la liberté d'aler plus loin, à ceux qui en auront le mouvement ? *Ceterum ad perfectionem qui tendit, &c.*

3°. Quand il n'y auroit que ces dernieres paroles, êles devroient sufire pour faire voir qu'il est faux que ces austerités ne soient point de la Regle : car il est visible que saint Benoît a prétendu autoriser par-là toutes les saintes pratiques des Peres du desert.

4°. Mais il y a encore quelque chose de plus formel ; &

3. part.
sect. 2.

l'on ne peut raisonablement douter que par le reglement que le Saint a fait de châtier son cors ; *corpus castigare* , il n'ait compris toutes les especes d'austerités.

5°. Enfin les Benedictins même (quand on voudroit ne parler que d'eux) tiennent ces exercices par une tradition constante de presque tout ce qu'il y a eu de grands homes dans leur Ordre , sans en excepter saint Benoît. Car que fît-il un jour se voïant vivement pressé d'une tentation ? Il étoit en pleine campagne : nul exercice de Communauté ne le retenoit. Il lui étoit aisé de metre en usage le travail des mains , qu'on regarde come le grand remede des tentations. Il pouvoit faire des corbeilles , ou bêcher la tête. Non : nul de ces remedes ne lui parut suffisant pour son mal. Il n'en trouva point de plus prompt ; ni de plus sûr , que de se rouler nud

sur les épines, jusqu'à ce qu'il ^{3. part.} eût fait sur son cors, un assez ^{sect. 2.} grand nombre d'ouvertures, pour en faire fortir avec son sang, le plaisir impur qui le tenoit. Or il est visible que se rouler nud sur les épines, ou les faire rouler sur son cors par une ceinture de fer, ou par une discipline armée de pointes, c'est assez la même chose.

ARTICLE III.

De la fin des travaux & des exercices corporels.

I.

LEs travaux & les exercices corporels sont visiblement susceptibles de plusieurs fins toutes légitimes ; mais qu'elles que soient celles qu'un Solitaire se prescrit ; elles doivent nécessairement être subordonnées à la fin principale de sa profession : je veux dire à la connoissance de

3. part.
sect. 2.

Dieu & de soi-même ; & il n'y auroit rien de moins raisonnable ; ni de plus opposé à l'esprit de cete profession , que de n'user de ces exercices que pour se dissiper , se distraire de la présence de Dieu , & se perdre soi-même de vûë.

II.

C'est cependant ce que font la plûpart des Solitaires ; souvent même sans le savoir , & sans y faire réflexion. On n'a garde , en allant au travail , de se proposer de perdre Dieu de vûë , ou de se fuir soi-même. On regarde même cet exercice come un de ceux que l'obeissance prescrit ; mais on croit s'en acquiter suffisamment, en executant & finissant l'ouvrage imposé : & come pour cela , il ne faut que quelques mouvemens du cors , & souvent même qu'un débandement de ressorts assez naturel ; on ne se met en peine que de les faire jouër , & on laisse aler cependant

dant l'esprit où il lui plaît : c'est-
à-dire , hors de lui-même , & 3. par
sect. 2.
loin de Dieu : on oublie & les
fins particulieres du travail , &
la fin generale de la profession.
Fatigué des exercices sombres ,
unis & tranquilles de la cêlule ,
on se répand avec plaisir dans la
varieté & la vivacité des mouve-
mens du cors. Soulagé du poids
insupportable de la vûe de soi-mê-
me , & de la sévere présence d'un
Dieu ; on ne prend les heures que
pour des momens dans cet exer-
cice : on ne le quite qu'à regret ;
& enfin forcé d'en abandonner la
réalité , on en remporte dans sa
cêlule les plus divertissantes ima-
ges , que les uns entretiennent aussi
long-tems qu'ils peuvent ; & que
les autres ont bien de la peine à
chasser. Ce ne sont point ici des
jugemens téméraires , ou de vai-
nes conjectures ; ce sont des foi-
bleses ordinaires dans les ob-
servances les plus régulières ; &

que l'on a apprises de l'aveu ingenu de plusieurs Solitaires qui passoient pour des modeles de régularité.

III.

Que ceux donc qui aspirent tout de bon à la vie de l'esprit, & à devenir homes interieurs, comprennent une bone fois que le travail d'ailleurs si édifiant & si saintement institué, ne leur deviendra à cause de leur corruption naturêle, qu'un sujet de dissipation & d'atiedissement, & qu'une ocaſion d'oubli de Dieu & de ſoi-même; s'ils ne font de continuels éforts pour le rapporter à la fin principale de leur profession; & s'ils n'y aportent d'autant plus de vigilance & d'attention ſur eux-mêmes, que cet exercice, tout inocent qu'il paroisse, est plus propre à les tirer de chez eux, & à les répandre au dehors.

Cependant come à l'égard de bien des gens, il faudroit peut-être trop de contention pour rapporter ainsi à la conoissance de Dieu & de soi-même, un exercice dont les mouvemens sont si dissipans; ils doivent du moins le rapporter à ses fins particulieres: come *la penitence, le sacrifice de son cors, l'emploi du tems, la fuite de l'oïveté*: mais en même tems ils doivent toujours se souvenir que quelque violente que soit l'agitation du cors que l'on se donne; il n'y a ni penitence, ni sacrifice, sans les dispositions d'esprit & de cœur, qui en sont come l'ame: je veux dire sans humilité, sans componction, sans douleur, & sans amour; come aussi il n'y a ni emploi du tems, ni fuite d'oïveté; sans application interieure, sans présence de Dieu, sans vigilance, & sans attention sur soi-même: Dés qu'on perd

294 DE LA CONOISSANCE

3. part. ces dispositions, on est oisif, &
lett. 2. l'on perd le tems; fît-on seul tous
les ouvrages d'une Comunauté,
& dût-on s'agiter jusqu'à fuer
le sang & l'eau. Mais ces dispo-
sitions meritent bien un Chapi-
tre exprez.

ARTICLE IV.

*De la maniere & des dispositions avec
lesquelles on doit vacquer au travail.*

I.

Toute cete matiere est si
liée, qu'il est mal aisé de
ne passer pas insensiblement d'un
Chapitre à un autre : & ainsi
nous avons déjà marqué imper-
ceptiblement les plus considera-
bles de ces dispositions : savoir,
*la vigilance, l'attention sur soi-mé-
me, l'aplication interieure, & la
présence de Dieu* : mais come il
faut tomber d'accord que ces dis-
positions sont difficiles à conser-
ver au milieu des mouvemens

de la machine ; il faut y en ajout^{3. part.}
 ter quelques autres qui puissent ^{scit. 2.}
 leur servir d'apui & come de
 sauvegarde.

II.

Je n'en fai point qui soit plus
 marquée à ce caractère , que cê-
 le de *posseder son ame* , & d'être
 tellement maître de ses mouve-
 mens, qu'il n'en échape aucun
 sans l'ordre & sans l'aveu de la
 raison ; mais cete disposition en
 demande encore plusieurs autres
 subalternes.

III.

Et ainsi ma pensée est, que co-
 me on ne doit prescrire aux So-
 litaires nul travail violent , ex-
 cessif, ou trop remuant ; les So-
 litaires doivent aussi prendre soin
 de banir de cet exercice tout em-
 pressement , toute passion , tout
 desir inquiet de réussir , ou de ve-
 nir à bout d'une certaine tâche ;
 en un mot, toute ardeur excessi-
 ve : car outre que ces dispositions

3. part.
sect. 2.

ne tendent qu'à faire sortir une ame hors d'ele-même ; c'est le plus souvent l'avarice , la vaine gloire , ou une fote complaisance qui sont les motifs de cet empressement & de cete ferveur ; & cela est sur tout à craindre ; lorsqu'on travaille à la vûe d'un Superieur & d'une Comunauté.

I V.

Certainement on s'y trompe fort ; & il arive souvent que l'on prend pour ferveur d'esprit , & pour ardeur d'amour de Dieu , ce qui n'est qu'un pur éfet ou d'inquietude & de passion violente , ou d'un feu d'imagination , ou même qu'un pur débandement naturel des ressorts d'une machine bien montée. Il est bon , il est édifiant dans une Comunauté , d'être ponctuel aux exercices , de s'y rendre des premiers ; & si ce sont exercices de cors , il est bon d'y apporter de l'activité , du courage & de la

ferveur : mais il est encore plus ^{3. part.}
 important d'y observer l'assiete ^{señ.}
 de l'esprit, & de prendre garde
 que ces exercices au lieu de lui
 profiter, ne lui nuisent, en l'a-
 musant & le détournant de l'a-
 plication à Dieu, & de l'atention
 sur lui-même : car il est surpre-
 nant à combien peu de frais l'es-
 prit se divertit & se dissipe : il ne
 faut rien pour l'amuser. Ballier
 & netoier un Cloître n'est pas u-
 ne ocupation de soi fort agréa-
 ble, ni fort divertissante : cepen-
 dant un Solitaire n'en aiant point
 d'autre, s'en fera, je ne dis pas
 simplement un plaisir ; mais quel-
 quefois même un objet de pas-
 sion, come d'avarice, de vanité,
 de complaisance, capable de lui
 faire passer agréablement une
 partie de la journée : parce qu'il
 le décharge du poids insupporta-
 ble d'une aplication serieuse, &
 lui dérobe la chagrinante vûë de
 lui-même, qui lui seroit inévita-

C'est pour cela que dans la distribution que l'on fait des travaux aux Solitaires, je ne croirois pas qu'il fût à propos de leur prescrire de tâche, ni de fin passagere: car alors il est aisé qu'on se fasse un point d'honneur d'en venir à bout, & en peu de tems: ce qui produit souvent sans qu'on s'en aperçoive cete agitation, qui fait sortir l'esprit hors de lui-même; & ces mouvemens violens que l'on prend pour une sainte ferveur. Je voudrois donc leur dire, en leur assignant un travail: faites-en ce que vous pouvez; le reste demeurera: on ne conte point sur vôtre travail: on n'attend point apres; on s'en passeroit bien: pensez seulement à conserver le recûeillement interieur; & songez moins à beaucoup travailler, qu'à bien travailler: je veux dire à spiritualiser vôtre

travail par des dispositions d'esprit toutes chrétiennes. En un mot, j'aimerois mieux qu'un Solitaire ne bêchât que six piés de tère en tout un jour, pourvû qu'il le fît dans ces dispositions, que de lui en voir bêcher sans èles, un arpent.

VI.

Ce n'est ni de l'étenduë, ni de la violence du travail, qu'on doit juger de son prix, ou du merite de celui qui travaille; mais de la maniere & de l'esprit dont il s'y ocupe. *Lequel est meilleur Religieux, de celui qui pendant le travail s'est beaucoup humilié & recueilli: ou de celui qui s'est bien fatigué? n'est-ce pas celui qui a pris le parti de l'humiliation, & du recueillement?* * dit saint Bernard?

VII.

Voila ce qui me paroît de plus important sur les dispositions avec lesquelles on doit vaquer au travail. J'ai traité jusques ici,

3. part.
sect. 2.

* Quis
vero me-
lior, hu-
milior
an fati-
gator?
an non is
qui à
Domino
didicit
mitis esse
& humi-
lis corde;
qui &
cum Ma-
ria opti-
mā par-
tem ele-
git, quæ
non au-
feretur ab
eo?

3. part.
sect. 2.

assez amplement de cet exercice & de celui de l'étude : j'ai dit ce que je pensois de leur utilité & de leur nécessité, de leur étendue & de leurs bornes ; & enfin de l'usage qu'on en doit faire dans la vie solitaire. Que si après cela , on me presse de dire auquel de ces deux exercices je juge que la préférence soit dûe dans la profession Monastique : je me contenterai d'aléguer pour réponse, les avantages que l'étude me paroît avoir au dessus du travail ; & puis je laisserai la décision de la question à ceux qui me la proposent.

ARTICLE V.

*Avantages de l'étude au dessus du
travail manuel dans la profession
Monastique.*

POur faire voir d'un coup d'œil les avantages de l'étude au dessus du travail manuel

dans la vie solitaire ; il ne faut que
 justifier la verité de ces trois pro-
 positions. 1°. Que le travail ma-
 nuel n'a nules utilités considera-
 bles dans cete vie , qui ne con-
 viennent à l'étude ; & qu'êlé ne
 possède même beaucoup plus
 parfaitement. 2°. Que l'étude n'a
 nul des défauts & des inconve-
 niens ausquels le travail est sujet.
 3°. Que l'étude même incompa-
 rablement plus droit que le tra-
 vail , aux fins principales de la
 vie solitaire. Or c'est ce qu'il est
 aisé de justifier.

3. part.
 2. sect.

§. I.

*Que le travail n'a nules utilités con-
 siderables dans la vie solitaire ,
 qui ne conviennent plus parfaite-
 ment à l'étude.*

I.

Les plus considerables utilités
 du travail manuel sont 1°. De
 mortifier & d'abatre le cors.

5^e part.
sect. 2.

2°. De fournir des moïens de penitence. 3°. D'humilier l'esprit. 4°. D'amortir les passions, & de banir les tentations. 5°. De chasser l'oïveté : mais qu'est-ce que l'étude ne fait pas de tout cela, & qu'èlè ne fait pas incomparablement mieux que le travail ?

II.

Et 1°. Quel exercice est plus capable de mortifier & d'abatre le cors, que l'étude & qu'une vie de cabinet, toute de réflexions & de méditations ? Il est vrai que ceux qui ne l'ont pas éprouvée ne la regardent d'ordinaire que come une vie aisée & comode, molle & sensuële ; & même en quelque façon oïfve ; parce qu'ils ne la considerent que par les dehors : mais ceux qui en ont l'usage en jugent bien autrement. Les abatemens, les lassitudes, les épuisemens qu'ils y éprouvent ; la paleur de leur visage, & le

MODE SOI-MEME. 303
desechement de tout leur cors, ^{3. part.}
leur disent & leur prouvent mē- ^{sect. 2.}
me d'une maniere assez sensible,
que cet exercice abat & mortifi-
fie le cors. Mais la comparaison
que l'on peut faire de ceux qui
cultivent l'étude avec ceux qui
donent trois ou quatre heures
par jour au travail ; acheve de
justifier que cēle-là mine le cors
& la santé bien autrement que
celui-ci : il ne faut que jeter les
yeux sur une Communauté de So-
litaires pour s'apercevoir de l'ex-
trême différence qu'il y a de la
santé des uns à cēle des autres ;
& pour voir que l'embonpoint
des travailleurs est bien autre
que celui des étudiants.

Et certes il ne faut qu'un peu
de conoissance de ce qui se passe
dans le cors humain , pendant
ces deux exercices , pour juger
aisément que cela doit être ainsi.

III.

L'exercice du cors , quand il

3. part.
sect.

n'est pas outré, & qu'il n'est que de trois ou quatre heures par jour, & encore interrompues ; loin de causer quelque épuisement considerable d'esprits, ou quelque dérangement dans les parties solides, ce qui produit la maigreur ; n'est guères propre qu'à former de nouveaux esprits, & qu'à affermir les parties solides : parce que cete mediocre agitation donant lieu d'une part aux humeurs les plus grossieres de s'échaper ; & facilitant de l'autre la digestion & la distribution des alimens ; il est visible & que la masse du sang, qui est la matiere des esprits en doit augmenter ; & que sa circulation s'en faisant avec plus de rapidité, les parties des alimens ont plus de force pour s'insinuer entre les parties solides, & pour leur doner ainsi plus de fermeté, & mê ne plus d'étendue ; & c'est ce qui fait aussi que les gens

d'un travail modéré, sont d'ordinaire beaucoup plus gras & plus forts que les autres. 3. part.
sect. 2.

I V.

Il en est tout autrement de l'exercice de l'étude ; & cela par des raisons contraires. Il s'y fait un épuisement incroïable d'esprits animaux. Come ceux-ci sont le grand instrument du tracement & du retracement des idées ; & que dans un quart-d'heure de méditation, il se présente une quantité prodigieuse de ces idées : on voit bien que cela ne se peut faire sans que les esprits en reçoivent de l'afoiblissement & de la diminution ; & cèle-ci devient éfectivement en peu de tems si sensible, qu'il est peu de gens d'étude qui en moins d'une heure d'aplication, ne s'en aperçoivent par le refroidissement des piés & des parties éloignées du cœur.

Mais ce qui est extrêmement

3. part.
sect. 2.

remarquable, c'est que cet usage & cete consommation d'esprits pour les fonctions spirituelles, font un grand obstacle aux fonctions corporelles : la digestion, la distribution & la circulation ne s'en font pas à beaucoup prez si bien : les mouvemens des divers muscles du cors en sont bien moins vigoureux & réguliers. Tout cela produit des engourdissemens & des langueurs, des abatemens & des lassitudes. Tout cela enleve le vermillon du tein ; desseche & amaigrit même considerablement, lorsque l'étude est serieuse & de durée.

Et ainsi, en matiere de mortification & d'abatement du cors, le travail, je dis même le travail ordinaire des laboureurs & des vigneron, n'est point comparable à l'exercice de l'étude. Il en faut dire de même en matiere de mortification d'esprit. Il ne s'en trouve presque point

dans le travail manuel. Come il ^{3. part.}
 ne dépend presque que d'un dé- ^{sect. 2.}
 bandement naturel des ressorts
 de la machine, l'esprit a la liber-
 té de s'échaper par où il lui plaît;
 & quand même il voudroit sui-
 vre ou diriger ces mouvemens,
 loin d'y trouver de la gêne ou
 de la mortification, il n'y trou-
 veroit que du divertissement :
 mais dans l'étude (j'entens une
 étude serieuse, réguliere & soli-
 de) l'esprit est gêné en mille ma-
 nieres. Il est ataché à un sujet
 qui l'ocupe les heures entieres
 si servilement, qu'il ne doit pas
 le perdre un moment de vûë : il
 faut qu'il rentre sans cesse en
 lui-même ; qu'il y consulte la
 verité interieure avec une aten-
 tion toujours nouvele, & qu'il
 suspende sans cesse son jugement,
 jusqu'à ce que l'évidence l'em-
 porte. Toutes fonctions les plus
 gênantes & les plus fatigantes
 dont l'esprit soit capable.

3. part.
sect. 2.

On dira que la curiosité ou une secrète vûë de vanité, peut donner à l'esprit plus de plaisir, que tous ces assujetissemens ne lui donent de fatigue. Cela peut arriver lorsqu'on ne se fait de l'étude qu'un pur divertissement ; mais non pas lorsqu'on s'en fait un exercice sérieux, & qu'on s'y applique dans l'esprit de sa profession.

V.

2°. Il est aisé de faire voir qu'en matiere de penitence, l'étude n'est pas moins superieure au travail. Ce second avantage est visiblement une suite du premier : car si l'étude abat & mortifie le cors & l'esprit même beaucoup plus que le travail ; il est visible qu'elle fournit beaucoup plus de moïens de penitence : aussi est-il vrai qu'on la regarde comunément dans les Cloîtres, come beaucoup plus penible. Une preuve invincible de

cela, est ce qu'on remarque tous ^{3. part.}
 les jours dans les Comunautés ^{sect. 2.}
 régulières ; que les jeunes gens
 qui ont encore ~~un~~ peu de vertu ,
 sentent infiniment plus de pen-
 chant pour les exercices du cors
 & les travaux manuels , que pour
 les exercices de l'esprit & de la
 cellule : que lorsqu'on leur done
 le choix des uns & des autres :
 ils préfèrent toujors les pre-
 miers aux derniers ; & qu'enfin
 on ne les voit guères sortir de
 leurs cellules avec plus d'empres-
 sement & de démonstration de
 joie , que lorsqu'on vient à so-
 ner le travail : car tout cela mar-
 que sensiblement qu'ils trouvent
 cet exercice bien moins mortifi-
 fiant que ceux de l'esprit ; &
 qu'on rencontre dans ceux-ci
 bien plus de penitence.

VI.

Pour l'humiliation d'esprit, il
 est sûr qu'il y en a dans le travail
 manuel ; & il est difficile qu'un

310 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

esprit hautain & plein de son mérite se voit assujeti à bêcher la tête, ou à faire la lessive, sans ressentir que ces exercices le ravalent & le rabaisissent beaucoup ; & sans croire son mérite fort mal traité. Cependant lorsque ces exercices se font en comun par un grand nombre de Solitaires de toutes conditions & de tout âge ; il est certain qu'on ressent bien moins l'humiliation qui leur est attachée : il arrive même souvent, come nous l'avons déjà remarqué, qu'alors, au lieu d'en prendre occasion de s'humilier, on trouve dans la presence de ses freres qu'on a pour spectateurs, cèle de se relever, de s'y distinguer ; & souvent même de se faire un sujet de vanité & d'orgueil, de ce qui n'avoit été destiné que pour abatre & humilier l'esprit.

VII.

L'humiliation attachée à l'é-

tude est toute d'une autre nature : come cèle du travail ne nous fait nulement sentir nôtre foiblesse, & qu'èle ne consiste qu'à se voir appliqué à des fonctions fort méprisées du comun des hommes; dès qu'on voit tous les membres du cors où l'on est associé s'en faire un égal honneur & un même merite ; il est aisé qu'on n'y trouve plus nule humiliation: mais cèle de l'étude ne dépend nulement de l'opinion des hommes ; ni de ce qu'ils pensent ou ne pensent pas de cet exercice : èle consiste à nous faire sentir en mille manieres nos tenebres , nôtre ignorance , nôtre foiblesse, & l'extrême dépendance où nous sommes des organes du cors pour les fonctions même de l'esprit ; ce qui est tout autrement humiliant.

V I I I.

Combien une ame ne se sent-èle pas humiliée, lorsque d'une

3. part.
sect. 2.

part se conoissant faite pour la verité, éle se voit de l'autre sujete à tant d'illusions & d'erreurs ! éle sent tant de peine à contempler cete verité pour laquelle éle est créée ; tant de fatigues à la chercher ; tant de foiblesse à la pœur suivre ; si peu de lumiere pour la discerner ; si peu de fermeté pour la retenir lorsqu'éle l'a trouvée ; & enfin une si extrême dépendance des organes du cors dans ses plus nobles fonctions , que non seulement un petit mal de tête ; mais une legere piqure au bout du doigt , est capable de la troubler dans son exercice , de lui faire perdre de vûe la verité , de lui faire abandonner actuëlement la recherche , d'obscurcir ses idées , de corrompre ses jugemens , & de confondre ses raisonnemens ?

X.

Rien cependant n'est plus ordinaire dans l'exercice de l'étu-

de , que ces humiliantes expériences : on les fait , ou plutôt on les souffre malgré soi cent fois par jour ; & toute l'estime des hommes n'est pas capable de vous en ôter le sentiment. 3. part.
sect. 2.

Il est vrai que la vûe de cete estime est flatteuse ; & que jointe à la découverte que l'on fait de quelques verités , elle peut exciter des sentimens de vanité & de complaisance : mais pour peu qu'on veuille réfléchir sur le peu de part que l'on a eu à la découverte de ces verités , sur les indispositions qu'on y a aportées , sur le grand nombre de verités qui échappent faute d'aplication & d'attention ; il ne sera pas mal aisé de se défendre de ces sentimens de vanité , & de se juger fort indigne de l'estime des hommes.

X.

4°. A l'égard des passions & des tentations , il est certain que

l'étude a toute une autre vertu que le travail pour arêter leur progrès ; & qu'êle est de toute une autre force pour amortir les unes & banir les autres. La plus ordinaire & la plus frequente source des passions & des tentations n'est pas le cors ; c'est l'esprit. C'est le plus souvent à ses idées excitées ou fortuitement , ou à dessein , qu'êles doivent leur origine. L'idée d'un objet ou flatteur ou chagrinant se presente : l'imagination la grossit ; êle s'en échaufe & s'en remuë : ce mouvement passe jusqu'au cœur ; & celui-ci , par ses diverses agitations & les nouveaux secours qu'il done aux esprits , remuë la volonté , & fait même quelquefois prendre au cors la posture qui lui convient par raport à l'objet representé par l'idée : & c'est ainsi que se forment les tentations & les passions.

Coment donc les prévenir ,
ou les arêter ? le grand secret est
de faire diversion dans les idées,
& de doner le change à nôtre es-
prit. Rien n'est plus propre à
banir une idée profane ou im-
pure, qu'une idée chaste & sain-
te. La vûe d'une verité solide &
chretiène , d'une de ces verités
rêribles ou consolantes que la
Religion enseigne, est capable de
faire disparoître en un instant,
les plus noires & les plus funestes
idées. Et ainsi pour réüffir dans
le combat des tentations & des
passions, l'on voit bien qu'il faut
être plein de chastes & saintes
idées, de verités solides & chre-
tiènes. Mais coment s'en remplir
que par l'étude & la méditation ?
où les puiser que dans la lecture ?
on peut assûrer que dans le cours
ordinaire il n'y a point d'autre
voïe que cêle-là, sur tout à l'é-
gard des jeunes gens qui entrent

3. part. dans un Cloître sans acquis &
2. sect. sans étude; & qu'un silence éternel réduit à l'impuissance presque absolue d'apprendre rien de personne.

XII.

Encore si dans la solitude ; l'on n'avoit à combattre que les idées nouvelles qui s'y présentent; ces jeunes Solitaires pourroient espérer qu'éloignés en cet état de tous les objets trop vifs & trop sensibles ; réduits à n'être plus frappés que par des objets qui n'ont rien que de sombre & de simple, de froid & de languissant ; ils pourroient trouver assez de force pour résister aux foibles idées qui leur revien- droient de ces objets : mais il est peu de jeunes gens qui sortent du monde, sans une malheureuse provision d'idées profanes, impures & funestes. Vous les voyez la tête enfoncée dans un capuchon , la bouche fermée , les

yeux baissés, le visage pâle, mor-^{3. part.}
ne & abatu ; mais, mon Dieu, ^{sect. 2.}
que sous tout cet air de modestie, de tranquillité & de mort, il y a souvent d'agitation, de trouble & de tempête ! que dans l'intérieur de cete tête aparemment si mortifiée & si calme, il y a d'ennemis cachés & de sujets révoltés ! En combien de différentes manieres les anciennes & funestes idées dont êle est pleine, ne s'y remuent-êles pas ? le plus insensible raport de l'objet, le plus innocent avec les objets criminels, est capable d'en soulever toutes les idées ; & enfin eussiez-vous les yeux, les oreilles & tous les sens bouchés, le seul cours fortuit des esprits animaux sur les traces de ces anciens objets, pouroit en réveiller les images.

XIII.

Mais quel trouble dans l'imagination, quels mouvemens dans

3. part.
sect. 2.

le cœur, qu'êles fougue dans les passions le soulevement de toutes ces idées n'excite-t-il pas ? toutes les anciènes playes du cerveau se renouvelent : & ainsi ce pauvre Solitaire, que l'on croit si tranquille, n'est pas simplement troublé ; mais même souvent cruèlement agité, impitoyablement déchiré : & tout cela produit quelquefois d'étranges éfets.

XIV.

Quel remede à cela ? & quel secours doner à ces jeunes Solitaires ? vous les faites travailler des mains : vous vous en prenez au cors ; & le mal vient de l'esprit. Si le travail est violent, vous arêterez peut-être le soulevement du cors ; mais vous n'arêterez pas celui du cœur ; & moins encore celui de l'esprit, source de l'un & de l'autre : & si le travail est moderé, come il l'est d'ordinaire dans les Comunautés ;

vous n'arrêterez ni le souleve-^{3. part.}
 ment du cors, ni celui de l'esprit: ^{sect. 23}
 ou enfin si vous les arrêtez pour
 le moment du travail; ce tems
 passé, ils reviendront avec d'au-
 tant plus de force; qu'ils ont été
 quelque tems suspendus; & peut-
 être même encore plus violem-
 ment: parce que lorsque le tra-
 vail n'est que modéré, il est plus
 utile à la santé & à l'embonpoint
 du cors, qu'une vie sédentaire &
 de repos.

XV.

Il n'y a donc point de plus
 souverain remède à tous ces des-
 ordres; point de meilleur baume
 pour refermer ces anciènes
 playes mortêles, dont le cerveau
 des jeunes gens est couvert; point
 enfin de plus sûr secret pour a-
 mortir les passions & banir les
 tentations, que de substituer de
 novêles idées aux anciènes; &
 enfin cete substitution ne se peut
 mieux faire que par l'exercice

320 DE LA CONNOISSANCE

3. part.
sect. 2.

de l'étude & de la lecture : ou plutôt il faut dire qu'êle ne se peut faire que par-là , dans les Cloîtres où l'on fait profession d'un silence éternel.

XVI.

5. La dernière utilité que nous avons remarquée dans le travail , est la fuite de l'oïfiveté. Sur cela bien des gens auront peine à croire que le travail ne l'emporte pas sur l'étude. On regarde comunément cêlè-ci comme une pure oïfiveté ; & dès qu'un home , loin de se remuer & de s'agiter , passe les journées entieres sur une chaise , les bras croisés & les yeux fermés ; c'en est assez à mille gens , pour croire avoir droit de traiter sa vie d'un sommeil létargique , & toute sa conduite d'une blâmable fainéantise , d'une paresse criminêlè , & d'une pure oïfiveté.

XVII.

Mais que les sages en jugent

bien autrement ! Ils savent qu'il y a de deux sortes d'oïveté : l'une du cors ; l'autre de l'esprit : que cêlè du cors consiste dans la cessation des mouvemens libres de la machine ; & cêlè d'esprit , dans la cessation des mouvemens libres de l'entendement & de la volonté. Ils savent que ce n'est que par cete dernière oïveté que l'home peut être vraiment oïfif : que ce n'est que pour la banir que les Instituteurs des Ordres ont établi le travail manuel : mais ils savent aussi que ce remede n'est pas si souverain qu'il ne puisse ariver, & qu'il n'arive même souvent , que l'on soit dans une parfaite oïveté lors même que l'on travaille avec plus de violence , & que le cors s'agite le plus ; & qu'au contraire on peut être les journées entieres les bras croisés, & immobile sur une chaise , sans être un moment oïfif : parce que l'esprit & le

322 DE LA CONOISSANCE
5. part. cœur sont également ocupés :
sect. 2. l'un d'idées salutaires, & l'autre
de bons mouvemens. C'est cet é-
tat de tranquillité des perſones
d'étude & de méditation que les
Peres ont apelés, *otium negotio-
sum*, une oisiveté agiſſante. Et c'est
de cet hureux repos qu'un Au-
teur moderne a dit agreablement,
qu'il ne lui manquoit qu'un meil-
leur nom. Et que tout ce qu'il y
avoit à ſouhaiter étoit qu'étudier
& méditer s'apelât travailler.

XV III.

Puis donc que l'oisiveté que
nous devons fuir, & que les Pe-
res ont eu deſſein de banir, n'est
que l'oisiveté d'eſprit : il eſt viſi-
ble qu'à cet égard, l'étude a en-
core de grands avantages ſur le
travail manuel ; & qu'elle mene
infiniment plus droit à cete fin.

Et ainſi l'on doit conclure que
le travail n'a nules utilités dans
la vie ſolitaire, qui ne conviennent
beaucoup plus parfaitement à l'é-
tude.

*Que l'étude n'a nul des défauts &
des inconveniens auxquels le
travail est sujet.*

I.

Les principaux inconveniens du travail, sont (come on l'a déjà remarqué plus d'une fois) qu'il distrait & qu'il disipe ; qu'il nous tire hors de chez nous , & nous répand au dehors ; ou dans les diverses parties de nôtre cors, ou dans les objets sensibles qui nous environent ; & que sur tout lorsqu'il est violent, les mouvemens du cors échaufent & agitent , troublent & emportent souvent l'esprit à une grande distance de lui-même : ou du moins ils l'émoussent & l'apesantissent si fort qu'il est incapable de s'élever au dessus des objets terrestres.

Mais l'étude n'a nul de ces inconveniens. Pour y réussir, on comence par banir tous les objets sensibles, à fermer les portes de tous les sens; puis on rentre en soi-même; & là banissant encore toutes les idées qui pourroient faire diversion, on s'applique avec toute l'attention dont on est capable, à consulter la vérité interieure sur les sujets qu'on examine: qu'ele aparence donc, qu'un exercice de cete nature soit capable de distraire & de dissiper, de nous faire sortir hors de nous-mêmes, & de nous répandre au dehors? Y a-t-il rien au contraire de plus propre à recueillir & à nous rendre homes interieurs? doit-on craindre qu'il ne trouble & n'emporte l'esprit hors de sa sphere, lui qui ne tend qu'à le calmer & à arranger ses idées? Enfin y a-t-il du danger qu'il n'émousse, qu'il

n'apesantisse & qu'il n'arête l'esprit; lui qui le subtilise, qui l'éleve & le spiritualise en tant de manieres? On peut donc s'assurer que nul exercice n'est plus éloigné des défauts & des inconveniens du travail; puisqu'il a même les perfections contraires.

I I I.

Il ne sert de rien de dire que come je done de justes bornes à l'étude; on peut aussi en doner au travail. Je le fai: & j'ai même pris soin de les marquer. Mais je fai aussi que bornes pour bornes, regles pour regles de part & d'autre, on n'empêchera jamais que le travail de lui-même ne soit dissipant; qu'il ne répande l'esprit au dehors, & qu'il ne partage sa capacité, ne fût-ce que par la diversité ou vivacité des sentimens qu'il excite. Au lieu qu'une étude bien réglée n'a rien qui recueille l'esprit, qui ne le rapele chez lui;

5. part.
sect. 2.

326 DE LA CONOISSANCE
& qui ne le tranquillise.

§. III.

*Que l'étude mene i comparablement
plus droit que le travail aux fins
principales de la vie solitaire.*

I.

On l'a déjà dit plus d'une fois ; les principales fins de la vie solitaire sont la conoissance de Dieu & de soi-même ; le culte interieur & spirituel ; c'est enfin la penitence & le sacrifice de soi-même : mais y a-t-il quelque comparaison, ou quelque raport entre les secours que l'étude & le travail donent pour aler à ces fins ? N'est-il pas visible par tout ce qu'on a dit jusques ici , que l'étude d'êlé-même rapele l'esprit chez lui , & le concentre , pour ainsi dire, dans son fonds : au lieu que le travail manuel ne porte de lui-même qu'à l'en faire sortir & à le répandre au de-

hors ? & qu'ainsi come c'est dans ^{3. part.}
 le fonds de son ame qu'on trouve ^{sest. 2.}
 bien Dieu, & qu'on se trouve soi-
 même ; l'étude n'est point com-
 parable au travail dans les secours
 qu'elle donne pour la conoissance
 de Dieu & de soi-même :

II.

Il en est de même du culte
 interieur & spirituel, de ce cul-
 te veritable dont Dieu veut être
 honoré, & que Jesus-Christ nous
 a dépeint come consistant uni-
 quement dans les idées de l'es-
 prit & dans les mouvemens du
 cœur. *Tales querit Pater qui ado-
 rent eum in Spiritu & veritate.*
 Dans la voïe ordinaire il faut
 des idées pour remuer le cœur ;
 & il est besoin d'aplication &
 d'étude pour exciter les idées.
 Je veux aimer Dieu & sa justi-
 ce ; il faut y penser : je veux pen-
 ser à Dieu : il faut exercer mon
 esprit ; & vous me faites exercer
 mon cors : il faut exciter de sain-

328 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2. tes idées , & méditer les verités divines ; & vous me faites exciter de la poussiere , & errer tumultueusement dans la variété des objets sensibles : qu'êles conduite !

III.

Ce n'est pas que je prétende qu'un travail tranquille & modéré soit incompatible avec le recueillement & le culte interieur : mais on ne peut du moins contester que l'étude n'y mene infiniment plus droit : non seulement parce qu'êles remplit de verités saintes & importantes ; mais beaucoup plus parce qu'êles le rend peu à peu capable d'attention & d'application ; dispositions sans lesquelles , quoiqu'on dise ou qu'on fasse , il est impossible qu'on devienne jamais spirituel ; ni qu'on mène une vie interieure.

I V.

Une des grandes peines que les Solitaires aient à soutenir c'est

vie, ne vient pas tant de ce qu'^{3. part.}
 ils manquent de verités, que de ^{sect. 2.}
 ce que l'inquiétude & l'instabi-
 lité naturele de leur esprit, ne
 leur permet pas de s'y arrêter, ni
 d'y faire les réflexions qu'êles
 méritent. Or un des grands a-
 vantages de l'étude est d'appren-
 dre à fixer l'esprit : c'est de le
 rendre capable d'aplication &
 d'attention ; c'est enfin de lui do-
 ner l'habitude des réflexions ,
 sans lesquelles , quelque air de
 recueillement que l'on se donne
 au dehors , la tête du cœur de-
 meure , suivant l'expression d'un
 Prophete , dans une secheresse
 & une désolation incomprehen-
 sibles : *Desolatione desolata est terra:*
quia nemo est qui recogitet corde.

V.

A l'égard de la pénitence &
 du sacrifice de soi-même, il se-
 roit inutile de s'étendre ici à fai-
 re voir que l'étude y mène infi-
 niment plus droit que le travail,

3. part.
sect. 2.

après avoir prouvé aussi solidement que nous avons fait ci-dessus, que l'étude mortifie & humilie le cors & l'esprit incomparablement plus que le travail; & qu'ainsi le cors & l'esprit de la pénitence & du sacrifice se trouvent bien moins dans ce dernier exercice, que dans le premier: car cela suffit pour justifier qu'il méne bien moins droit à la pénitence & au sacrifice.

V I.

En effet, pour dire encore ceci en passant, où trouver plus hureusement & plus abondamment les sources des larmes & des saints gémissemens, qui font l'essentiel de la pénitence, que dans l'étude: je veux dire dans la lecture des ouvrages de piété & de religion, remplis de verités propres à nous les ouvrir. Plus on conoît Dieu & ce qu'il a fait pour nous; plus nous nous conoifons nous-mêmes & ce que nous

avons fait contre Dieu ; & plus nous sommes pénétrés de douleur , & forcés à répandre des larmes. Peut-on douter qu'on ne soit incomparablement plus porté à la componction , en lisant le Sermon d'un Pere sur la Passion ; qu'en faisant des corbeilles & des paniers ?

VII.

On dira que l'étude porte au relâchement sur la nourriture , sur les veilles, sur les jeûnes &c. Mais c'est précisément tout le contraire , j'en apele à l'expérience de tous ceux qui ont quelque connoissance des Communautés. Pour moy , dans toutes cêles que j'ai conuës , j'ai toûjours remarqué que generalement parlant , les plus détachés des commodités & des aises de la vie , les plus sobres , les plus vigilans , les plus éloignés de toute sensualité étoient ceux qui s'appliquoient à l'étude.

332 DE LA CONOISSANCE
VIII.

3. part.
sect. 2.

Voilà donc une partie des avantages de l'étude au dessus du travail manuel , dans la vie Solitaire : c'est maintenant à ceux qui nous ont proposé la question de la préférence , à la décider par eux-mêmes.

IX.

Cependant il me paroît que de ce que nous avons dit jusques ici , des avantages de l'étude , on doit regarder come quelque chose de parfaitement décidé , que *l'étude peut tres-legitamment tenir lieu de travail à l'égard de ceux qui ont assez de force de tête pour la soutenir avec quelque assiduité.* En voici en deux mots la raison.

Ce qui supplée suffisamment , & plus que suffisamment à toutes les principales utilités du travail , & qui remplit même avec surcroît tous ses usages , peut justement tenir sa place : or l'étude , ainsi que nous l'avons fait voir ; supplée

plus que suffisamment à toutes les ^{3. part.}
principales utilités du travail, & ^{sect. 2.}
remplit avec surcroît tous ses u-
sages; sans conter même qu'êle
n'a nul de ses defauts: êle peut
donc très légitimement tenir
lieu de travail, à l'égard de ceux
qui ont assez de force de tête
pour la soutenir avec assiduité.

X.

On objectera, sans doute ici,
que les premiers Instituteurs de
la vie Monastique, ont prescrit
aux Solitaires beaucoup plus de
travail, / d'étude & de lecture; *que*
& qu'ainsi le travail leur devoit
être en bien plus grande conside-
ration.

Mais il est aisé de répondre
que ce qui les a obligés d'en user
ainsi, n'est qu'ils confideroient
le caractère du plus grand nombre
des Solitaires des premiers tems,
qui n'étoient pas simplement,
pour l'ordinaire, gens sans lètres
& sans études, mais même gens

3. part.
sect. 2.

334 DE LA CONOISSANCE

grossiers , de condition servile , souvent tirés de la charuë , sans nule ouverture d'esprit pour les exercices du cabinet , & dont la plûpart ne savoient pas même lire : outre que l'Impression n'étant point en usage en ces tems-là , & les manuscrits étant en très-petit nombre , ils n'auroient pas eu de quoi occuper long-tems les Solitaires à l'étude.

Il faut dire plus : c'est que même en ce tems-ci , où ces obstacles , pour la plûpart , ne subsistent plus ; la prudence demande qu'on s'en tienne au règlement des anciens , & que eu égard au caractère du plus grand nombre des Solitaires , on leur prescrive comunément plus de travail que d'étude : parce que le plus grand nombre est toujours de ceux qui ont moins d'ouverture d'esprit & de force de tête pour s'appliquer à l'étude.

XI.

Mais rien ne seroit moins raisonnable que d'inférer de-là , que le travail ait été aux Instituteurs d'Ordre , ni qu'il nous doive être à nous-mêmes en bien plus grande considération que l'étude. Le fréquent usage d'un exercice n'est pas toujours une marque de son excellence au dessus des autres : autrement la simple psalmodie devroit l'emporter de beaucoup sur la Comunion Sacramentele. Enfin le Patriarche des Solitaires de l'Occident a bien marqué l'extrême différence qu'il metoit entre les exercices de l'esprit & le travail ; lorsqu'il recommande & prescrit de plus longues lectures & méditations en Carême ; & qu'il ordonne que les jours de Dimanche tout le monde en fasse son unique occupation ; come de cêles qu'il reconnoissoit la plus propre à sanctifier ces jours , & à les passer

* Suade-
mus illis
diebus,
omni pu-
ritate vi-
tam suā
custodi-
re : quod
tunc di-
gnè sit :
sic. lec-
tioni &
compūc-
tioni
cordis
operam

3. part. dans la pureté & la sainteté dans
 sect. 2. lesquelles il souhaitoit qu'on y
 demus vécu.
 Reg. c.
 49.

C'est proprement de-là qu'on
 devoit juger du rang où il mê-
 toit ces deux exercices , & de la
 perfection dans laquelle il auroit
 souhaité que ses Disciples euf-
 sent vécu , s'ils en eussent tous
 été capables : car on ne doit pas
 douter que le Saint n'eût sou-
 haité que toute leur vie eût été
 un continuel Dimanche : ou ,
 comme il s'explique lui-même ,
un continuel Carême : je veux dire,
 une continuële application inté-
 rieure aux exercices d'esprit ; &
 qu'ainsi de ce qu'il leur a acordé
 tant de travail , ce n'a été que
 par condescendance à leur foi-
 blesse , pour leur faire éviter l'oi-
 siveté : à-peu-près come il en a
 usé à l'égard de ceux qui ne pou-
 roient pas soutenir le régleme-
 nt qu'il a fait de doner tous les jours
 de Dimanche à l'étude & à la

lecture : car il veut qu'on leur ^{3. parti} acorde même en ces jours quel- ^{sect. 2.} que petit travail , de peur qu'ils ne demeurent absolument oisifs.

XII.

Puis donc que ce n'a été que par considération , par tempérament , & par condescendance à la portée des foibles , qui font presque toujours le plus grand nombre , que saint Benoît a acordé tant de travail : qui doute qu'un sage Supérieur ne puisse , en suivant son esprit , occuper uniquement à l'étude & aux exercices spirituels , ceux de ses Religieux en qui il trouve assez de force pour les soutenir ; & que cete destination ne leur tiene lieu , non seulement du travail manuel ; mais même de quelque chose de bien plus excèlent ?

XIII.

Qu'on ne conclüë pas néanmoins de ces avantages que je done à l'étude au dessus du tra-

5. part.
foit. 2.

vail, que je veuille banir absolument celui-ci de la vie solitaire. Cete consequence ne seroit pas juste, quand même j'aurois netement décidé la préférence de l'étude au travail. Les Peres qui en comparant l'action à la contemplation, ont donné la préférence à cêlé-ci, n'ont nullement prétendu par là, banir toute action de la voye de la pieté. Et lorsque saint Benoît a dit que l'Office divin devoit être preferé à tous les exercices de la vie Religieuse, il a aussi peu voulu bannir par là tous ces autres exercices. Je prie donc qu'on ne tire point de consequences outrées des principes moderés que j'établis. Car c'est un Sophisme fort ordinaire, quand on ne peut ébranler les propositions en êles mêmes, d'en outrer les consequences, pour les rendre odieuses.

Mais il est tems de chercher quelque

quelque remede aux abus que les Solitaires font de la conversation. ^{3. part. 300. 20.}



CHAPITRE III.

Du Silence & de la Conversation.

ARTICLE I.

I.

1. *Raport de la Conversation & du silence avec la vie solitaire.*
2. *Tempérament entre l'une & l'autre.*
3. *L'usage qu'on en doit faire.*

UN des exercices dont les Solitaires abusent le plus pour se fuir eux-mêmes, & qui effectivement est plus capable de les tirer de ce saint recueillement, si propre à s'étudier & à se connoître soi-même, c'est la Conversation. Cèle-ci est un comer-

P

3. part.
Sect. 2.

340 DE LA CONOISSANCE
ce qui consiste à sortir chacun de
chez soi ; à se répandre les uns
dans les autres par les yeux , par
la bouche & par les oreilles ; à
se communiquer mutuëlement dans
le cerveau mille nouvêles traces
sensibles ; à renouveler les an-
ciennes ; & enfin à se faire une
part réciproque de ses chagrins ,
de ses fausses joies , & de toutes
les passions auxquêles on est sujet.

On ne regarde comunément
cet exercice , que come un pur
divertissement ; & l'on s'y diver-
tit éfectivement jusqu'à se dissi-
per , jusqu'à s'y évaporer , & jus-
qu'à sortir à une si grande distan-
ce de soi-même , qu'on a toutes
les peines du monde à y rentrer.

II.

Combien voit-on de Solitaires
qui ne s'engagent d'abord qu'à
regret dans la conversation ; & qui
neanmoins s'y acoûtument si bien
en peu de tems , qu'ils en ont en-
core plus à la quitter. La vûe de

ceux qui parlent , leurs tours ^{3. part.}
 agréables , leurs manieres polies ^{sect. 2.}
 & insinuanes ; leur feu , leur
 brillant , leur vivacité sont déjà
 de grands engagemens pour des
 imaginations encore tendres &
 délicates : mais si avec cela , l'on
 trouve de la beauté dans les pen-
 sées , du génie , de l'esprit , de
 la finesse & de la délicatesse ;
 tout cela forme un charme in-
 vincible pour cet exercice : tout
 cela excite l'émulation & l'en-
 vie de se distinguer : tout cela
 remplit d'une infinité d'idées
 dissipantes ; & tout cela enfin ,
 loin de porter à rentrer en soi-
 même , à s'étudier , & à se co-
 noître pour ce que l'on est ; ne
 porte au contraire qu'à sortir de
 chez soi , à se faire conoître pour
 ce qu'on n'est pas ; ou du moins,
 à se montrer par son plus bel en-
 droit : quel remède à un si grand
 mal ?

Il semble d'abord qu'on ne puisse en imaginer un meilleur , que de prescrire un silence éternel. Il paroît que celui-ci iroit au devant de tous ces mauvais effets , & que par dessus cela , il doneroit de grandes facilités pour la conoissance de soi-même. En effet , come il empêche l'esprit de se répandre au dehors par les portes des sens ; il l'oblige à se recueillir & à demeurer en lui-même ; il s'opose au renouvellement des traces des objets sensibles dont le cerveau est plein ; il leur donne lieu par là , de se refermer ; & tarit ainsi la source d'une infinité de distractions & de dissipations d'esprit : il retranche toutes les disputes , les paroles aigres , les contestations , les mots piquans , les plus innocentes railleries ; enfin il va au devant de mille passions qui pouroient s'élever , & tient l'ame dans ce

calme & cete tranquillité si ne-
cessaire pour la conoissance de
soi même.

I V.

Mais cependant n'est-il point à craindre que le retranchement de tout entretien , ne prive d'ailleurs d'un grand secours pour la conoissance de soi - même , & n'impose une espèce de necessité de se méconoître par bien des endroits ? d'ignorer la plûpart de ses mauvais penchans & de ses inclinations vicieuses ; sa vanité, sa colere, sa délicatesse, sa sensibilité , ses emportemens , & la plûpart de ses passions ? & n'est-ce pas s'exposer à se croire tranquille & modéré, humble & modeste , doux & patient , pendant qu'on porte , dans son cœur , le funeste levain , & peut-être même le malheureux fonds de tous les vices opposés à ces vertus ? c'est une question sur laquelle je souhaiterois le sentiment des habiles.

Mais je voudrois aussi qu'ils prissent garde que c'est particulièrement dans les entretiens que les passions se manifestent : mille circonstances les excitent : ce n'est pas simplement le sens des paroles ; c'est le ton , le geste , l'accent , & l'air de ceux qui parlent , qui nous remuent , qui nous agitent , & qui nous passionnent même malgré nous ; & tel se croit une statue immobile & un parfait Stoïcien ; tel se flatte dans sa retraite , d'être arrivé à la suprême indolence , qui ne pouroit pas résister à la moindre piqure , & que la plus petite injure seroit capable de transporter hors de lui-même & d'agiter en possédé.

VI.

Nos passions & nos mauvaises inclinations sont un feu : mais feu d'ordinaire caché , & qui semblable à celui des cailloux ,

DE SOI-MEME. 345
ne se développe que par l'action, ^{3. parti}
par le choc, par les coups & les ^{sect. 2.}
contrecoups : & ainsi ne croiez
pas toujours que ce Solitaire dont
l'air doux & modeste, languis-
sant & mortifié, est plus propre
à représenter la mort que la vie,
soit intérieurement aussi mort
qu'il vous paroît : c'est un feu
couvert de cendres, inconnu à ce-
lui-même qui le porte dans son
sein. Piquez-le ; remuez un peu
ces cendres ; batez le fusil, &
vous vèrez si cete méche ne pren-
dra pas feu. Or c'est dans la con-
versation qu'on remuë ces cen-
dres : c'est dans les têtes à têtes
que l'on se choque, & que l'on
bat le fusil.

V I I.

N'est-ce donc point s'exposer
à entretenir dans son cœur, une
fausse présomption d'indolence
ou d'empire sur ses passions, si
propre à nourrir l'orgueil (sur
tout si l'on est encore novice

346 DE LA CONOISSANCE
3. part.
sect. 2. dans la vie spirituële) & à jeter
ainsi dans la negligence & dans
la tiédeur, que de s'interdire tout
entretien ? & n'est-ce pas pour
cela , que les Instituteurs de la
vie solitaire ne permettoient point
qu'on passât à la vie heremitique,
sans qu'on se fût long-tems é-
prouvé dans le comerce d'une
vie de Comunauté ?

VIII.

Ne seroit-il point plus à pro-
pos de s'en tenir au tempérament
que marque sur cela , le plus ju-
diciaire de tous ceux qui ont do-
né des regles aux Solitaires ? je
veux dire de les porter à s'étu-
dier en tout tems au silence ; &
à s'en faire un exercice ordina-
ire : mais cependant de leur per-
mettre quelquefois de converser
d'une maniere aisée , afin d'a-
prendre eux-mêmes, par cete es-
pèce de tentation , & de l'appren-
dre aux autres , quels ils sont , &
quels progrès ils ont fait dans la

retraite & dans la solitude : car ^{3. part.} ^{act. 2.} sans cela, comment le savoir ? *Qui non est tentatus quid scit ?*

I X.

Mais , dira-t-on quel danger y a-t-il de porter dans son sein , le fond de la plûpart des vices ; pourvû qu'en fuïant tout entreten & toutes les occasions , on empêche qu'il n'en paroisse rien au dehors ?

La réponse est aisée. Un tel Religieux court grand risque de mourir trez vicieux. Les plus mauvais fruits des vices ne sont pas toûjours ceux qui sautent aux yeux de tout le monde : ceux qui demeurent dans le cœur sont souvent beaucoup plus funestes , & d'une bien plus pernicieuse consequence. Un home qui dans un premier mouvement , donne un soufflet pour un dementi , me paroît bien moins coupable & moins vicieux , qu'un autre qui retenu par quelque crainte hu-

*3. part.
sect. 2.*

maine, s'interdit à la verité, cette faillie : mais peste & enrage, dans le fond de son cœur, contre celui qui l'a ofensé, & lui souhaite tout le mal qu'il ne lui fait pas. Et ainsi il se pourroit fort bien faire qu'un Religieux enchainé par un silence éternel n'auroit jamais fait paroître nulle faillie d'humeur, qui cependant auroit eu en sa vie, le cœur ulceré de mille animosités, plein de rancunes, d'envies, de basses jalousies, de vanité & d'ambition; & que n'ayant jamais été repris de tout cela, par la facilité qu'un silence éternel lui auroit donné de le couvrir; il s'en croiroit parfaitement exempt : car l'amour propre à grand soin de cacher ses enfans aux yeux de celui même qui les porte dans son sein; & l'on a souvent besoin du secours d'une sage femme, ou d'un homme sage, pour les découvrir.

X.

3. part.
sect. 21

On ajoute qu'il faut éviter les occasions de tentation. Mais je répons avec un saint homme que celui qui se contente de sauver les dehors, & d'éviter les faillies extérieures, sans arracher les mauvaises racines qui sont dans son cœur, s'apercevra bien-tôt, par le retour des tentations, que loin d'avancer, il en est devenu pire. * J'ajoute qu'il y a bien des fortes de tentations, dont il est plus parfait de rechercher les occasions, dans la vue de réprimer ses passions, de se mortifier & de se renoncer soi-même.

* Qui tantum modo exteriùs declinat, nec radicem evellit, parum proficiet: imo citius ad eum tentationes rediunt, & pejùs sentiet.
L. 1. de imit. c. 13.

XI.

Rien, ce me semble, n'est plus à propos à ce sujet, que ce qu'un illustre Abé de nos jours dit à ses frères sur un sujet un peu différent. Souvenez-vous, mes frères, que le nombre est plus grand que l'on ne s' imagine, de ceux qui sous des apparences de sainteté, cachent des vi-

350 DE LA CONOISSANCE

3. part.
sect. 2.

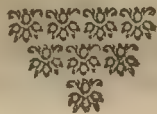
ces réels & effectifs; & qui semblables à des viperes & à des serpens, donnent des marques extérieures d'une piété qui n'est point en eux, pendant qu'ils ne trouvent rien dans leur chemin qui leur déplaîse: mais s'il arrive quelque accident qui les surprenne, quelque légère que l'atteinte puisse être, cete humilité qui n'étoit que fardée, se fait voir tèle qu'elle est: & le rideau étant tiré, l'orgueil se montre dans toute sa laideur & sa déformité. *

Explication de la regle de Saint Benoist. ch. 58.

XII.

Ne seroit-ce donc point un des avantages de la conversation que cete précieuse découverte des vices cachés, & que ce salutaire dévoilement de l'hypocrisie, d'une humilité fardée, & d'un horrible orgueil? & ne pourroit-on pas même, éviter les abus, que les Solitaires font de cet exercice, si l'on y observoit ces justes précautions de ne s'y rendre que dans la vûe de s'exciter

mutuèlement à la pieté ; de se ^{3. part.}
communiquer ses bons sentimens, ^{sect. 2.}
sans s'en desfaisir ; de s'éclairer
les uns les autres , de s'édifier &
de se soutenir réciproquement
dans le recueillement & dans les
voies interieures ? Mais encore
une fois , on voit bien que ce
sont des questions que je propose
& que je laisse à décider aux ha-
biles.





CHAPITRE IV.

De la présence d'une Communauté.

ARTICLE I.

Remedes contre les abus que les Solitaires peuvent faire de la présence continuële d'un Supérieur & d'une Communauté pour se dérober à eux-mêmes.

I.

ON aura peine à comprendre comment la présence continuële d'un Supérieur & d'une Communauté peut être aux Solitaires une occasion de se dérober à eux-mêmes & de se fuir eux-mêmes. Cependant si l'on fait réflexion sur la gêne & la contrainte, les vûës & les égards qu'inspirent naturellement dans les esprits la présence sérieuse

d'un Supérieur & d'une Comu-^{3. part.}
nauté ; on ne trouvera rien que^{sect. 2.}
de naturel & de fort aisé dans cet
éfet.

II.

Y a-t-il rien de plus naturel ,
lorsqu'on est en présence de ceux
que l'on respecte & que l'on
craint , que de se composer , que
d'étudier sa contenance , ses ac-
tions , ses paroles ; de se contrain-
dre , & se contrefaire même en
tout cela : que de s'ocuper de ce
que ces personnes penseront de
nous ; que de s'étudier de paroî-
tre à leurs yeux , non pas tel que
l'on est en éfet ; mais tel qu'on
souhaite d'être dans leur esprit ?
en un mot , y a-t-il rien de plus
naturel que de n'être point natu-
rel en ces situations ; de se déro-
ber & se déguiser aux yeux des
hommes , & souvent même à ses
propres yeux ? ouï l'hypocrisie
va quelquefois si loin , qu'à for-
ce d'imposer aux yeux des autres,

3. part.
sect. 2.

* Sape
mens sibi
de seipso
menti-
tur.

on impose même à ses propres yeux ; le cœur devient la dupe des situations & des figures de la machine ; * & l'on se prend à la fin pour tout autre que ce que l'on est.

III.

Mais pendant qu'on est occupé de toutes ces postures , est-on bien en état de faire de grands progrès dans la conoissance de soi-même ; de demeurer recueilli dans son fonds , & de conserver le silence intérieur ? Qu'on retienne les lèvres & la langue tant qu'il vous plaira ; on se parle en cet état , des yeux , de la contenance , de l'air , & même de la pensée : & come dans une Communauté , il y en a toujours quelques-uns auxquels on souhaite le plus de plaire ; & quelques autres auxquels on craint le plus de déplaire ; c'est de ces deux sortes de personnes dont on se sent le plus occupé ; & avec qui l'on

entretient ce comerce dont on ^{3. part.}
vient de parler, qui pour être se- ^{sect. 2.}
cret & caché, ne laisse pas de
dérober un esprit à lui-même,
& de le transporter hors de chez
lui.

I V.

C'est par ces raisons, & pour
tous ces inconveniens, qu'il y a
juste sujet de douter si c'est une
pratique fort avantageuse que de
tenir sans cesse les Solitaires si
fort obsédés les uns des autres;
& si fort éclairés de la presence
d'un Superieur & d'une Comu-
nauté, qu'ils n'aient pas, en tout
un jour, un quart-d'heure libre,
où ils puissent avec un parfait
dégagement rentrer en eux-mê-
mes, & s'élever à Dieu; & en-
fin où ils puissent se dire cete pa-
role si consolante pour un Soli-
taire: *Je ne suis vû que de Dieu seul.*

V.

Ceux qui ne sont pas dans ces
contraintes, savent combien il

3. part.
sect. 2.

est doux, au sortir des actions de
Comunauté qui sont toujours un
peu gênantes, de pouvoir venir
se cacher dans sa chambre; &
là, suivant l'ordonance de Jesus-
Christ, après avoir fermé la por-
te sur soi, de pouvoir prier nô-
tre Pere en secret; répandre li-
brement son cœur en sa présen-
ce, & suivre les divers mouve-
mens de son esprit sans contrain-
te, & sans crainte d'être aperçû
de persone. Ceux qui ont l'usage
de cete pratique savent combien
ële est non seulement douce; mais
édifiante, consolante, & capa-
ble de soutenir & de faire même
avancer dans la voie de la pieté.

VI.

Cependant qu'on en dise ce
que l'on voudra, on n'a nulement
cete liberté en presence de tou-
te une Communauté; ces éleva-
tions d'esprit à Dieu, & ces é-
panchemens de cœur en sa pre-
sence, ne peuvent guères se fai-

re, sans que le cors y ait quelque ^{3. part.}
 part, & sans que l'air du vilage ^{sect. 2.}
 ne trahisse en mille manieres, le
 secret du cœur, & n'expose à la
 vanité ceux qu'il trahit ainsi : il
 faut donc, pour éviter cet écueil,
 se contraindre, étudier sa postu-
 re & son air, & empêcher qu'il
 ne paroisse rien au dehors, de ces
 mysteres qui se passeroient au de-
 dans ; or cete contrainte de la
 machine empêche l'esprit de s'a-
 bandoner à ces touches secrètes,
 & à ces mouvemens interieurs :
 parce que l'on fait que par l'é-
 troite union de l'ame avec le cors,
 ils ne peuvent guères s'exercer,
 sans que celui-ci y prene quelque
 part.

VII.

On dit que la présence visible
 des frères les soutient chacun en
 particulier : je conviens qu'êlé a
 cet effet, sur tout dans les exer-
 cices laborieux : mais si êlé est
 continuêlé, il est fort à crain-

3. part.
sect. 2.

dre qu'êlé ne les dissipe & ne les afoiblisse ; car c'est l'êfet ordinaire de tous les objets trop sensibles ; & je ne sai s'il y en a qui le soient davantage que celui de toute une Comunauté , & d'un severe censeur qui vous éclaire & vous observe sans cesse. Cete vûë est peu propre à recueillir : êlé peut obliger à garder extérieurement le silence , à baisser les yeux , à se tenir dans une posture guindée ; mais êlé ne vous applique ni à Dieu , ni à vous-même ; & il est de plus , fort à craindre qu'êlé ne fasse violence à la pureté d'intention , & qu'êlé n'enlève par la vanité , le mérite des bones actions : car la vûë de tant de censeurs oblige souvent à faire pour eux ce qu'on ne devroit faire que pour Dieu. Combien en cet état , échappet-il de regards humains , de craintes serviles , de desirs d'estime , de mouvemens de complaisance ?

DE SOI-MEME. 359 ^{3. part.}
la vûë d'un General à l'Armée ^{sect. 2.}
fait qu'on s'oublie de ses propres
interêts & de soi-même , pour
lui plaire , mériter son estime , &
éviter le mépris , ou la censure ;
& c'est ce qui s'apèle , *ad oculum*
servire. Qu'il est à craindre que
le même n'arrive à ces Solitaires
qui s'éclairent ainsi sans cesse de
si près ! & que la vûë de leur Su-
périeur & de leurs freres , l'esper-
ance de leur aprobation , la
crainte de leur censure , les res-
pects humains , & la vaine gloi-
re ne les soutiennent , & ne les a-
niment dans tout ce qu'ils font ?
car où est-ce que la vaine gloire
ne se glisse pas , même chez les
Solitaires ? Il faut entendre , sur
cela , un de leur fameux guides
de nos jours , qui a pu conoître
ces foiblesses par la découverte
que plusieurs de ses Religieux
lui en ont faite.

V I I I.

Celui-ci se glorifiera de ce qu'il bé-

360 DE LA CONOISSANCE
 3. part. che mieux que son frere, de ce qu'il
 sect. 2. porte un fardeau plus pesant, de ce
 qu'il sone mieux une cloche, de ce qu'il
 sert au réfectoire avec plus de dili-
 gence, de ce qu'il lit plus intelligible-
 ment : un autre de ce qu'il balaye
 mieux ; un autre de ce qu'il a la voix
 plus belle : un autre de ce qu'il a plus
 de dextérité à laver la vaissèle : en-
 fin il n'y a rien qui ne leur donne ma-
 * Explication de la regle de saint Benoist. 4. tistre de se savoir bon gré, de se dis-
 tinguer, & de se louer quand l'oca-
 sion s'en présente. *

I X.

N'est-il donc point à craindre
 que ces malheureuses occasions ne
 deviennent bien fréquentes, par
 la presence continuële d'un Su-
 périeur & d'une Communauté ; &
 que plusieurs Solitaires ne s'y
 occupent souvent à se distinguer,
 & à se savoir bon gré ? je veux
 dire, qu'ils ne s'y occupent de
 sentimens de vanité & de propre
 complaisance ? il est peu de jeu-
 nes Solitaires qui aient la force
 de s'en défendre.

X.

3. part.
sect. 2.

Ne seroit-il point plus à propos, hors les occasions indispensables de s'assembler, de laisser aux Solitaires la liberté de cultiver vraiment la solitude, de se renfermer dans leurs cellules; de se faire un petit Cloître au milieu du Cloître commun; pour se mettre dans celui-là, à couvert des mouvemens & de la dissipation inévitable dans celui-ci; & pour pouvoir enfin répandre, de tems en tems, leur cœur devant Dieu, avec un dégagement parfait de toutes les contraintes d'esprit que la présence d'un Supérieur & d'une Communauté imposent ordinairement ?

XI.

Il paroît du moins que ç'a été le sentiment d'un des plus saints, des plus fameux & des plus expérimentés guides des Solitaires; car voici comment saint Bernard s'en explique : *

Serm.
40. sur
les Cant.

sect. 2. Soïez (dit-il parlant à ses Religieux) soïez , mon frere , aussi
solitaire qu'une tourterèle ; qu'avez-vous à faire avec le grand monde ? Il n'est pas même à propos de vous preter trop à ce petit nombre d'hommes qui vous environent. Oubliez donc même jusqu'à vos compatriotes & jusqu'à vos propres freres : je veux dire ceux qui demeurent dans la maison de votre pere ; & le Roi deviendra par là , passionné pour votre beauté. O ame sainte ! soïez seule tant que vous le pourrez , afin de vous conserver pour celui-là seul, que vous vous êtes choisi préféablement à tout autre. Ne fuïez pas simplement les étrangers ; fuïez même les domestiques. Retirez-vous , & vous cachez à vos meilleurs & plus intimes amis. Ne savez-vous pas que vous avez un Epoux plein de pudeur ; & qui ne peut se résoudre à vous acorder ses faveurs en présence des autres ? En-

Ensuite apres avoir dit que ^{3. part.} cete retraite si grande & si uni- ^{sect. 22} versèle doit être plus de l'esprit & du cœur, que du cors ; il ajoûte : *Qu'on doit même metre en usage cèle du cors lorsqu'on le peut aisément ; qu'ele a de grandes utilités ; & qu'ele est d'une tèle obligation , lorsqu'on veut prier, que Jesus-Christ nous en a doné l'exemple & fait un Commandement. Pour vous , dit-il, lorsque vous voudrez prier , entrez dans vôtre chambre , & après en avoir fermé la porte , apliquez-vous à la priere.*

Il dit que c'est ainsi que Jesus-Christ en a usé ; qu'il s'est non seulement caché aux troupes , mais même séparé de ses domestiques , de ses disciples & de ses plus intimes pour prier. *Avulsus est ab ipsis orare volens.*

XII.

Come il n'y a donc point d'exercice dont les Solitaires doivent faire un plus fréquent

Q

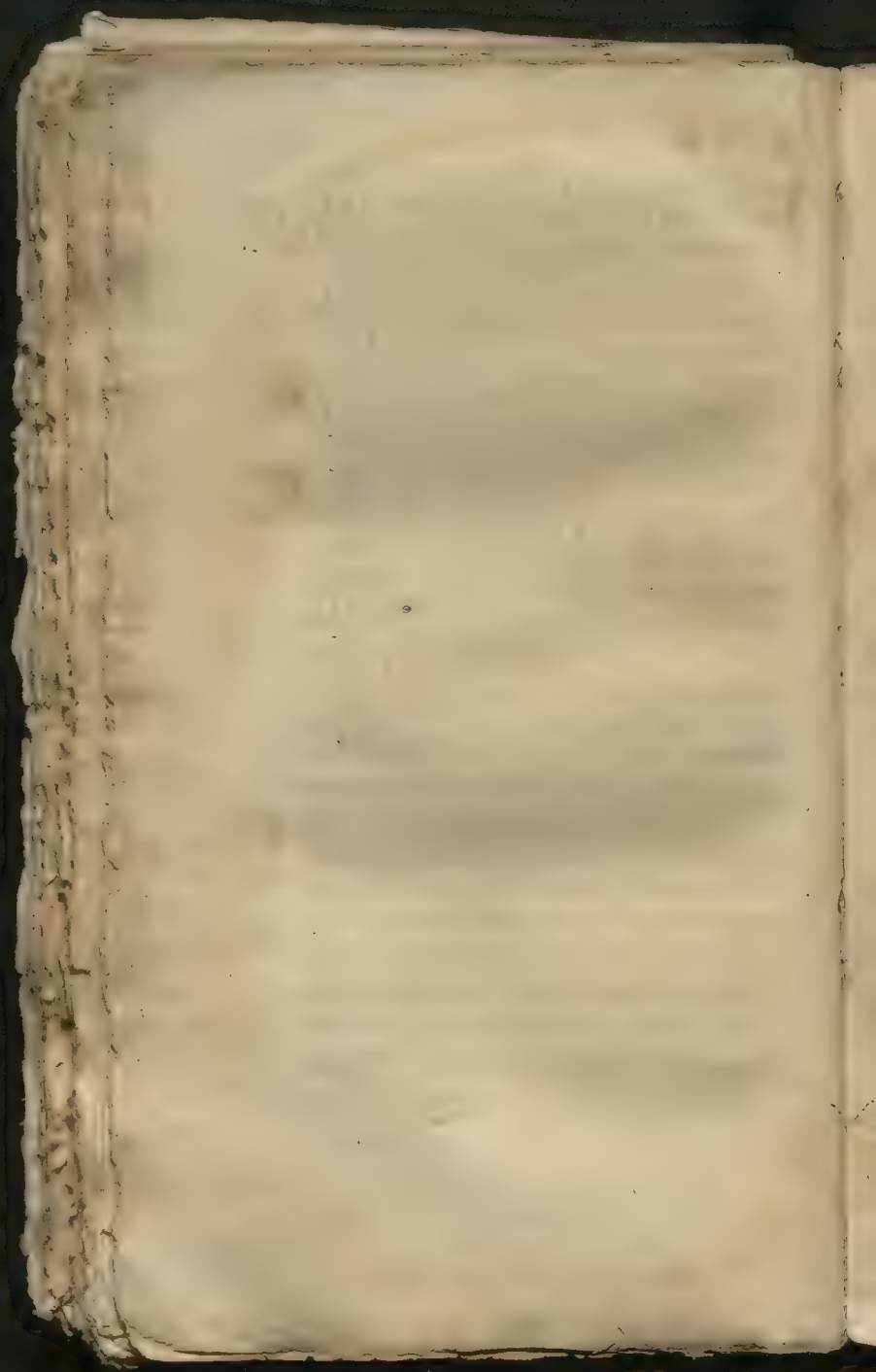
364 DE LA CONOISSANCE
3. part.
lett. 2. usage que de la priere ; il est aisé de juger combien ces petites retraites , & pour ainsi dire , ces pieuses cachètes leur sont nécessaires. Mais après tout , ce ne sont encore ici que des doutes que je propose , ou des questions pour les habiles : sans que cela doive tirer à conséquence pour personne , ni que je desapprouve ceux qui ne seroient pas dans ces usages,

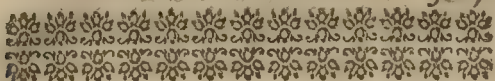
CONCLUSION.

Nous avons vû jusques ici l'importance & la nécessité de se conoître soi-même : l'éloignement qu'on a dans le monde , & même dans les Cloîtres de s'appliquer à cete étude & à cete conoissance ; l'utilité de la solitude & de ses principaux exercices pour s'y perfectionner : l'abus que l'on fait souvent de ces exercices pour se fuir soi-même & é

viter de se conoître : nous avons ^{3. part.} enfin cherché des remedes & des ^{sect. 2.} préservatifs contre ces abus. Il s'agit présentement après avoir muni l'esprit de ces dispositions, & levé ces obstacles ; il s'agit, dis-je, après avoir pour ainsi dire emporté la frontière, d'entrer dans le milieu du pays : je veux dire, de pénétrer dans la conoissance de soi-même. C'est ce que l'on espere de faire dans les Traités suivans que l'on commencera par la conoissance de l'home selon son être naturel, & puis l'on passera à sa conoissance selon le moral.

Fin du premier Traité.





ANALISE

o v

IDE'E ABREGE'E
du premier Traité du Li-
vre de la conoissance de
soi-même.

CE livre comprend trois
Traités. Le premier roule
sur les dispositions à l'étude de
soi-même. Dans le second on
considere l'home selon son être
naturel & Fisique. Dans le troi-
sième on perce dans son être mor-
ral, & l'on pénètre dans les re-
plis de son cœur. Il faut doner
ici l'Analise du premier,

Peu de choses sont plus pro-
pres à disposer à l'étude de soi-
même, que la conoissance. 1. De
l'importance ou de la necessité

Q iij

de cete étude. 2. De ses difficultés, ou de ses obstacles. 3. Des facilités que la solitude lui donne. Ces trois chefs font le partage de ce premier Traité.

I.

Dans la premiere partie, on fait voir l'importance de l'étude de soi-même non seulement pour les sciences naturelles; mais aussi pour les surnaturelles: je veux dire pour la science de la religion, de la morale chretienne & de la pieté.

1°. Rien n'est plus capital dans les sciences naturelles, que de trouver un principe: si certain que rien ne puisse l'ébranler: si clair & si évident; que personne n'y puisse hesiter: si simple qu'il soit à la portée de tout le monde. Car c'est sur un tel principe, come sur un point fixe, que les sciences doivent s'élever. Or on fait voir qu'il n'y a que la connoissance de soi-même, come d'un être pensant, qui puisse four-

nir ce principe.

2°. On montre ensuite que cete même conoissance n'est pas moins utile à la sience de la religion chretiène. On ne peut conoître cete religion sans conoître Jesus-Christ, & la necessité d'un Redempteur, d'un médiateur & d'un reparateur; & l'on ne peut bien conoître cete triple necessité, si l'on ne conoît son esclavage, ses disgraces, ses maux & ses miseres.

3°. Il en est de même de la conoissance de la morale chretiène; cete discipline est la medecine du cœur. Or il faut se conoître & se sentir malade, pour conoître & chercher le remede.

4°. Enfin la conoissance de soi-même est encore d'un grand secours pour la sience du salut, pour la conoissance afective de Dieu. Nôtre Dieu n'est pas simplement le Dieu de l'esprit: il est particulierement le Dieu du

cœur. *Deus cordis mei.* C'est la partie de nous-mêmes où il se plaît le plus de se faire chercher & goûter. Mais pour le chercher ainsi, il faut conoître & sentir le vuide & la desolation de ce cœur lorsqu'il n'a pas Dieu : il faut se tâter & s'étudier soi-même.

II. Dans la seconde partie, on réduit les difficultés de cete étude à trois chefs. 1°. à l'action *perpetuelle des objets sensibles sur les organes de nos sens, & aux préjugés où nous sommes sur leurs qualités & leurs forces* : car tout cela nous distrait, nous dissipe & nous tire perpetuellement hors de chez nous.

2°. *Au desagrément de l'objet de cete étude* : car cet objet est pour les pecheurs un fond naturellement inépuisable d'iniquité, d'injustice, d'impiété, de libertinage, d'éloignement de Dieu, de violement de ses loix : & cete vûë

jointe à quelque connoissance de l'ordre qui demeure toujours dans les plus grands pecheurs , aux reproches perpetuels de la conscience , & à la presence d'un Dieu vangeur , fait de leur interieur le spectacle le plus affreux que l'on puisse s'imaginer. A l'égard des justes mêmes come ils portent toujours un fond de cupidité qui est la source funeste de tous les vices ; ils ne jetent guères les yeux sur eux sans quelque frayeur. La vûë seule de leur fragilité & de leurs foiblesses les alarme.

3°. *Aux mouvemens qu'on se donne naturellement pour se fuir.* On fait voir que presque tous les pas, toutes les démarches, toutes les occupations des homes de toutes conditions n'ont pour but que de se dispenser de l'étude de soi-même, & ne tendent qu'à éviter cet objet, & éluder la rencontre de cet home interieur

qui les éfraye. 1^o. Les grands & les perſones du premier rang ſont dans une obſeſſion continuë de gens qui ne ſont occupés que de l'affaire de ne les laiſſer pas ſeuls un petit moment. Les affiduités de ceux-ci auprès d'eux, les contes faits à plaifir, les fadaïſes & les ſornêtes dont ils les entretiennent, les flateries & les fauſſes louanges dont ils les acablent ne ſont qu'un langage équivoque qui ne ſignifie rien moins que ce qu'il paroît : car c'eſt leur dire réellement qu'on eſt vraiment perſuadé que les abandonner à eux-mêmes, c'eſt les livrer à la plus inſupportable compagnie qu'ils puiſſent avoir.

2^o. Les femmes ſur tout excellent dans l'art de ſe fuir elles-mêmes ; au défaut des compagnies qui ne leur manquent guères, elles s'amuſent d'un domeſtique badin qui les entretient de bagatèles ; au défaut de leur do-

mestique, êles trouvent le moyen de se multiplier par l'entremise des glaces, & de se doner ainsi une nombreuse & agreable compagnie. Si la conversation ne les remuë pas assez, êles ont recours au jeu, qui par le nombre des passions qu'il excite, les transporte à une si grande distance d'êles-mêmes, que loin de se rencontrer, êles se perdent absolument de vuë, & se trouvent si égarées, qu'on en voit hors d'état de trouver jamais le chemin qui pouroit les ramener chez êles.

3°. Les homes n'ont pas moins de soin de se fuir, & déjà ils se dérobent assez à eux-mêmes par le soin qu'ils prennent de faire aux femmes un pareil larcin. Et ainsi tout le comerce du monde n'est à cet égard qu'un comerce de voleurs publics, qui conviennent de bone foi de se dérober mutuellement le chagrinant spectacle du

soi-même. Mais les homes ont encore les exercices du cors, les voyages, la chasse, la guêre &c. que les femmes n'ont pas, & qui sont bien propres à se fuir & à s'oublier.

4°. Les emplois & les occupations de toutes les diverses professions sont le moyen ordinaire dont les homes qui y sont engagés se servent pour se fuir eux-mêmes, & le prétexte qu'ils prennent pour ne s'étudier jamais ; de sorte qu'il se peut dire que presque toutes les situations de cete vie ne sont que des citadelles contre les aproches de l'homme interieur ; & que le monde entier n'est guêres composé que de miserables fugitifs qui se fuient irrévocablement.

5°. Enfin ceux même qui ont fait profession de renoncer au monde come les Solitaires, ne sont pas exemts de ce foible. Dans la vie la plus obscure & la moins

remuante, ils trouvent l'art de se doner par jour plusieurs especes de Scenes, & de se dérober tous-jours un peu à eux-mêmes.

6°. Apres leur avoir fait sentir le mal; on leur propose pour remede l'éloignement des charges, & la fuite du comerce du monde.

Dans la troisiéme partie on traite des facilités que done la solitude pour la conoissance de soi-même; & on la trouve sur cela fort superieure au comerce, soit qu'on la regarde 1°. précisément en éle-même: ou 2°. dans ses principaux exercices. III

A regarder la solitude generalement en éle-même, il est certain 1°. qu'èle rend une ame sensible à ses plus petits maux. 2°. qu'èle en fait desirer le remede. 3°. qu'èle amene les retours & les reflexions salutaires. 4°. qu'èle banit la legereté & la dissipation d'esprit; mais éle exe-

cure bien mieux tout cela par ses exercices.

- II. Les principaux exercices de la solitude dont on traite ici , sont 1. *l'étude* , 2. *le travail manuel* ; 3. *le silence* ; & soit qu'on examine 1°. leur importance ou leur rapport avec la vie solitaire. 2°. leur étendue & leurs bornes. 3°. leur fin. 4°. la manière d'y vaquer ; on les trouve toujours d'une facilité infinie pour la connoissance de soi-même.

Etude. 1°. A l'égard de l'importance de *l'étude* & de son rapport avec la vie solitaire , on fait voir que celle-ci n'a point d'exercice plus utile , plus propre à soutenir tous les autres , & qui mene plus droit à la connoissance de soi-même. 1. Ele est propre à arrêter l'inquietude de l'esprit & à fixer son instabilité. 2. Ele fournit les moyens de se rendre attentif & capable d'application. 3. Ele fait prendre l'habitude salutaire des

réflexions. 4. Elle amène le recueillement. 5. Elle excite la componction. 6. Elle fait couler les larmes. 7. Elle soutient l'oraison & la psalmodie. 8. Elle sert de remède ou de preservatif contre les tentations. 9. Elle va au devant de l'ennui si inévitable dans une vie unie. 10. C'est un rempart contre le dégoût & le relâchement. 11. Elle se soutient parfaitement bien par elle-même ; & les autres exercices ne peuvent guères se soutenir sans elle. 12. Elle détache insensiblement un cœur de l'amour du monde. D'où l'on conclut partout , que l'étude loin d'être étrangère à la profession des Solitaires , lui est capitale & essentielle.

2^o. On traite ensuite de son étendue ; & l'on fait un ample détail des diverses especes d'étude que l'on croit convenables aux Solitaires. 1. Celle de l'Ecriture

sainte tient le premier rang : mais éle ne suffit pas. On ne leur doit refuser 2. ni l'histoire eclesiastique. 3. ni la lecture des Peres. 4. ni cèle des Conciles. 5. ni l'étude de la Theologie. 6. ni même cèle de la Philosophie. Mais on aporte à tout cela des corectifs & des temperamens trez-propres à détourner les défauts qui pouroient se glisser dans ces études , & à prévenir les mauvais éfets qui en pouroient naître. On trace sur tout une idée de Theologie & un plan de Philosophie fort differens des plans ordinaires de Colege ; n'y faisant rien entrer que de solide , que de necessaire, ou du moins que d'utile ; & les purgeant de tout ce qu'on y mêle d'ordinaire de frivole , de vettilleur , de chicaneur , de vain , de contentieux & d'inutile.

Perfuadé que la méthode purement scolastique , la critique & les ouvrages polémiques n'ont

rien que de fort opposé à la profession & à l'esprit des Solitaires & à l'étude de soi-même ; on ne les permet qu'à ceux d'entr'eux qui ont assez de tête & de vertu pour s'y. appliquer sans se gâter , & sans trop se dissiper. Mais pour la Retorique, la Poësie, les humanités profanes, l'Astronomie, l'Astrologie, la Geographie, le Blason , les histoires profanes , & quantité d'autres petites sciences de memoire & d'imagination ; on souhaitroit qu'on les banît absolument des solitudes.

3°. On parle de la fin de l'étude des Solitaires , & l'on fait voir que devant être subordonnée à celle de leur profession, elle ne doit avoir pour but que *la connoissance de Dieu & de soi-même, la haine de soi-même & l'amour de Dieu* ; & par-là on fait le procès à tous ceux qui n'étudient que par pure curiosité , par a-

musément , pour tuer le tems ?
ou qui pis est , par vanité pour
se distinguer , pour paroître , ou
pour s'avancer dans les charges.

4°. Enfin sur la maniere de
vaquer à l'étude , on en propose
trois considerables. Dans la pre-
miere , on ne fait usage que de
sa memoire & de son imagina-
tion , & èle n'est que pour les
esprits superficiels. Dans la se-
conde , on fait usage de sa raison
& de son jugement , & èle con-
vient aux esprits solides & ju-
dicieux. Dans la troisieme on
fait de plus usage de son cœur ;
on rend les lumieres pratiques ,
on aime les verités que l'on dé-
couvre , & l'on prend soin d'y
ajuster sa conduite ; & èle est le
caractere des ames vraiment pieu-
ses , qui preferent la sience du
cœur aux siences qui ne sont que
d'esprit : & qui aiment mieux sen-
tir & goûter Dieu , que de le co-
noître speculativement.

On marque ensuite les divers effets que produisent sur les esprits ces trois manieres d'étudier ; & l'on met les Solitaires à portée d'en faire un juste choix : on donne l'exclusion à la premiere ; mais on croit que les deux dernieres ne doivent pas être separées : & que les ardeurs & les mouvemens du cœur pour être durables , ne doivent point être destitués de lumiere ; rien n'étant plus propre à exciter , à réveiller une charité languissante ou assoupie , que la lumiere. *Gustate & videte.*

Après l'étude , on vient au travail & aux austerités corporelles. Travail
 10. On en fait amplement voir l'importance & la necessité dans la vie solitaire. On découvre les illusions par lesquelles on voudroit les éluder ; & on leve les principales difficultés que les ennemis de la penitence leur opposent , en faisant voir que ces exer-

cices ne font pas simplement mortifications du cors ; mais mortifications de l'esprit ; & qu'ils ne font pas simplement nécessaires pour la punition des pecheurs qui se retirent dans la solitude ; & pour l'exercice & l'épreuve de ceux qui y viennent avec leur innocence ; mais qu'ils le font aussi pour les préserver ou les guerir les uns & les autres du funeste mal de l'oïfiveté.

2°. A l'égard de la nature & de l'étendue des travaux propres aux Solitaires , on croit qu'on ne devroit leur en prescrire que de moderés & de tranquilles , & leur épargner tous ceux qui demandent trop de violence & d'agitation : parce qu'ils ne sont propres qu'à distraire , dissiper , épuiser , & apesantir l'esprit dans ses fonctions.

3°. Pour la fin des travaux ; elle doit toujours , come celle de l'étude , être subordonnée à la fin

principale, la conoissance de Dieu & de soi-même; ils ont cependant plusieurs fins particulieres qu'on peut se proposer, come *la penitence, le sacrifice de son cors, l'emploi du tems, la fuite de l'oïfiveté.*

4°. Quant à la maniere de s'exercer au travail, èle comprend les dispositions qu'on y doit apporter; & l'on marque entr'autres *la vigilance, l'attention sur soi-même, l'aplication interieure, la presence de Dieu;* & qu'on se rende tèleme t maître des mouvemens de la machine, qu'il n'en échape aucun sans l'ordre ou sans l'aveu de la raison. Et ainsi l'on souhaiteroit que les Solitaires eussent soin de banir de cet exercice tout empressement, toute passion, tout desir inquiet de réussir, & de venir à bout d'une certaine tâche.

5°. Enfin sans décider la question de la préférence entre l'é-

tude & le travail, on se contente de faire voir les avantages de cèle-là au dessus de celui-ci dans la vie solitaire; & pour cela, on montre 1. que le travail n'a nulles utilités considerables dans cette vie qui ne conviennent plus parfaitement à l'étude. 2. que l'étude n'a nul des défauts du travail. 3. que l'étude mene infiniment plus droit que le travail aux fins principales de la vie solitaire, savoir la conoissance de Dieu & de soi-même, le culte interieur & spirituel, la penitence & le sacrifice de soi-même.

Silence.

On finit ce traité par toucher legerement la conversation & le silence; & quoiqu'on juge celui-ci trez-important & infiniment preferable à cèle-là dans la vie solitaire; on prétend néanmoins que la conversation y a aussi ses avantages, & que pourvû que l'usage en soit moderé, èle en done de grands pour la conoif-

sance de soi-même. On propose un temperament entre l'un & l'autre, & l'on en marque l'usage.

EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.

PA R Lètres Patentes données à Paris le dixième jour de Decembre 1693. signées par le Roi en son Conseil D U G O N O , & scellées du grand Seau de cire jaune: Il est permis à ANDRE' PRALARD, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou débiter un Livre intitulé *de la Connoissance de soi-même*, comprenant trois Traités, en un ou plusieurs volumes, durant le tems de huit années consécutives, avec défense à tous Libraires & Imprimeurs de l'im-

primer , vendre & débiter^r, à
peine de confiscation des Exem-
plaires , & de trois mille livres
d'amende , come il est porté plus
au long par lescdites Lêtres.

*Registré sur le Livre de la Com-
munauté des Libraires & Impri-
meurs de Paris, le 28. Février 1694.*

Signé, P. AUBOUIN, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois le 18. May 1694.

Les exemplaires ont été fournis.

FAUTES A CORIGER
dans le premier Traité.

~~Page 69. ligne 11. tous les plus,
lisez tous plus. p. 115. l. 18. dis-
je de se souvenir, lis. dis-je de
l'esprit de se. p. 119. l. 22. on me
mande. lis. on ne demande. p. 225.
l. 10. on. lis. ou. p. 234. l. 9.
recueillir, lis. réveiller. l. 21. re-
cueille, lis. réveille. p. 309. l. 4.
un peu, lis. peu. p. 325. l. 25.
qui recueille, lis. qui ne recueil-
le. p. 332. l. 19. avec surcoit,
lis. avec surcroît. p. 333. l. 19.
n'est, lis. c'est. p. 376. l. 20.
a conoissance, lis. à la conoif-
sance.~~

Il y a encore plusieurs legeres fautes, & sur tout d'ortographe : mais qui ne rendent pas les mots méconnoissables.

Il y a encore plusieurs
roses, et les roses
sont : mais qui ne restent pas
les roses les plus belles.

Biblioteka Jagiellońska



stdr0025094



